This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

Digitized by

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LES FABLES D'ESOPE PHRIGIEN,

AVEC CELLES

DE PHILELPHE.

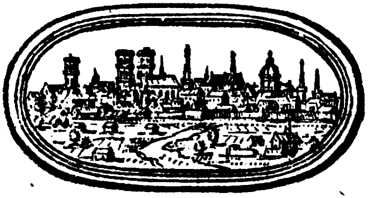
TRADUCTION NOUVELLE,

Enrichie de Discours Moraux & Historiques, & de Quatrains à la fin de chaque Discours.

On a joint à cette nouvelle Traduction les Fables diverses de Gabrias, d'Avienus, & les Contes d'Esope.

Par Mr. DE BELLEGARDE.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,

Chez PIERRE MORTIER, Libraire sur le Vygen-dam, chez qui l'on vend toute sorte de Musique.

M. DCCVIII.

Digitized by Google

Digitized by Google

PREFACE.

CE feroit fe donner une peine inutile que de vouloir faire l'éloge des Fables d'Efope, toutes les Nations les ont receuës avec empreffement. Les Peuples les plus barbares, comme les plus polis, les ont admirées, & en ont connu l'utilité. La fortune d'Efope ne répondoit pas à fon merite. Le malheur de fa naiffance le fit Efclave ; mais la grandeur de fon courage, & l'élevation de fon genie lui aiderent à fupporter patiemment cette difgrace. Pour fe confoler dans les ennuis de fon efclavage, il fe mit à compofer les Fables dont on donne au Public une nouvelle traduction, augmentée de plufieurs reflexions morales, hiftoriques & politiques, accommodées au goût & à l'efprit de la Fable, & tirées du fonds même du fujet. Les Hiftoriens de la vie d'Efope ne font pas d'accord fur le lieu de fa naiffance. La plus commune opinion eft, qu'il naquit dans la grande Phrygie ; d'autres difent, qu'il étoit Thracien, les autres Samien. Il vivoit du temps de

Digitized by Google

de Cresus, Roi de Lydie environ deux cens ans avant la naissance de Jesus Christ. Esope fut Esclave d'un Philosophe, qui aprés avoir long-temps exercé sa patience & sa vertu, fut enfin forcé de lui donner la liberté par les prieres des Samiens, qui lui firent de grandes instances pour l'y résoudre. Outre l'incommodité de l'esclavage, Esope avoit le malheur d'être né difforme, & contrefait, avec un teint noir & brûlé. C'est peut-être de là qu'on lui donna le nom d'Esope, qui signifie à peu prés la même chose qu'Ethiopien, pour marquer la couleur de son visage. Il avoit le cou gros & court, & la tête de figure pyramidale, les levres grosses & pendantes. Enfin il ressembloit moins à un homme qu'à un Monstre; mais avec un corps si mal fait, il avoit l'ame parfaitement belle; de sorte que la beauté de son genie, & ses rares talens le firent aimer & rechercher des plus grands Princes, & des plus habiles Philosophes de son siecle, qui fut fecond en grands personnages; puisque c'est à peu prés en ce temps-là que vêcurent ces grands Hommes, que la Grece à honoré du nom de Sages. La réputation qu'Esope avoit acquise par son esprit & par les réponses qu'il faisoit sur le champ

champ à toutes les Queſtions qu'on lui propoſoit, engagea les Samiens à le choiſir malgré la difformité de ſon corps, & la laideur de ſon viſage, pour l'envoyer vers Creſus Roi de Lydie, qui vouloit obliger les Samiens à reconnoître ſa puiſſance, & à lui payer tribut, les menaçant, s'ils y manquoient, de porter la guerre dans leur Païs. Creſus, la premiere fois qu'il vit Eſope, ſe ſentit penetré de colere, & d'indignation, de ce qu'un homme que la nature avoit ſi étrangement défiguré renverſaſt tous ſes deſſeins par ſa prudence, & pas ſes ſages conſeils; & qu'il l'eût empêché juſqu'alors de s'emparer de l'Iſle des Samiens. La premiere penſée qui ſe preſenta à Creſus, fut de faire mourir Eſope; mais il changea incontinent de réſolution aprés l'avoir entendu parler avec tant de ſageſſe, & tant de bon ſens ſur toutes les Queſtions qu'il lui propoſa. Ce Prince fit plus; car il ſe reconcilia de bonne foi avec les Samiens à la priere d'Eſope. Ce fut à la Cour de Creſus qu'il compoſa les Fables qui ſe ſont conſervées juſqu'à nous. Il en fit preſent au Roi, qui les reçut avec de grandes marques de reconnoiſſance, & d'admiration. Il le combla d'honneurs & de preſens, & le renvoya

Digitized by Google

vers les Samiens, parmi lesquels il ne fit pas un long séjour. Depuis ce temps-là, il se mit à voyager, pour aller conferer avec les Philosophes qui avoient alors le plus de reputation.

Pour tirer tout le fruit qu'il est possible des Fables d'Esope, il ne faut pas s'arrêter simplement à la lettre; il faut penetrer dans l'esprit de la Fable, où l'on peut puiser de belles instructions, sur tous les devoirs de la vie civile. C'est dans cette veuë que l'on a ajoûté à chaque Fable le sens moral, pour en faciliter l'intelligence, & pour aider le peu de penetration de certaines gens, ou plûtost leur paresse naturelle, qui les empêche de faire toutes les reflexions qu'ils pourroient faire, sur une matiere si riche & si feconde. On a étendu fort au long ces moralitez, on les a variées & diversifiées en cent manieres differentes, afin que chacun en pût trouver quelqu'une qui lui convinst selon son état & la portée de son genie. Les Discours Moraux, qui contiennent l'explication des Fables, tant d'Esope que de Philelphe, sont suivis chacun de quatre Vers, où est renfermé le sens principal qu'on leur peut donner. Ces Quatrains, fort aisez à retenir, peuvent faire une impression utile dans l'es-

pri

prit des jeunes personnes qui les voudront apprendre par cœur. Cette maniere d'instruire étoit fort au goût des Anciens. En effet elle est aisée. La verité la fait sentir, sans employer de grands raisonnemens, ou sans qu'il soit besoin de faire de longues reflexions. Quoique les Fables d'Esope ayent esté déja traduites plusieurs fois, cependant on a souhaité d'en avoir une nouvelle traduction plus exacte, & plus correcte, & afin que l'on comprist plus aisément le sujet de la Fable, on en a fait graver la figure, pour rendre la chose plus sensible. On a ajoûté aux Fables d'Esope quelques Fables de Gabrias. C'étoit un Poëte Grec, qui avoit mis en Vers les Fables d'Esope. Avienus, Poëte Latin, a mis aussi quelques Fables en Vers. Il en a fait de differentes especes; car il y en a dont les sujets sont fondez sur les corps celestes. Il y en a d'autres plus heroïques pour porter les grands Hommes à la vertu. Enfin il y en a d'autres, où il fait parler les Bêtes, à l'imitation d'Esope. Cette espece de Fables paroît la plus naturelle, & la plus propre pour insinuer la verité; quoiqu'il semble assez étrange d'avoir recours aux Bêtes pour instruire les hommes & pour

Digitized by Google

les faire mieux appercevoir de leurs défauts, & de leurs foiblesses. On trouvera moins de moralitez dans le Combat des Rats & des Grenoüilles, dont on a joint la traduction à celle d'Esope. Ce Combat est un jeu d'esprit de l'invention d'Homere. Ce grand homme qui sçait si bien dénoüer les Combats des Heros, ne fait pas paroître moins d'esprit en faisant combatre les Rats contre les Grenoüilles. La maniere ingenieuse dont il décrit leurs armes; l'ordre de la bataille, & des attaques, est capable de réjoüir le Lecteur le plus sombre, & le plus austere. Herodote nous apprend qu'Homere composa ce Poëme pour servir à l'instruction des Enfans de Chio, qui querelloient ensemble, & qui ne pouvoient s'accorder. Un Auteur moderne, dont on ignore de nom, a composé, à l'imitation d'Homere, le Combat des Rats & des Chats, & il en a fait une espece de Comedie, en Vers Iambes. Comme cette Piece est à peu prés du goût de celle d'Homere, on a crû que le Lecteur ne seroit pas fâché d'en voir une traduction en nôtre Langue, Enfin pour rendre cet Ouvrage plus complet, on y a joint la traduction de quelques Fables Poëtiques & Egyptiennes, qui sont un peu differentes des celles d'Esope; car

Digitized by Google

car elles renferment des ſecrets de la Nature, de la Religion, & de la Morale, ſous des paroles ambiguës, & ſous des exemples tirez de l'Hiſtoire ou de la Fable Cette eſpece de Philoſophie étoit en vogue parmi les Egyptiens, qui avoient un goût merveilleux pour les Ieroglyphes & pour les Enigmes. Les Grecs l'imiterent des Egyptiens, mais ils ne la porterent pas au même point de perfection. Les Fables Teutoniques qui ont regné aſſez long-temps, & qui ſont maintenant tombées dans le décri & dans l'oubli, étoient auſſi une imitation groſſiere, & informe des Fables Egyptiennes; elles ne renfermoient que des choſes monſtrueuſes & étonnantes, pour inſpirer aux Enfans & au Peuple la crainte, la joyé, l'eſperance, & toutes les autrés paſſions. Elles contenoient auſſi pluſieurs points de la Religion; mal expliquez & mal développez, qui ont dégeneré enſuite dans des ſuperſtitions étranges. Les Fables Poëtiques renferment auſſi des faits extraordinaires, & des Hiſtoires ſingulieres, qui ſurprennent par leur nouveauté, & par les circonſtances, dont elles ſont revêtuës. Le ſens en eſt quelquefois clair & plauſible; quelquefois obſcur, & difficile à penetrer. Les Philoſo-

loſophes parmi les Grecs, ſe ſervoient ſouvent de ces Fables, dans les inſtructions qu'ils donnoient à leurs Diſciples. Ils introduiſoient à tous propos dans leurs Leçons les Hippocentaures, les Chimeres, les Gorgones, le Cheval Pegaſe, & tout ſon attirail. Socrate dans le Phedre de Platon, ſe moque de cette methode, & avec raiſon. Ce grand Homme croyoit qu'un Philoſophe devoit s'appliquer uniquement à la morale, & à la connoiſſance de ſoy-même.

LA

Digitized by Google

LA VIE D'ESOPE,

Ecrite en Grec par Planudes, surnommé Le Grand.

CHAPITRE PREMIER.

Du Païs & de la condition d'Esope.

PLUSIEURS grands hommes se sont appliquez à examiner la nature des choses humaines, & les causes des révolutions, pour en instruire la posterité. Il semble, quand on considere la sagesse & le bon sens qui brillent dans les Ouvrages d'Esope, qu'il ait esté divinement inspiré, pour donner aux hommes tant de preceptes de morale, si beaux & si utiles, & qui

Digitized by Google

ſur paſſent infiniment tous ceux que les plus grands Philoſophes avoient donnez juſqu'alors. Ils ne s'eſt point tourmenté à chercher des définitions exactes, à faire de longs raiſonnemens, à citer de grands exemples tirez de l'Hiſtoire, pour perſuader les hommes, & pour les engager à aimer la vertu, & à fuir le vice. Il ne s'eſt ſervi pour les inſtruire, que du ſecours des Fables, & pour leur donner de l'horreur de certaines actions que les Oiſeaux & les autres Animaux dépourvûs de raiſon, & guidez par le ſeul inſtinct de la nature, ne voudroient pas avoir faites. Les hommes, pour peu qu'ils ayent de raiſon, devroient rougir de honte, de ne pas s'appliquer aux choſes honnêtes qu'Eſope feint avoir eſté pratiquées par des Renards, & par d'autres Animaux, qui évitoient de grands perils, par leur induſtrie, & par leur adreſſe, & qui ſçavoient ſe procurer de grands avantages, ſelon les occaſions. Eſope qui ſe forma pendant ſa vie, l'idée d'une Republique toute Philoſophe, & qui fut lui-même plus Philoſophe par ſes actions que par ſes paroles, fut de condition ſervile, & naquit à Amorion, Ville de Phrygie, que l'on ſurnommoit la Grande. Voilà pourquoi je me perſuade que Platon a dit auſſi

ele-

élegamment que veritablement, dans le Dialogue intitulé ; *Gorgias*, que la Nature ; & la Loi sont souvent bien contraires l'une à l'autre ; car la Nature avoit donné à Esope un esprit libre ; mais la Loi des hommes réduisit son corps à la servitude. Cependant elle ne put alterer la liberté de son ame ; en l'obligeant de voyager, & de se transporter en plusieurs lieux differens. La multitude des affaires ne le fit jamais sortir de son assiete ordinaire.

CHAPITRE II.

Quelle étoit la figure d'Esope, & la vivacité de son esprit.

NOn seulement Esope étoit né Esclave, il étoit encore le plus hideux, & le plus difforme de tous les hommes de son siecle. Il avoit la tête en pointe, le nez plat, le cou gros & court, les levres grosses, le teint noir, & livide. Voilà pourquoi on lui donna le nom d'Esope, qui signifie Ethiopien. Outre cela il avoit le ventre prodigieusement gros, il étoit bossu & tortu ; sa laideur surpassoit peut-être celle de Thersite, dont Homere a fait une peinture si ridicule. Le plus grand

de ses défauts étoit la difficulté qu'il avoit à parler, une voix enroüée, & que l'on n'entendoit qu'avec peine. Il semble que tous ces défauts ayent contribué à la servitude d'Esope; car c'eût esté une chose fort extraordinaire, qu'avec un corps si laid, & si difforme, il eût pû se garantir de l'Esclavage. Mais quelque difformité qu'il eût dans son exterieur, cela n'empéchoit pas qu'il n'eût l'esprit vif, souple, delié, insinuant, plein d'inventions, & qui trouvoit sur le champ toutes sortes d'expediens dans les affaires les plus delicates, & les plus embroüillées.

CHAPITRE III.

L'innocence d'Esope injustement attaquée, se justifie auprés de son Maître, à qui il fait connoître celui qui avoit mangé les Figues.

LE Maître d'Esope le voyant ainsi contrefait, & ne croyant pas qu'il fût propre à aucun employ domestique, l'envoya aux champs pour labourer la terre; il s'appliqua à son travail avec beaucoup de zele & de courage. Son Maître vint à sa maison de campagne voir ses Ouvriers & les ouvrages qu'on y faisoit. Un Jardinier

Digitized by Google

nier lui fit un present de figues trés-belles & bien conditionnées. Il les receut agreablement, & les donna à garder à l'un de ses domestiques nommé Agathope, pour les lui servir quand il seroit revenu du bain. Pendant ce temps-là Esope fut obligé de rentrer dans la maison pour quelque affaire domestique. Agathope se servit de cette occasion, & s'adressant à l'un de ses camarades. Mangeons ces Figues, lui-dit-il; & si nôtre Maître les redemande, nous accuserons de concert Esope, & nous dirons que c'est lui qui les a mangées, aprés être entré furtivement dans la maison. Outre cela, nous inventerons plusieurs mensonges pour rendre la chose plus vray-semblable, & pour le mettre hors d'état de pouvoir se justifier de ce crime. Son témoignage ne pourra tenir contre une accusation si bien concertée. Et comment pourroit-il nous convaincre de mensonge, n'ayant aucune preuve contre nous? Aprés avoir raisonné de la sorte, ils se mirent à executer leur complot, & disoient avec de grands éclats de rire, à chaque Figue qu'ils mangeoient, malheur à toy, miserable Esope. Le Maître étant revenu du bain, redemanda les Figues; mais ayant appris qu'Esope les avoit mangées, il en-

tra en grande colere, & commanda ſur le champ de le faire venir. Si-tôt qu'il l'eut apperçû ; malheureux, lui dit-il, comment as-tu eu l'audace d'entrer dans l'Office, & de manger des Figues que l'on m'avoit deſtinées ? Eſope entendoit & comprenoit fort bien les reproches qu'on lui faiſoit ; mais la difficulté qu'il avoit à s'énoncer l'empêchoit d'y répondre. Convaincu par les dépoſitions des faux témoins, & ſe voyant menacé d'une grêle de coups, il ſe jetta aux pieds de ſon Maître, lui demandant quelque délai, avec de grandes inſtances. Il courut dans la Cuiſine, il en apporta de l'eau tiede qu'il avala, ſe provoquant avec le doigt à vomir. Il rendit l'eau toute claire, parce qu'il n'avoit encore rien mangé de tout le jour. Il pria enſuite ſon Maître de commander à ſes accuſateurs d'en faire autant, afin que l'on pût connoître ſans s'y tromper, ceux qui avoient mangé les Figues. Le Maître d'Eſope admirant la vivacité & la ſubtilité de ſon eſprit, voulut que les faux témoins avalaſſent ſur le champ de l'eau tiede en ſa preſence. Ils y conſentirent ; mais au lieu de ſe fourrer les doigts dans le goſier pour ſe provoquer à vomir ; ils ſe contentoient de les tourner autour des machoires. A

pei-

Digitized by Google

peine eurent-ils achevé de boire cette eau, que le mal de cœur, & l'envie de vomir les prit; ils la rejetterent avec les Figues. Leur crime, & leurs calomnies parurent aux yeux de tout le monde. Le Maître ordonna qu'on les mist nuds, pour les foüetter. Ils connurent alors par leur propre experience, la verité de cette maxime, que celui qui dresse des embûches à son prochain, attire sur soy le mal qu'il veut faire aux autres.

CHAPITRE IV.

Par quelle avanture la liberté de la parole fut renduë à Esope.

LE lendemain, son Maître étant retourné à la Ville, Esope s'occupoit à foüir la terre; comme on le lui avoit ordonné. Quelques Prêtres de Diane, ou d'autres personnes, s'égarerent par hazard, & rencontrerent Esope. Ils le prierent au nom de Jupiter hospitalier, de leur montrer le chemin qui conduisoit à la Ville. Il les fit d'abord asseoir à l'ombre d'un arbre, & leur servit un repas frugal; aprés cela il s'offrit de bonne grace à leur servir de guide, pour les remettre dans le bon che-

Digitized by Google

min. Ces Voyageurs charmez de l'honnêteté d'Esope, pleins d'affection & de reconnoissance, leverent les mains au Ciel, priant avec beaucoup de zele, pour leur bienfaicteur. Esope retourné au logis, fatigué de chaud, & du travail, s'endormit. Il s'imagina en dormant, voir la Fortune auprés de lui, qui lui délioit la langue, qui lui communiquoit la facilité de s'énoncer, & l'intelligence des Fables. Ah, que j'ai fait un sommeil agreable! dit-il, en se réveillant, & que je viens d'avoir un heureux songe! Voilà que je parle avec une facilité merveilleuse, & que je nomme sans peine par leur nom toutes choses, *un Bœuf, un Asne, un Rateau.* Par les Dieux immortels, je ne sçais qui m'a procuré un si grand bien. C'est sans doute la recompense du bon accueil que j'ai fait à mes Hôtes; ainsi quand on rend un bon office, on ne doit en esperer que du bien. Esope plein de joye, pour l'heureuse avanture qui venoit de lui arriver, se remit à travailler avec plus d'ardeur que jamais.

CHA-

CHAPITRE V.

Esope est vendu en qualité d'Esclave.

ZEnas étoit l'Intendant de la maison de campagne, où travailloit Esope. Etant allé voir si les travailleurs s'acquitoient fidellement des Ouvrages qu'on leur avoit ordonnez; il en apperçût un qui s'aquitoit negligeamment de sa tâche; il se mit à le batre rudement, quoique sa faute fût legere. Esope touché d'un si mauvais traitement : Pourquoi, lui dit-il, frappes-tu avec cette violence un homme qui ne t'a fait aucun tort? Tu accables de coups chaque jour, sans sujet, tous les domestiques de la maison; asseurément j'en avertirai le Maître. Zenas ayant entendu Esope parler de la sorte, fût étrangement surpris de cette liberté, à quoi il ne s'attendoit nullement; & raisonnant en lui-même, il disoit : Mes affaires iront trés-mal, si le Maître est informé de ma conduite: Il faut que je prévienne Esope, & que je me hâte de l'accuser, avant qu'il instruise le Maître de mes déportemens; ce qui pourroit me faire chasser de mon emploi. Aprés avoir raisonné de la sorte, il reprit le chemin de la Ville, pour aller

trouver son Maître; il l'aborda & le salüa plein de trouble. D'où vient cette inquiétude qui paroît sur vôtre visage, lui demanda le Maître? Il est arrivé à vôtre maison de campagne, lui repliqua Zenas, une chose étonnante. Eh quoy, interrompit le Maître? Quelque Arbre a-t-il produit des fruits hors de saison? Ou quelque Cavale a-t-elle fait quelque monstre? Ce n'est point cela, repartit Zenas; mais c'est qu'Esope qui avoit toûjours esté muet, parle maintenant avec une extrême facilité. Regardez-vous cet évenement, lui repliqua le Maître, comme quelque chose de monstrueux? Sans doute, répondit Zenas; je passe sous silence toutes les impertinences, & toutes les injures qu'il m'a dites; mais il a vomi contre vous, & contre les Dieux des blasphêmes atroces. Ce recit mit le Maître d'Esope dans une colere étrange. Il dit à Zenas, je vous abandonne ce malheureux, faites lui tous les traitemens que vous voudrez. Donnez-le, vendez-le, faites-en tout ce que vous trouverez à propos d'en faire, je le livre à vôtre discretion. Zenas se voyant le Maître absolu d'Esope, lui fit sçavoir, que sa liberté dépendoit entierement de lui. Faites de moy tout ce qu'il vous plaira, lui dit

Eso-

Digitized by Google

Esope, & disposez de ma personne à vôtre choix. Sur ces entrefaites, un Marchand vint par hazard dans le Village où ils étoient, pour y acheter du bétail. Il s'adressa à Zenas, & lui demanda, s'il n'avoit point quelque bête à vendre? Non, lui répondit Zenas; mais j'ai un Esclave, qui n'est pas loin d'ici, & que vous pouvez acheter. Zenas fit appeller Esope, à la priere du Marchand, qui se mit à rire aprés avoir consideré sa figure. Où avez-vous pris, dit-il à Zenas, ce monstre qui ressemble à un pot? Est-ce un homme, ou un tronc d'arbre? S'il n'avoit pas l'usage de la voix, je le prendrois pour un outre plein de vent. Pourquoi avez-vous retardé mon voyage, pour me faire voir ce malheureux? Aprés avoir dit cela, il poursuivit son chemin. Esope se mit à le suivre: arrêtez-un moment, lui dit-il. Mais le Marchand lui repliqua d'un ton aigre, & se tournant vers lui: Eloigne-toi de moi, vilain chien. Dites-moy, lui repartit Esope, pour quel sujet vous êtes venu dans ce Village? C'est pour y acheter quelque chose de bon, répondit le Marchand; mais je n'ai nullement besoin d'un homme aussi difforme, & aussi inutile que vous l'êtes. Achetez-moi, lui repliqua

Digitized by Google

pliqua Esope, si vous m'en croyez ; vous ne serez pas fâché de m'avoir, & je vous rendrai de plus grands services que vous ne pensez. Quel secours puis-je attendre de vous, lui demanda le Marchand, puisque vous êtes fait d'une telle façon, que vous vous attirez le mépris & la haine de tout le monde. N'avez-vous pas dans vôtre maison, lui repartit Esope, des enfans broüillons, incommodes, & qui crient sans cesse? Prenez-moi pour leur servir de Maître; ils auront peur de moi, comme d'un homme masqué. Ces paroles firent rire le Marchand, qui se tournant vers Zenas. Combien voulez-vous, lui demanda-t-il, me vendre ce malheureux? Trois oboles, lui répondit Zenas. Le Marchand les lui donna ; & dit : Je n'ai rien dépensé, ni rien acheté. Ils se mirent tous deux en chemin ; & quand ils furent arrivez à la maison du Marchand, deux petits enfans qui étoient encore à la mamelle, se mirent à crier, aussi-tôt qu'ils eurent apperçû Esope. Vous voyez déja, dit-il à son Maître, l'effet de ma promesse. Le Marchand se mit à rire. Saluez, lui dit-il, tous vos compagnons. Ceux-ci regardant Esope avec étonnement, se disoient les uns aux autres : En verité c'est un grand malheur

Digitized by Google

heur pour nôtre Maître d'avoir acheté un homme si laid, & si difforme. Apparemment il ne l'a pris que pour servir de mauvais augure dans sa maison.

CHAPITRE VI.

L'adresse que fit paroître Esope dans le choix des fardeaux dont il se chargeoit.

PEu de jours aprés, le Maître étant de retour dans sa maison, ordonna à ses Valets de faire des ballots, & de se tenir prêts le lendemain, pour son voyage d'Asie. Ils disposerent donc toutes choses, selon l'ordre du Maître, & partagerent entr'eux les fardeaux dont ils devoient se charger. Esope demandoit qu'on lui donnât le plus leger, étant nouveau venu, & le dernier acheté, & peu propre à un pareil emploi. Ils lui dirent obligeamment, qu'il pouvoit ne rien porter, s'il le vouloit, & qu'ils l'en dispensoient. Il leur répondit, qu'il n'étoit pas juste qu'on le ménageât de la sorte, tandis qu'ils travailloient tous, & qu'ils portoient des fardeaux. Ils lui permirent donc de choisir un fardeau, & de se charger comme il le jugeroit à propos. Aprés qu'il eut regardé de

Digitized by Google

de tous côtez, & assemblé plusieurs hardes; des vases, des sacs, des paniers; il demanda qu'on lui mît sur le dos une corbeille pleine de pain, que deux Valets devoient porter. Ils se mirent tous à rire, en disant qu'il n'y avoit rien de plus fou que ce miserable Esclave, & qu'il faisoit bien paroître sa bêtise, en ce qu'ayant demandé la plus legere charge, il avoit cependant choisi le fardeau le plus pesant. Ils ajoûterent, qu'il étoit juste de le contenter; & ils lui mirent sur le dos la Corbeille qu'il avoit demandée. Esope se sentoit accablé de ce fardeau qui surpassoit de beaucoup ses forces, & le secoüoit tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Le Marchand lui voyant sur les épaules une charge aussi pesante, en parut tout étonné, & remarquant avec quelle ardeur il travailloit: En verité, dit-il, je suis déja récompensé de ce qu'il m'a coûté; car il porte lui seul la charge d'un Cheval. Quand ils furent arrivez à l'Hôtellerie où ils devoient dîner, Esope eut ordre de distribuer du pain à tous les Valets, de sorte qu'aprés le repas sa Corbeille demeura à demi-vuide. Ainsi son fardeau étant diminué de moitié, il en marchoit bien plus à l'aise. Le soir on distribua encore du pain pour le soupé des

Va-

Digitized by Google

Valets. Le lendemain la Corbeille d'Esope fut entierement vuidée ; il la mit sur ses épaules, marcha avec tant de vitesse & devança de si loin tous ses Compagnons ; qu'ils ne sçavoient qu'en dire ; ils doutoient si celui qu'ils voyoient devant eux, étoit Esope, ou quelque autre. Mais l'ayant reconnu, ils ne purent s'empêcher d'admirer l'habileté d'un homme si laid, & si difforme, qui s'étoit moqué d'eux ; & qui avoit montré sa souplesse, en se chargeant du pain, bien persuadé que ce fardeau ne lui demeureroit pas long-temps sur le dos. Mais ses Compagnons étans chargez de balots, & de differentes marchandises, ne pouvoient pas esperer de se voir soulagez de la sorte durant le voyage ; parce que ces Marchandises ne se consumoient pas comme les provisions de bouche.

CHAPITRE VII.

Esope est vendu une seconde fois.

LE Marchand étant arrivé à Ephese, vendit plusieurs Esclaves, & fit un grand profit sur cette vente. Il ne lui en demeura que trois ; un Grammairien, un Musicien, & Esope. L'un des amis du Mar-

Digitized by Google

Marchand lui conseillla de faire voile vers Samos, dans l'esperance d'y vendre ses Esclaves à un plus haut prix. Lors qu'il fut arrivé à Samos, il fit habiller le Grammairien, & le Musicien, & les exposa au Marché pour les vendre. Mais ne pouvant parer Esope, ni lui donner aucun habit qui lui convinst, parce qu'il avoit le corps tout contrefait; il le revêtit d'un sac, & l'ayant déguisé de la sorte, il le mit au milieu de ses deux Compagnons. Ceux qui le voyoient en cet équipage, disoient tout épouvantez, que fait là ce monstre qui obscurcit l'éclat des autres? Quoiqu'Esope se vît exposé aux railleries, & aux insultes de tous les Passans; cependant il ne perdoit point contenance, & les regardoit tous fixement. Le Philosophe Xantus, qui faisoit en ce temps-là sejour à Samos, alla dans le Marché, où voyant les deux jeunes Esclaves si bien vêtus, & Esope au milieu d'eux si contrefait, & dans un aussi mauvais équipage, admira l'invention & l'adresse du Marchand, qui avoit placé habilement un homme si laid au milieu des deux autres, pour les faire valoir davantage, par l'opposition de sa difformité. Le Philosophe s'approchant de plus prés demanda au Musicien d'où il étoit. De Ca-

padoce,

Digitized by Google

padoce, répondit-il. Que ſçavez-vous faire, lui repartit Xantus? Toutes choſes, dit le Muſicien. Cette réponſe, fit ſourire Eſope. Les Diſciples de Xantus, qui l'accompagnoient, ayant vû rire Eſope, & remarqué ſes dents, le prirent pour quelque Monſtre. Sans doute, diſoit l'un, c'eſt un hargneux qui montre les dents. Pour quel ſujet, diſoit l'autre, s'eſt-il mis à rire de la ſorte? Il ne rit pas, diſoit un troiſiéme, il ſe ride, & ſe renfroigne. Ils voulurent tous s'informer du ſujet qui l'avoit fait rire; de ſorte que l'un des Diſciples de Xantus, s'approchant d'Eſope, lui demanda pourquoy il avoit ry de la ſorte? Brebis de Mer, lui repliqua Eſope, retire toi d'ici. Cette réponſe couvrit de honte le Diſciple, qui ſe retira bruſquement. Xantus demanda au Marchand à quel prix il mettoit le Muſicien. A mille oboles, répondit-il. Xantus trouvant ce prix exceſſif, ſe tourna vers l'autre Eſclave, & lui demanda de quel païs il étoit? Je ſuis Lydien, répondit-il. Que ſçavez-vous faire, pourſuivit Xantus? Toutes choſes, repartit l'Eſclave. Eſope ſe mit à rire en l'entendant. L'un des Diſciples du Philoſophe, ne ſçachant pourquoy Eſope rioit des deux Eſclaves, voulut lui en demander le ſujet;

mais il en fut empêché par l'un de ses Compagnons. Vous n'avez qu'à l'interroger, lui dit-il, si vous voulez être appellé Bouc Marin. Xantus s'adressant alors au Marchand, lui demanda de quel prix étoit ce Grammairien. De trois mille oboles, répondit le Marchand. Ce prix excessif chagrina Xantus, qui voulut s'en retourner; mais ses Disciples lui demandant s'il n'agreoit pas ces Esclaves? Oüi, dit-il, je les trouve fort à mon gré; mais j'ai résolu de ne donner jamais une grande somme pour aucun Esclave. Si cela est, lui repartit l'un de ses Disciples, rien ne vous empêche d'acheter le plus difforme des trois; il vous rendra autant de service que les autres, & nous voulons bien payer le prix qu'il doit coûter. Il ne seroit pas raisonnable, repliqua Xantus, que vous payassiez le prix de l'Esclave, & que j'eusse à moi la Marchandise. Mais ma femme aime trop la propreté, & la netteté, pour vouloir souffrir d'être servie par un homme si laid, & si mal propre. Ce n'est pas là une raison lui repartirent-ils, pour vous empêcher d'acheter cet Esclave; car il y a une maxime qui dit, qu'il ne faut point obéïr à sa femme ni avoir pour elle de si grands menagemens. Avant que de l'acheter,

Digitized by Google

ter, repliqua le Philosophe, voyons s'il sçait quelque chose, de peur de perdre nôtre argent. Alors s'approchant d'Esope, réjoüissez-vous, lui dit-il. Pourquoi, demanda Esope, étois je triste? Je vous donne le bon jour, repartit Xantus. Je vous le rens, répondit Esope. Xantus & ses Disciples parurent tout étonnez de ces réponses si promptes, & si vives. Il lui demanda de quel Païs il étoit. Je suis noir, lui dit Esope, ce n'est pas là ce que je vous demande, dit Xantus; mais je souhaite apprendre le nom de vôtre Patrie, & le lieu d'où vous êtes sorti. Du ventre de ma mére, lui repartit Esope. Je ne dis pas cela, repliqua Xantus, je vous demande en quel lieu vous êtes né. Ma mere ne m'a point informé, dit Esope, si je suis né dans un lieu haut, ou dans un lieu bas. Que sçavez-vous faire, lui demanda le Philosophe? Rien du tout, repartit Esope. Que voulez-vous dire, poursuivit Xantus? Ceux-ci, repliqua Esope, ont dit qu'ils sçavoient tout, & ils ne m'ont rien laissé à faire. Les Disciples du Philosophe étoient fort émerveillez de ces réponses. En verité, dirent-ils, pleins d'admiration, cet homme fait paroître beaucoup d'esprit & de vivacité dans tout ce qu'il dit. Il n'y a

Digitized by Google

personne qui puisse se vanter de tout sçavoir. Voilà pourquoy il rioit, & se moquoit de leurs réponses. Voulez-vous que je vous achete, lui demanda Xantus? C'est une affaire, lui dit Esope, où vous n'avez nullement besoin de mon conseil. Achetez-moi, ou ne m'achetez pas, selon que vous le jugerez plus à propos. Un homme ne doit rien faire par force, ou par contrainte; cette affaire dépend entierement de vôtre volonté. Si vous voulez m'avoir, ouvrez vôtre bource, & comptez l'argent. Si vous ne le voulez pas, cessez de vous moquer de moi. Les Disciples se disoient les uns aux autres; par les Dieux immortels, il pousse nôtre Maître à bout. Si je vous achete, dit Xantus, vous tâcherez peut-être, de vous dérober par la fuite? Esope se mit à rire. Si l'envie m'en prend, repliqua-t-il, je ne vous demanderai pas conseil sur cela; comme vous n'avez pas besoin du mien pour ce que vous voulez faire. Vous avez raison, dit Xantus; mais vous êtes bien laid. Il faut, repliqua-t-il, qu'un Philosophe regarde l'esprit, & non pas le visage. Alors Xantus s'adressant au Marchand: Combien voulez-vous me vendre cet Esclave, lui demanda-t-il? Vous êtes venu ici, repliqua le Marchand, pour mé-

Digitized by Google

méprifer ma Marchandife ; vous negligez des Efclaves beaux, & bien faits, & vous choififfez celui qui eft fi laid, & fi difforme. Achetez l'un des deux autres, & prenez celui-ci fur le tout. Non, repliqua Xantus, je veux acheter celui-ci. Je veux en avoir foixante oboles, dit le Marchand. Les Difciples de Xantus compterent fur le champ cette fomme ; & l'Efclave lui fut livré. Les Partifans qui fe trouverent-là s'informoient exactement du nom du Vendeur, & de l'Acheteur ; mais la honte les empêchoit de fe declarer, à caufe du vil prix, & du peu de cas qu'ils faifoient de la Marchandife. Efope fe tenant au milieu. C'eft moi, dit-il tout haut, qui viens d'être vendu. Voici celui qui m'a acheté : C'eft celui-là qui m'a vendu. S'ils ne parlent ni l'un ni l'autre ; il faut que l'on me rende ma liberté. Les Partifans fe mirent à rire ; ils remirent à Xantus leurs droits, & s'en allerent.

CHAPITRE VIII.

Xantus retourne à fon logis, & donne Efope à fa femme.

ESope fe mit à la fuite de Xantus, qui s'en retournoit dans fa maifon. La cha-

Digitized by Google

leur étoit extrême. Xantus ayant relevé sa Robe, pissoit en marchant. Esope s'en étant apperçû, prit le bas de sa Robe par derriere, & la tirant à lui; Revens moi sur le champ, lui dit-il, ou je m'enfuïrai. Pourquoy cela, lui demanda Xantus? Parce qu'il m'est impossible, repartit Esope, de servir un Maître qui fait ce que vous faites. Car si vous, qui êtes le Maître, & qui n'avez de compte à rendre à personne, vous ne donnez point cependant de relâche à la nature; & si vous pissez en marchant; que faudra-t-il que je fasse, quand vous me donnerez quelque Commission, ou que vous me chargerez de quelque affaire, moi qui ne suis qu'un simple Esclave? Si la nature exige de moi de pareilles choses, en chemin faisant; je serai contraint de voler pour y satisfaire. Est ce là ce qui vous allarme, lui demanda Xantus? Je pisse en marchant, pour éviter trois maux, continua-t-il. Quels maux, demanda Esope? C'est, répondit Xantus, que le Soleil me brûleroit la tête; que la terre brûlante m'incommoderoit les pieds, & que la mauvaise odeur de l'urine, m'offenseroit l'odorat. Allons, lui dit Esope, vous m'avez persuadé. Quand ils furent arrivez au logis, Xantus ordonna à Esope

de

de demeurer auprés de la porte ; parce qu'il ſçavoit que ſa femme aimoit la propreté, & qu'elle auroit eſté choquée, ſi on lui eût preſenté un homme auſſi laid, & auſſi dégoûtant qu'Eſope, ſans l'y préparer par quelque bon mot, ou par quelques plaiſanteries. Il entra donc dans la maiſon, & l'ayant abordée. Madame, lui dit-il, vous ne me reprocherez plus à l'avenir les devoirs que vos Servantes me rendent ; car j'ai acheté un Eſclave pour moy, d'une beauté ſi accomplie, que vous n'avez jamais veu d'homme mieux fait, & plus agreable, il s'eſt arrêté à l'entrée de la maiſon. Les Servantes crurent que leur Maître parloit ſerieuſement, elles diſputoient déja entr'elles avec beaucoup de chaleur, à qui auroit Eſope pour Epoux. La femme de Xantus ordonna d'introduire dans la maiſon le nouvel Eſclave. L'une des Servantes doubla le pas, croyant par cette promptitude avoir la préference d'Eſope pour ſon mariage. Elle cherchoit & appelloit l'Eſclave ; mais quand il lui eut dit, c'eſt moi, me voilà, la Servante toute interdite, lui demanda ſi c'étoit lui en effet que l'on nommoit Eſope. C'eſt moi-même répondit-il. Si cela eſt vrai, repliqua-t-elle, n'entrez pas dans la maiſon ;

Digitized by Google

vous feriez fuir toutes mes Compagnes. Une autre sortit encore, & le vit. Il faut, lui dit-elle, avant que l'on vous permette l'entrée de cette maison, que l'on vous taille le visage; mais sur toutes choses, je vous défends de m'approcher. Esope entra, & se presenta devant la Maîtresse de la maison. Quand elle l'eut envisagé, elle jetta les yeux sur son Epoux. Où êtes-vous allé chercher ce Monstre, lui dit elle, pour me l'amener ici? Otez-le promptement de devant moi. Calmez-vous, ma Femme, lui répondit Xantus, n'insultez pas mon nouveau Serviteur. Comment voulez-vous que je le souffre, repliqua-t-elle? Mais je m'apperçois que vous commencez à me dédaigner, & à me haïr, que vous voulez me donner une rivalle, & prendre une autre Epouse. Vous gardez encore quelque mesure avec moi; vous n'osez par un reste de bien-seance, me dire durement en face, que je sorte de vôtre maison; vous m'avez amené cette tête de Chien, pour m'obliger à déserter malgré moi, sçachant bien que je ne pourrai souffrir un Monstre aussi difforme. Rendez-moi ma dot, & je m'en irai. Ce discours n'étonna pas extrêmement Xantus, qui se tournant vers Esope. Vous m'avez fait, lui dit-il, cent plaisanteries

sur

ſur le chemin, en me voyant piſſer ; cependant vous demeurez muet devant ma Femme, & vous n'avez pas un bon mot à lui dire, pour l'appaiſer. Jettez-la dans un Gouffre, repartit Eſope. Taiſez-vous, malheureux que vous êtes, lui repliqua Xantus. Ne ſçavez-vous pas que j'ai pour elle une tendreſſe extrême? Eh quoi, repartit Eſope, vous aimez effectivement cette Femme? Oüi, ſans doute, reprit Xantus, je l'aime plus que moi-même. O Dieux, répondit Eſope, en frapant du pied, le ſage Xantus ſe laiſſe mener par ſa Femme! Et ſe tournant en même temps vers elle. Madame, lui demanda-t-il, voudriez-vous que vôtre Mari vous eût acheté un jeune Eſclave, beau & bien fait, plein de feu & de vigueur, pour vous contempler toute nuë dans le Bain, & pour folatrer avec vous, à la honte du Philoſophe? O grand Euripide, que n'ai-je vôtre éloquence, pour dire ſur le même ton que vous diſiez. L'impetuoſité des flots de la Mer eſt terrible ; le debordement des Rivieres eſt à craïndre, la violence du feu cauſe de grands ravages, la pauvreté eſt un malheur inſupportable. Il y a mille autres accidens qui rendent la vie triſte, & ennuïeuſe ; mais une méchante Femme eſt

Digitized by Google

le plus grand de tous les malheurs. Sur ce principe, Madame, puiſque vous avez l'honneur d'être l'Epouſe d'un Philoſophe, donnez-vous bien de garde de vous faire ſervir par des Valets trop bien faits, & trop beaux, pour ne pas vous expoſer à deshonnorer vôtre Mari. Ce diſcours étonna la femme de Xantus, & ne ſçachant que répondre, elle ſe tourna vers ſon Mari, pour lui demander où il avoit trouvé ce bel Eſclave. En verité, ajoûta-t-elle, quelque eſtropié, & quelque contrefait qu'il ſoit, il ne laiſſe pas d'être plaiſant. Je veux faire ma paix avec lui. Xantus s'adreſſant à Eſope. Vôtre Maîtreſſe, lui dit-il, s'eſt reconcilée avec vous. Je ne ſuis pas trop malheureux, repartit Eſope; car ce n'eſt pas une choſe aiſée, que d'appaiſer une Femme. Taiſez-vous, repliqua Xantus, je vous ai acheté pour me ſervir, & non pas pour me contredire.

CHAPITRE IX.

L'agreable réponſe que fit Eſope à un Jardinier.

LE lendemain Xantus ordonna au Jardinier de le ſuivre, & il le mena dans un Jardin pour y acheter des legumes. Eſope

Digitized by Google

pe prit un faiſceau d'herbes, que le Jardinier avoit fait. Alors le Jardinier adreſſant la parole à Xantus, qui ſe diſpoſoit à le payer. Je vous prie, lui dit-il, de me réſoudre une queſtion, que j'ai à vous propoſer. Expliquez-moi vôtre difficulté, lui dit Xantus. Je ne ſçaurois, répondit le Jardinier, deviner la raiſon pourquoi les Herbes que je cultive, & que j'arroſe avec tant de ſoin, ne viennent cependant que fort tard à leur perfection; au contraire, celles que la terre produit d'elle-même, viennent plus promptement, bien qu'elles ne ſoient ni cultivées, ni arroſées. Quoique cette queſtion fuſt du reſſort d'un Philoſophe, Xantus ne put la réſoudre, & ſe contenta d'y faire une réponſe generale, en diſant que c'étoit un effet de la divine Providence, qui regloit les choſes de la ſorte. Eſope étoit preſent. La réponſe de ſon Maître le fit rire. Eſt-ce pour vous moquer de moi, lui demanda le Philoſophe, que vous riez de la ſorte? Je me moque en effet, repartit Eſope, non pas de vous, mais de celui qui vous a inſtruit; car c'eſt la ſolution ordinaire que donnent les Sages à la plûpart des Queſtions qu'on leur propoſe. Ils ſe contentent de dire, que tout eſt gouverné par la Providence.

Per-

Digitized by Google

Permettez-moi, continua-t-il, de répondre au Jardinier, & il sera satisfait de ma réponse. Alors Xantus se tournant vers le Jardinier, lui dit. Il ne me conviendroit nullement à moi, qui ai Philosophé dans des Ecoles si fameuses, de disputer maintenant dans un Jardin; mais le garçon qui m'accompagne, pourra résoudre vôtre problême, si vous le lui proposez; car il sçait fort bien tirer les consequences de plusieurs principes. Eh quoi, demanda le Jardinier, se peut-il faire qu'un homme si laid, & si monstrueux ait quelque teinture des belles Lettres? Quel malheur d'être contrefait de la sorte! Voyons donc si vous pourrez résoudre mon doute, & me satisfaire sur la Question que j'ai proposée. Alors Esope lui parla en ces termes. Quand une femme se marie pour la seconde fois, ayant déja des enfans de son premier époux, si le Mari qu'elle prend a des Enfans d'une autre Femme; elle est la Mere des Enfans qu'elle a amenez; mais elle n'est que marâtre à l'égard des enfans qu'elle a trouvez dans la maison de ce nouveau mari. Elle traite les uns & les autres avec une extrême difference. Elle applique tous ses soins à nourrir, & à bien élever ceux qu'elle a portez dans son sein, & qu'elle

aime

Digitized by Google

aime avec une grande tendresse. Mais le plus souvent elle n'a que de l'aversion pour les enfans de son Mari, ausquels elle ôte tout ce qu'elle peut pour le donner à ses propres enfans, qu'elle cherit par un instinct naturel, comme une partie d'elle-même. Au contraire elle haït les autres comme des Etrangers. Ainsi la terre est la mere de tout ce qu'elle produit d'elle-même; mais elle n'est, pour ainsi dire, que la marâtre de tout ce que vous y transplantez. Elle nourrit donc avec plus de soin les Plantes qu'elle produit, & qu'elle regarde comme ses enfans legitimes; mais elle est plus avare à l'égard des plantes que vous cultivez; elle leur fournit moins d'alimens, parce qu'elle les regarde comme des Etrangers. Cette réponse charma le Jardinier. Je vous suis sensiblement obligé, dit-il à Esope, vous m'avez tiré d'un grand embarras, par ce raisonnement, dont je suis trés-satisfait. Allez, & emportez gratuitement autant de legumes que vous voudrez; & toutes les fois que vous en aurez besoin, vous en pourrez venir prendre ici, comme si le Jardin vous appartenoit.

CHA-

Digitized by Google

CHAPITRE X.

D'un seul grain de Lentille qu'Esope fit boüillir dans un Pot, & de quelques autres avantures plaisantes.

AU bout de quelques jours, Xantus alla au Bain, il y rencontra quelques-uns de ses Amis, & ordonna à Esope de courir promptement au logis, pour y faire cuire un grain de lentille. Esope obéït à la lettre, & étant arrivé au logis, il prit un grain unique de lentille qu'il mit boüillir dans un Pot. Aprés que Xantus se fut baigné avec ses Amis, il les pria à dîner, les avertissant d'avance que le repas seroit trés-frugal, n'ayant que des lentilles à leur donner; ajoûtant qu'il ne faloit pas juger du zele de ses Amis, par la diversité des mets; mais qu'il faloit plûtôt prendre garde à la bonne volonté. Ils accepterent l'offre que Xantus leur faisoit. Si-tôt qu'ils furent entrez dans sa maison; Donnez-nous, dit-il à Esope, de l'eau du Bain pour nous rafraîchir, & pour boire. Esope courut promptement au Bain, & apporta de l'eau de l'égout, qu'il presenta à Xantus. Aprés qu'il en eut goûté, n'en pouvant supporter la mauvaise odeur: Où avez-

avez-vous puiſé cette eau, demanda-t-il à Eſope ? Dans le Bain, comme vous me l'avez ordonné, répondit-il. La preſence des amis de Xantus l'empêcha de ſe mettre en colere. Il ordonna à Eſope d'apporter un Baſſin, il l'apporta ſe tenant debout devant la Compagnie. Ne donnes-tu pas à laver, demanda Xantus à Eſope ? Non, répondit-il ; car je ne fais préciſément que ce que l'on me commande. Vous ne m'avez point dit : Verſe de l'eau dans le Baſſin, lave moi les pieds, apporte-moi mes Pantoufles, & toutes les autres choſes neceſſaires. Xantus ſe tournant alors vers ſes amis. Ce n'eſt pas un Eſclave que j'ai acheté, leur dit-il, c'eſt un Maître. Quand ils ſe furent mis à table, Xantus demanda à Eſope, ſi les Lentilles étoient cuites ? Eſope prit la cueilliere du Pot, & tira du Coquemar le ſeul grain de Lentille qu'il avoit fait cuire, & qu'il leur ſervit. Xantus le prit, croyant que ce n'étoit qu'un eſſay, pour voir ſi les Lentilles étoient aſſez cuites, & le preſſant entre les doigts ; Apporte, dit-il à Eſope, cela eſt bien. Alors il verſa l'eau dans les Ecuelles, & la ſervit aux conviez. Où eſt la Lentille, demanda Xantus. Je vous l'ai donnée, repartit Eſope. Eh quoi, reprit Xan-

Xantus, n'en avez vous fait cuire qu'un grain unique ? Non, répondit l'Esclave ; car vous m'avez dit expressément : faites cuire une Lentille, & non pas des Lentilles au pluriel. Cette réponse déconcerta entierement Xantus. Mes Amis, dit-il aux conviez, je vous prie d'excuser la bêtise de cet Esclave, qui me fera devenir fou. Vien-ça, méchant Serviteur, dit-il à Esope : Va nous acheter quatre pieds de Cochon, fais-les cuire pour les servir promptement. Esope accomplit cet ordre en toute diligence. Tandis que les pieds de Cochon cuisoient, Xantus qui cherchoit un pretexte pour batre Esope, le voyant occupé à quelque affaire domestique, tira furtivement du Pot l'un des pieds de Cochon, & le cacha.

CHAPITRE XI.

Xantus voulant tromper Esope, est trompé lui-même.

ESope rentra un moment aprés ; il foüilla dans le Pot, & n'y trouva que trois pieds de Cochon ; ce qui lui fit comprendre qu'on lui avoit fait une supercherie. Il courut promptement dans l'Etable où l'on engraissoit un Cochon. Il lui coupa un pied qu'il

Digitized by Google

qu'il mit dans la Marmitte à boüillir avec les trois autres qui y étoient déja. Xantus craignant qu'Esope ne prist la fuite, quand il s'apperceevroit qu'il manquoit un pied de Cochon, le remit dans le Pot. Aprés qu'Esope les eut servis, Xantus voyant qu'il y en avoit cinq. Qu'est-ceci, dit-il à Esope? J'avois ordonné de n'en acheter que quatre. Il est vray, repartit Esope; mais combien de pieds ont deux Cochons? Ils en ont huit, répondit Xantus. Oh bien, reprit Esope, vous en voyez cinq, & le Cochon que l'on engraisse ici-prés en a trois. Xantus parut tout chagrin de cette réponse. N'ay-je pas eu raison de vous dire, dit-il en s'adressant à ses Amis, que cet Esclave me fera perdre l'esprit? Monsieur, dit Esope, qui voulut payer son Maître de quelque raison; ne sçavez-vous pas, qu'il ne peut y avoir de mécompte en une somme, qu'autant que l'on diminuë de la quantité, ou que l'on y ajoûte? Xantus ne trouvant donc point de pretexte raisonnable pour batre Esope, s'ppaisa.

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

Des viandes & des ragoûts que Xantus envoya à son épouse par Esope.

LE lendemain, l'un des Disciples de Xantus fit un festin magnifique, où il invita le Maître, & les Ecoliers. Xantus choisit ce qu'il y avoit de plus exquis & de plus délicat sur la table, & le donna à Esope, qui étoit debout derriere lui. Allez, lui dit-il, & portez cela chez ma bien-aimée. Esope partit sur le champ; mais en chemin faisant, il raisonnoit en lui-même. Voici, disoit-il, une belle occasion de me vanger de ma Maîtresse, & des railleries sanglantes qu'elle fit de moi, lors qu'elle me vit la premiere fois. J'éprouverai si elle aime effectivement mon Maître. Quand il fut entré dans le logis, il appella sa Maîtresse, & mettant devant elle les viandes, dont Xantus l'avoit chargé. Voilà, lui dit-il, tout ce que mon Maître envoye, non pas à vous, mais à sa bien-aimée. Il appella sur le champ la petite Chienne, que l'on nourrissoit dans le logis. Tenez, Mignone, lui dit-il, mangez; voilà ce que mon Maître m'ordonne de vous donner. Esope mit en morceaux

tou-

Digitized by Google

toutes les Viandes, & les jetta à la Chienne. Aprés cela Esope s'en retourna vers son Maître, qui lui demanda s'il avoit tout donné à sa bien-aimée ? Oüi, répondit Esope, & elle l'a mangé en ma presence. Qu'a-t-elle dit en le mangeant, demanda Xantus ? Pas le moindre mot, repartit Esope, mais elle vous remercioit interieurement. L'Epouse de Xantus, bien fâchée de ce que son Mari ne lui avoit pas envoyé sa part du festin, crut que cet oubli étoit une marque qu'il ne l'aimoit pas autant qu'à l'ordinaire, & que sa tendresse étoit refroidie, puisqu'il avoit eu plus de soin de sa Chienne que de sa femme. Elle faisoit de grandes lamentations, & protesta, pleine de dépit & de colere, qu'elle n'auroit plus à l'avenir de commerce avec son Mari. Elle s'enferma toute éplorée dans sa chambre, & ne pouvoit se consoler de l'indifference de son Mari. Les conviez s'étant bien échauffez à boire, aprés avoir proposé de part, & d'autre plusieurs Questions, l'un de la Compagnie, plus subtil & plus curieux que les autres, demanda quand il y auroit de grandes divisions, & de grands desordres parmi les hommes ? Esope qui se tenoit debout derriere celui qui parloit, répondit. Ce sera quand les

Digitized by Google

morts ressusciteront ; car alors chacun voudra redemander ce qu'il possedoit en ce monde. Les Disciples de Xantus rirent de cette repartie ingenieuse, & avoüerent de concert qu'Esope avoit infiniment d'esprit. Un autre demanda pourquoi une Brebis que l'on traînoit à la Boucherie, ne crioit point, & qu'au contraire un Cochon faisoit des cris épouvantables ? Esope prenant la parole dit, que la Brebis accoûtumée à voir traire son lait, & tondre sa laine, à se laisser prendre, & attacher par les pieds, suivoit paisiblement, ne se doutant point qu'on lui voulût faire d'autre mal ; mais que la Truye, dont on ne tire point de lait, & dont on ne tond point la laine, & qui n'est pour cela, ni traînée, ni liée par les pieds ; sçachant qu'elle n'a rien de bon que sa chair, fait grand bruit, & de grandes plaintes, quand on la traîne à la boucherie. Ce raisonnement fit encore rire les Disciples de Xantus, qui donnerent de grandes loüanges à Esope. Incontinent aprés le dîné, Xantus retourna à son logis, & demanda sa Femme pour lui parler familierement, selon sa coûtume ; mais elle, le regardant d'un œil fier, & méprisant : Retirez-vous, lui dit-elle, & ne m'approchez pas ; donnez-moi ma dot, & je

je sortirai de vôtre maison ; car je ne veux pas demeurer davantage avec vous. Allez flater vôtre Chienne, à qui vous avez envoyé sa part du festin. Xantus étrangement surpris d'un reproche si peu attendu, ne sçavoit à qui s'en prendre, ni que répondre. Il faut, sans doute, dit-il, qu'Esope m'ait joüé quelque tour ; ou vous voulez me persuader, que je suis yvre. Eh quoi, n'est-ce pas à vous que j'ai envoyé ce qu'il y avoit de plus exquis, & de plus délicat dans le festin ? Non en verité, répondit-elle, on a tout donné à la Chienne. Venez ici, approchez, dit Xantus à Esope; à qui avez-vous donné la part du festin? A vôtre bien-aimée, répondit Esope. Eh bien, Madame, dit Xantus, se tournant vers son Epouse, vous n'avez rien receu? Pas la moindre chose, repliqua-t-elle. Monsieur, dit Esope à son Maître, à qui m'avez-vous commandé de porter ce que vous m'avez donné ? A ma bien-aimée, répondit Xantus. Alors Esope appella la petite Chienne. C'est celle-ci, lui dit-il, qui vous aime davantage, & qui vous veut le plus de bien, car quoique vôtre Epouse témoigne avoir pour vous une grande affection ; cependant elle s'offense à tous propos, pour la moindre chose. Elle vous con-

Digitized by Google

contrarie, elle tempête, elle vous accable de reproches & d'injures, elle menace de vous quitter; au lieu que vôtre Chienne, aprés avoir esté grondée, menacée, batuë, ne s'enfuit pas. Elle oublie tout, elle vient à vous, elle vous caresse, & vous flatte, & vous donne toutes les marques qu'elle peut de sa reconnoissance. Il faloit donc, Monsieur, me dire, portez cela à ma femme, & non pas à ma bien-aimée. Vous voyez, Madame, dit Xantus en se tournant vers son Epouse, qu'il n'y a point eu en cela de ma faute; & qu'Esope seul est coupable. Prenez donc patience, & calmez-vous, je ne manquerai pas d'occasion de le batre & de le punir. Cette réponse ne la satisfit pas, elle sortit furtivement de la maison, & retourna chez ses parens. Ne vous l'avois-je pas bien dit, Monsieur, dit alors Esope, en se tournant vers son Maître, que vôtre Chienne vous aime mieux que vôtre femme?

CHA-

CHAPITRE XIII.

De quelle adresse se servit Esope, pour appaiser la femme de Xantus, & pour l'obliger à retourner avec son mari.

QUelques jours se passerent sans que Xantus pût fléchir sa Femme, ni par ses caresses, ni par ses prieres. Il lui envoya quelques-uns de ses proches, pour lui persuader de faire la paix, & d'oublier ce qui l'avoit si fort chagrinée; mais elle ne voulut point entendre raison, tant son dépit étoit violent. Cette obstination causa une douleur extrême à Xantus. Ne vous affligez pas de la sorte, Monsieur, lui dit Esope, & ne vous chagrinez point mal à propos: Je vous réponds que dés demain elle reviendra ici de son bon gré, & en grande hâte. Ayant receu de l'argent, il alla au Marché; & acheta des Oisons, des Poules, du Gibier, & toutes les choses necessaires, pour faire un grand repas. En s'en retournant il alloit de maison en maison, & passa à dessein devant le logis des parens de sa Maîtresse, pour leur faire voir ces provisions, sans faire semblant de sçavoir que cette maison leur appartînst, ni que sa

Maîtresse y demeurât. Ayant rencontré par hazard quelqu'un des Valets de cette maison, il lui demanda s'il ne pouvoit pas lui vendre quelque chose de propre à faire un festin de nôces. Pour qui, demanda ce Valet ? Pour le Philosophe Xantus, répondit Esope ; car il doit se marier demain. Ce Valet monta en grande hâte dans l'appartement de la femme de Xantus, pour lui apprendre cette nouvelle. Sans deliberer davantage, elle se transporta promptement dans la maison de son mari, pleine d'inquiétude & de trouble, faisant de grandes plaintes avec de grands cris. Il ne vous est pas permis, lui disoit-elle d'épouser une autre Femme, tant que je vivrai. Ainsi elle demeura dans la maison de son Mari, par l'adresse d'Esope, comme elle en étoit sortie par le tour qu'il lui avoit joüé.

CHAPITRE XIV.

Quelles viandes servit Esope à ceux que Xantus avoit invitez.

AU bout de quelques jours, Xantus voulut faire encore un festin à ses Disciples. Allez, dit-il à Esope, acheter tout ce que vous trouverez de meilleur, & de plus

Digitized by Google

plus excellent. Esope se disoit à lui-même en chemin faisant ; j'apprendrai bien à mon Maître à ne me point donner des ordres si mal à propos. Il acheta quelques langues de Cochon, & les apprêta pour regaler les conviez. Il servit devant chacun une langue grillée avec de la sausse. Les Disciples furent contens de ce premier service, qui convenoit assez à des Philosophes, parce que c'est par le secours de la langue qu'ils expriment leurs plus belles pensées. Esope leur servit pour le second mets, des langues boüillies. Quand on eut demandé l'autre service, il mit encore des langues sur table. Cette repetition fâcha étrangement les Disciples de Xantus, qui s'ennuioient de ne voir que des langues. Eh quoi, dirent-ils à Esope avec une espece d'indignation, ne verrons-nous tout le jour que des langues ? Esope, sans s'allarmer de leurs plaintes, leur en servit encore. Est-il possible, dit Xantus tout en colere, que vous n'ayez autre chose à nous donner? Non, répondit Esope d'un air tranquile. Comment, miserable que vous êtes, ne vous ai-je pas ordonné de m'acheter tout ce qu'il y a de meilleur, & de plus exquis ? Je vous suis bien obligé Monsieur, répondit Esope à son Maître, des repro-

ches & des reprimandes que vous me faites en presence de tant de Philosophes; car qu'y a-t-il dans le monde de meilleur, & de plus excellent que la langue? C'est par le secours de la langue que l'on enseigne les sciences & la Philosophie. C'est par son moyen que nous donnons, & que nous recevons; que l'on fait des harangues, des prieres, des complimens; que l'on plaide des causes, & que l'on étale toute la pompe de l'éloquence. On fait les mariages, on bâtit les Villes, on pourvoit à la seureté des hommes, par le ministere de la langue; enfin elle sert à la conservation de la vie; & par consequent je croy qu'il n'y a rien de meilleur, ni de plus excellent que la langue. Tous les Disciples approuverent ce raisonnement, & dirent de concert, qu'Esope avoit raison. Ils donnerent le tort au Maître, & se retirerent chacun chez soy.

CHAPITRE XV.

Xantus ordonne de faire un second festin, qui ne fut encore servi qu'en langues.

LE lendemain les Disciples de Xantus lui firent quelques reproches sur le repas qu'il

Digitized by Google

qu'il leur avoit donné ; il s'excusoit en disant que la chose ne s'étoit point passée ainsi de son consentement ; & qu'il ne faloit s'en prendre qu'à la malice de son Valet. Mais j'espere qu'il nous traitera mieux aujourd'hui, & je veux lui donner mes ordres en vôtre presence. Ayant fait sur le champ venir Esope : achetez-nous, lui dit-il, tout ce que vous trouverez de plus méchant & à meilleur marché, pour donner à souper à ces Messieurs. Esope, sans changer de méthode, acheta encore des langues, & les ayant apprêtées les servit aux conviez. Ils ne pûrent s'empêcher de murmurer, & de se dire les uns aux autres, Eh quoi, toûjours des langues de Cochon ! Un moment aprés il servit encore des langues, & en apporta jusqu'à la troisiéme fois. Ce procedé irrita étrangement Xantus contre son Esclave. Comment l'entendez-vous, Esope, lui dit-il ? Quand je vous ay ordonné d'acheter tout ce qu'il y a de meilleur, & de plus excellent, vous avez acheté des langues ; & quand je vous ai commandé d'acheter ce qu'il y a de plus méchant & à meilleur marché, vous nous donnez encore des langues ? il est vrai, Monsieur, répondit Esope. Qu'y a-t-il en effet de plus méchant que la langue?

Digitized by Google

gue? N'eſt-ce pas elle qui renverſe les Villes, qui fait égorger les hommes, qui fait tous les menſonges, toutes les médiſances, tous les parjures? Elle ruïne les Mariages, les Provinces, les Royaumes entiers. Enfin elle cauſe une infinité de maux, & remplit la vie de chagrins, d'erreurs, & de troubles. Alors quelqu'un des conviez dit à Xantus. Si vous ne vous tenez bien ſur vos gardes, & ſi vous ne prenez de grandes précautions, ce Valet vous fera perdre l'eſprit; car il a l'ame comme le corps. Vous n'avez pas raiſon, lui repartit Eſope ſur le champ, de vous mêler des affaires d'autrui, & de tâcher par vos malins diſcours de mettre la diviſion entre le Maître, & le Valet.

CHAPITRE XVI.

Eſope amene à ſon Maître un homme mal-habile, & indolent.

XAntus ayant entendu ce diſcours, & cherchant l'occaſion de battre ſon Valet; Malheureux, lui dit-il, puiſque tu reproches à mon Ami d'être trop curieux, & de ſe mêler des affaires d'autrui, fais-moi venir quelqu'un aſſez indolent, pour ne ſe ſoucier de rien. Eſope alla le lendemain

Digitized by Google

main dans la Place publique. Aprés avoir examiné soigneusement ceux qu'il y rencontra, il apperçut un homme qui se tenoit assis depuis long-temps dans la même place. Jugeant à sa figure que c'étoit un homme fort paresseux, & fort simple, il l'aborda, en lui disant, que son Maître le prioit à dîner Cet homme rustique sans s'informer ni qui étoit Esope, ni de quelle part il venoit, entra dans la maison de son Maître, & se mit à table sans façon avec des souliers mal-propres, & crotez. Xantus demanda, qui étoit cet homme? C'est un indolent, répondit Esope, & qui ne s'ingere nullement dans les affaires d'autrui. Alors Xantus dit tout bas à sa Femme, faites tout ce que je vous dirai, & obéissez ponctuellement à mes ordres, afin que je trouve un sujet legitime pour châtier severement Esope. Madame, dit-il en presence de tout le monde, versez de l'eau dans un Bassin, & lavez les pieds de nôtre Hôte; car il se persuadoit que ce rustique ne consentiroit jamais à se voir servi de la sorte par cette Dame, qu'il ne manqueroit pas de lui faire de grands complimens; ce qui feroit voir manifestement qu'il n'étoit ni si bête ni si indolent qu'Esope avoit voulu le faire entendre; & que
ce

ce ſeroit un pretexte légitime pour le châtier. La Dame ayant verſé de l'eau dans un Baſſin, ſe préparoit à laver les pieds de l'Hôte, lequel voyant que la Maîtreſſe du logis ſe diſpoſoit à lui rendre ce ſervice, ſe diſoit à lui-même, elle veut me faire honneur; voilà pourquoi elle ſe réſout à me laver les pieds elle-même, quoi qu'elle pût ordonner à ſes Servantes de me les laver. Alors étendant les pieds: Lavez-les, Madame, lui dit ce ruſtaut. Aprés qu'elle les eut lavez, il ſe remit à table. Xantus ordonna de donner à ſon Hôte du même Vin qu'il buvoit. Cet homme ſe diſoit à lui-même; la bien-ſéance demande qu'ils ſoient ſervi avant moi; mais puiſqu'ils veulent que je boive le premier, que m'importe? Ce n'eſt pas à moi à m'inquiéter de cette ceremonie. Ainſi il ſe mit à boire. Pendant le diné, on lui preſenta un mets qu'il trouvoit fort à ſon goût, & qu'il mangeoit avec plaiſir, & de bon apetit. Le Maître fit venir le Cuiſinier, & le gronda fort, d'avoir mal apprêté ce ragoût; & ſur le champ, il commanda qu'on le miſt tout nud pour le châtier. L'Hôte diſoit en lui-même, ce ragoût me paroit excellent; il eſt trés-bien apprêté, rien n'y manque; mais ſi le Maître du logis, pour

con-

Digitized by Google

contenter son envie, veut faire batre son Cuisinier sans sujet, que m'importe ? Ce ne sont pas là mes affaires. Xantus étoit tout chagrin, & supportoit impatiemment le peu de curiosité, & l'indolence de son Hôte, qui ne se soucioit de rien, & ne prenoit interêt à quoi que ce soit. Quand on eut servi le Gâteau, cet Hôte indifferent, le tournant de tous côtez, commença d'en manger, comme si ç'eût été du pain ordinaire. Ce mauvais goût, & cette grossiereté aigrit de plus en plus le Philosophe, lequel s'en prenant à son Boulanger : Ignorant que tu és, lui dit-il, pourquoi n'as tu pas mis dans ce Gâteau, du Miel & du Poivre pour lui donner un peu de haut goût ? Monsieur, répondit le Boulanger, si le Gâteau est mal-cuit, je consens d'être battu ; mais s'il est mal assaisonné, & s'il y manque quelque chose, c'est à ma Maitresse, & non pas à moi qu'il faut s'en prendre. Si ma femme en est la cause, dit Xantus, je la ferai brûler toute vive. Il fit signe à sa femme d'obéir à tout ce qu'on lui commanderoit, afin d'avoir un pretexte pour châtier Esope. On fit donc apporter une grande quantité de fagots, pour faire un bucher. On y mit le feu, on en fit approcher la Femme de Xantus, on

Digitized by Google

on fit semblant de l'y vouloir jetter, pour voir quelle figure feroit l'Hôte à ce spectacle, & quel empressement il témoigneroit pour l'en enpêcher; mais sans s'allarmer de cet appareil lugubre, il demeura dans sa tranquilité ordinaire, & se disoit à lui-même. S'il n'a aucune raison de se fâcher contre son Epouse, pourquoi se met-il de la sorte en colere? Et s'adressant à Xantus. Si vous vous croyez obligé, lui dit-il, de faire ce traitement à vôtre femme, attendez un moment, je vous prie, & permettez-moi de sortir, pour aller querir la mienne, afin que vous les fassiez brûler toutes deux ensemble. Le Philosophe entendant cet homme parler de la sorte, admira sa simplicité ou sa stupidité, son indolence, ou sa fermeté, & dit à Esope. En verité, tu ne te connois pas mal en gens. Voilà, sans contredit, le plus indolent de tous les hommes, & qui se soucie le moins des choses humaines. Je suis vaincu, & tu recevras la recompense que tu merites. Me voilà content; j'oublie tous les tours que tu m'as joüez par le passé; je te les pardonne, je t'affranchirai, & je te mettrai en liberté.

CHA-

Digitized by Google

CHAPITRE XVII.

De la réponse qu'Esope fit à un Juge.

LE lendemain Xantus commanda à Esope d'aller aux bains, & de voir si la foule y étoit grande; parce qu'il avoit envie de se baigner. Esope en chemin faisant, rencontra par hazard le Preteur, qui sçachant qu'Esope appartenoit à Xantus, lui demanda où il alloit? Je n'en sçais rien, lui répondit Esope. Le Preteur jugeant qu'il se moquoit de lui, & qu'il dédaignoit de lui répondre, ordonna qu'on le menast sur l'heure en prison. Comme on l'y traînoit, Esope se mit à crier de toute sa force. Vous voyez bien, Monsieur le President, que ma réponse est fort juste, & que j'avois bien raison de vous dire, que je ne sçavois où j'allois. En effet, je ne croiois nullement aller en prison; je vous ai rencontré par hazard, & cette rencontre est la cause de mon emprisonnement. Le Preteur étonné de la promptitude, & de la vivacité de cette réponse, le mit en liberté. Esope alla donc aux bains, où il trouva une compagnie tres-nombreuse; il les consideroit attentivement les uns aprés les autres. Il vit à l'entrée du Bain une pierre, contre la-

Digitized by Google

quelle heurtoient tous ceux qui entroient ou qui ſortoient. L'un de ceux qui entrerent pour ſe baigner, voyant cette pierre, l'ôta du lieu où elle étoit, & la tranſporta dans un autre endroit. Eſope étant retourné vers ſon Maître, lui dit : Monſieur, ſi vous voulez vous baigner aujourd'hui, vous le pouvez faire commodément ; car je n'ai vû qu'un ſeul homme dans le Bain. Xantus alla donc aux Etuves, & voyant la foule de gens qui s'y baignoient : Eh quoi, dit-il à Eſope, ne m'avez-vous pas dit qu'il n'y avoit qu'un ſeul homme dans le bain ? Il eſt vrai, Monſieur, répondit Eſope ; car ayant vû cette groſſe pierre que voilà, à l'entrée du Bain, à laquelle heurtoient tous ceux qui entroient ou qui ſortoient ; un homme ſeul de toute l'aſſemblée a pris cette pierre, pour ne s'y pas bleſſer, & l'a tranſportée dans un autre endroit. Je vous ai donc dit, que c'eſt le ſeul homme que j'avois vû aux Etuves, le preferant à tous les autres. Xantus ſoûriant, dit qu'Eſope avoit toûjours la repartie prompte & pleine de ſens.

CHA-

CHAPITRE XVIII.

Ce que répondit Esope touchant les superfluitez que la nature rejette.

UN jour Xantus sortant de la garderobe, demanda à Esope ; pourquoi les hommes, aprés s'être soulagé le ventre, avoient accoûtumé de regarder leurs excremens ? Esope lui répondit en ces termes. Au temps passé, il y eut un homme qui vivoit d'une maniere fort délicate, & qui se plaignoit d'être long-temps sur le Bassin. Un jour qu'il y demeura assis plus long-temps qu'à l'ordinaire, il rendit tous ses intestins. Depuis ce temps-là les hommes craignant un accident semblable, ont accoûtumé de regarder leurs excremens. Mais vous, Monsieur, vous ne devez rien apprehender de pareil ; car vous n'avez point d'entrailles. Un autre jour, au milieu d'un grand festin, où Xantus se trouva avec ses Disciples, aprés que le vin les eut mis en belle humeur ; ils commencerent à se proposer les uns aux autres plusieurs Questions sur differentes matieres. Xantus commençoit déja à se troubler, parce que le vin lui montoit à la tête. Esope qui étoit auprés de lui : Monsieur, lui dit-

il, je vous avertis que Bacchus a trois temperamens, ou trois differens degrez. Le premier est le plaisir, le second, l'yvresse; & le troisiéme, l'outrage. Vous avez bû à souhait, vous vous êtes tous bien réjouis, contentez-vous, demeurez en là, & ne vous mêlez point d'autre chose. Xantus qui commençoit déja d'être yvre, prit cette remontrance en mauvaise part. Taisez-vous, lui dit-il, allez donner des conseils aux Enfers. Il faut donc vous y conduire, lui repartit Esope. L'un des Disciples de Xantus voyant que le vin commençoit à lui ôter la raison : Maître, lui demanda-t-il, y a-t-il quelqu'un qui puisse boire là Mer toute entiere? Oüi, sans doute, repliqua Xantus, je m'offre moi-même à la boire. Mais si vous n'en pouvez venir à bout, reprit le Disciple, à quelle peine serez vous condamné? Je consens, répondit Xantus, de perdre ma maison. Alors pour confirmer cette gageure, ils mirent tous deux leurs Anneaux en dépost, & se retirerent. Le lendemain Xantus étant réveillé, & se lavant le visage, fut étonné de voir qu'il n'avoit plus sa bague. Il demanda à Esope ce qu'elle étoit devenuë. Je n'en sçais rien, répondit-il; mais ce que je sçais, c'est que vous avez perdu vô-

tre

Digitized by Google

tre maiſon. Pourquoi cela, demanda Xantus ? C'eſt qu'hier étant yvre, vous vous engageâtes à boire la Mer, & vous laiſſâtes vôtre Anneau pour gage. Comment pourrai-je, dit Xantus, venir à bout d'une choſe, qui eſt infiniment au deſſus de tout le pouvoir humain ? Mais mon pauvre Eſope, je te prie de mettre en uſage tout ton eſprit, toute ton adreſſe, toutes tes ſubtilitez, toute ton experience, pour dégager ma parole, & pour me tirer de l'embarras où je ſuis, en ſorte que je puiſſe reprendre mon gage avec honneur. A la verité, répondit Eſope, il m'eſt impoſſible de vous faire executer ce que vous avez promis ; mais je ferai ſi bien que je rompray la gageure. Quand vous ſerez encore aujourd'hui tous raſſemblez, témoignez de l'aſſeurance, & ne faites point paroître de crainte. Dites, aujourd'hui que vous êtes de ſens raſſis, les mêmes choſes que vous dîtes hier étant yvre Faites étendre des Tapis ſur le rivage, faites-y dreſſer une table ; ordonnez à vos Valets de vous preſenter dans des Coupes l'eau de la Mer pour la boire. Quand vous verrez tout le Peuple aſſemblé pour ce ſpectacle, commandez, étant aſſis que l'on vous preſente une Coupe d'eau de la Mer. La tenant entre les mains, de-

Digitized by Google

mandez à haute voix, afin que tout le monde vous puisse entendre, à celui qui a les gages, quelles sont les conditions de vôtre Traité. Il vous répondra, que vous vous obligez à boire toute l'eau de Mer. Alors vous tournant vers l'Assemblée, vous direz : Habitans de Samos, vous sçavez que les Rivieres, & les Fleuves, se vont rendre dans la Mer. Pour moi je ne me suis engagé qu'à boire l'eau de la Mer seulement, mais non pas l'eau des Rivieres qui s'y déchargent. Il faut donc que cet Ecolier empêche premierement les Fleuves de rentrer dans la Mer, & quand il l'aura fait, je la boirai. Xantus voyant que cet expedient étoit infaillible pour dégager sa parole, & pour retirer son anneau, en conçut une bonne esperance, & fut penetré de joye. Le peuple s'étant donc rassemblé sur le rivage, pour un spectacle si extraordinaire, pour voir de quelle maniere Xantus se tireroit d'embarras; il dit devant tout le monde, ce qu'Esope lui avoit suggeré. Les Habitans de Samos admirerent l'esprit & l'invention d'Esope, & le comblerent de loüanges. L'Ecolier se jetta aux pieds de Xantus, avoüant qu'il étoit vaincu, & le pria de dissoudre la gageure, ce qu'il accorda trés-volontiers, à la priere de tout le Peuple

CHA-

CHAPITRE XIX.

Xantus oubliant les bienfaits d'Esope, lui manque de parole.

APrés qu'ils furent retournez au logis, Esope s'adressant à son Maître, lui dit. N'ai je pas bien merité, Monsieur, aprés tous les services que je vous ai rendus, d'être mis en liberté? Mais Xantus lui faisant des menaces fort aigres, est-ce que je n'ai pas résolu de vous affranchir? Tenez vous à la porte, remarquez si vous ne verrez pas deux Corneilles, & venez me le dire, ce sera bon augure; si vous n'en voyez qu'une, ce sera un mauvais signe. Esope ayant apperçû deux Corneilles sur un arbre, le vint dire à Xantus; mais pendant qu'il sortoit pour les voir, l'une des Corneilles s'envola; de sorte qu'il n'en vit qu'une sur l'arbre. Malheureux, lui dit Xantus, ne m'és-tu pas venu dire que tu avois veu deux Corneilles sur un arbre? Il est vrai, répondit Esope, mais l'une des deux s'est envolée. Est-ce ainsi, miserable Esclave, que tu te moques de moi? Alors il commanda qu'on le dépoüillât sur le champ pour le foüetter. Tandis que l'on batoit Esope, on vint prier Xantus à souper. Eso-

pe au milieu des coups, s'écria : Que je ſuis malheureux ! j'ai veu deux Corneilles, & je ſuis batu. Vous n'en avez vû qu'une, & cependant vous allez faire bonne chere. Mon experience ne m'apprend que trop combien cet augure eſt faux. Xantus ne pût s'empêcher d'admirer la vivacité & la preſence d'eſprit de ſon Eſclave ; & défendit de le batre plus long-temps.

CHAPITRE XX.

Eſope ne laiſſa entrer dans le logis qu'un ſeul des conviez.

AU bout de quelques jours Xantus invita à un feſtin pluſieurs Philoſophes, & pluſieurs Rheteurs. Il ordonna à Eſope de ſe tenir à la porte, pour faire les honneurs du logis, & pour n'y laiſſer entrer que des gens habiles & de merite. L'heure du feſtin étant venuë, Eſope ferma la porte, & ſe tenoit au dedans de la maiſon. L'un des conviez arriva, & frappa à la porte. Eſope ſans ouvrir, lui demanda : *Qu'eſt-ce que le Chien remuë ?* Cet homme croyant qu'on l'appelloit chien, ſe retira en colere. Tous ceux qui arriverent à la file, s'en retournerent de même fort fâchez, croyant qu'on leur diſoit des injures ; car Eſope leur fit

à tous

à tous la même Question. L'un des conviez vint encore fraper à la porte, Esope lui demanda comme aux autres ; *Que remuë le Chien ?* La queuë, & les oreilles, répondit, celui-ci. Esope trouva sa réponse bonne, lui ouvrit la porte, & le conduisit à son Maître ; lui disant qu'aucun Philosophe ne s'étoit presenté pour venir à son festin, à la reserve de celui qu'il lui amenoit. Xantus en parut tout chagrin, croyant que ceux qu'il avoit invitez s'étoient moquez de lui. Le lendemain ses Disciples étant venus dans son Ecole, se plaignirent de l'insulte qu'on leur avoit faite, en leur refusant l'entrée de sa maison. Eh quoi, lui disoient-ils, nous méprisez-vous jusqu'à ce point que de mettre à vôtre porte un homme monstrueux, pour nous dire des injures, & pour nous empêcher d'entrer ? Est-ce un songe, leur demanda Xantus, ou ce que vous dites est-il veritable ? C'est une verité, répondirent-ils tous d'une voix, ou nous rêvons. Il appella sur le champ Esope, & lui demanda tout en colere, pourquoi il avoit renvoyé si honteusement ses Amis ? Ne m'avez vous pas défendu, Monsieur, repartit Esope, de laisser entrer dans vôtre maison des sots, & des ignorans, & de n'admettre à vôtre

festin que des sages, & des hommes doctes, & d'érudition ? Il est vrai, dit Xantus ; mais tous ceux-ci ne sont-ils pas sçavans ? Nullement, répondit Esope ; car comme ils frapoient à la porte, & que je leur ai demandé : *Que remuë le Chien ?* personne d'entr'eux n'a pû comprendre ma Question, ni la résoudre. Voyant donc que c'étoient des ignorans, je leur ai refusé l'entrée de vôtre maison, & je n'ai voulu ouvrir qu'à celui qui a mieux répondu que tous les autres. Aprés qu'Esope eut achevé de parler, personne n'y put trouver à redire, & ils avouërent tous qu'il avoit raison.

CHAPITRE XXI.

Du trésor que trouva Esope, & de l'ingratitude de Xantus.

QUelques jours s'étant écoulez, Xantus suivi d'Esope, s'avisa d'aller dans un Cimetiere, pour lire les Inscriptions & les Epitaphes qui étoient gravées sur les Tombeaux, cette lecture lui causoit un extrême plaisir. Esope remarqua sur l'un de ces Tombeaux, les lettres suivantes, R. P. Q. F. T. A. Il les fit aussi remarquer à Xantus, & lui demanda s'il pouvoit expliquer ce que

Digitized by Google

que ces Lettres signifioient, Xantus les considera avec attention; mais il avoüa de bonne foi, qu'il n'en pouvoit trouver le sens. Alors Esope se retournant vers lui. Si je pouvois, Monsieur, lui dit-il, par le moyen de ce petit pilier, vous découvrir un trésor, quelle récompense me donnerez-vous? Je vous promets, lui dit Xantus, que je vous rendrai la liberté, & que vous aurez pour vôtre part la moitié du trésor. Esope accepta ces offres, & s'éloignant d'une motte de terre environ de quatre pas, il se mit à foüiller, & trouva le trésor, dont il avoit parlé à Xantus; il le lui apporta, & lui dit: Aquittez-vous maintenant de vôtre promesse, & rendez-moi ma liberté, que je rachette par ce trésor dont vous êtes le Maître. Je m'en donnerai bien de garde, lui repartit Xantus, & je ne ferai pas la folie de vous affranchir, à moins que vous ne m'expliquiez le mystere que ces lettres cachent; car j'aime mieux en sçavoir le sens, que de posseder ce trésor. Esope lui repliqua: Celui qui a enfoüi dans ce lieu ce trésor, étoit un Sage; il a fait graver ces lettres, qui signifient, étant jointes ensemble, Si tu fouilles à quatre pas d'ici, tu trouveras une grande quantité d'or. Puisque tu es si habile, & si enten-

du

Digitized by Google

du, dit Xantus, je ne ferois pas sage, si je te rendois la liberté. Monsieur, lui repartit Esope, si vous y manquez, vous y perdrez plus que moi ; car j'irai avertir le Roi de Bizance, à qui ce trésor appartient. D'où le sçavez-vous, lui demanda Xantus? Voici, lui répondit Esope, d'autres lettres qui me l'apprennent. R. R. D. Q. I. T. Car elles signifient : *Rends au Roi Denis, le trésor que tu as trouvé.* Xantus persuadé par ces paroles, que ce trésor appartenoit effectivement au Roi de Bizance, n'oublia rien pour appaiser Esope. Prenez la moitié de l'argent, lui dit-il, & gardez le silence. Ce n'est pas vous qui me le donnez, lui repliqua Esope, c'est celui qui a enfoüi ici ce trésor. Ecoutez ce que ces Caracteres signifient. A. E. D. Q. I. T. A. *Partagez entre vous autres le trésor que vous avez trouvé.* Venez dans ma maison, lui dit Xantus, afin que nous partagions ensemble cet argent, & que je vous rende vôtre liberté. Xantus craignant qu'Esope ne parlât, & qu'il ne découvrît ce qui venoit de leur arriver, le fit jetter en prison. Pendant qu'on l'y menoit : Est-ce ainsi, disoit-il en se plaignant, que les Philosophes gardent leurs paroles? Non-seulement on ne me rend pas ma liberté, quoique vous me l'eussiez promise ;

mise ; mais vous ordonnez encore, que l'on me traîne en prison. Xantus fléchi par ce reproche, ordonna qu'on le relâchât sur le champ, & lui dit : Je ne doute point qu'aprés que tu auras recouvré ta liberté, tu ne m'accuses avec plus d'emportement & plus de violence. Esope lui dit : Faites-moi maintenant tout le mal que vous pourrez ; mais je vous proteste que vous m'affranchirez malgré vous.

CHAPITRE XXII.

De quelle maniere Esope fut mis en liberté.

VErs ce temps-là, il arriva dans la Ville de Samos une chose assez étonnante. Tandis qu'on celebroit une Fête publique, on vit une Aigle, qui fondant du haut des airs, arracha l'Anneau public, & le fit tomber dans le sein d'un Esclave. Tous les Habitans de Samos étonnez de ce prodige, & saisis de crainte, s'assemblerent, & prierent Xantus, qui étoit l'un des plus considerables entre les Citoyens & un grand Philosophe ; de leur expliquer ce que signifioit un évenement si merveilleux. Xantus ne sçachant que répondre, demanda du temps pour y penser. Etant de retour dans

Digitized by Google

dans sa maison, il se sentit accablé de tristesse, & d'inquiétude, & tomba dans une profonde melancolie; parce qu'il ne pouvoit rendre raison de ce prodige. Esope s'étant apperçû du chagrin qui devoroit son Maître; lui demanda pourquoi il se laissoit abbatre de la sorte. Reposez-vous en sur moi, & bannissez la tristesse qui vous devore. Montrez-vous demain dans la Place publique, & dites aux Habitans de Samos, que vous n'êtes point accoûtumé à rendre raison des prodiges, ni à deviner; mais que vous avez un Valet dans vôtre maison qui a de belles connoissances, & qui pourra leur donner des lumieres sur une avanture qui leur cause tant d'allarmes. Si je puis éclaircir leur doute, toute la gloire, Monsieur, retombera sur vous, d'avoir un serviteur si habile: Si je n'en puis venir à bout, toute la honte en retombera sur moi. Xantus persuadé, & consolé par ces paroles, alla le lendemain dans la Place publique, & se souvenant des avis d'Esope, repeta au milieu de l'Assemblée, tout ce qu'il lui avoit dit. Ils le prierent de faire venir Esope sur l'heure. Quand il fut arrivé, & qu'il se fut presenté à l'Assemblée, les Habitans de Samos ayant consideré sa figure, firent de grands éclats de rire, & disoient

en

Digitized by Google

en se moquant de lui : Est-il possible qu'un homme ainsi estropié & contrefait, puisse expliquer ce Prodige ? Pouvons-nous entendre quelque chose de bon sortir de la bouche de ce Monstre ? Et ils recommencerent tous à rire, & à se moquer d'Esope, lequel ayant étendu la main, pour demander silence à l'Assemblée. Habitans de Samos, leur dit-il, pourquoi me méprisez-vous à cause de la difformité de mon visage ? C'est l'esprit & non pas la figure qu'il faut considerer. La Nature a souvent enchassé une belle ame dans un corps mal fait. Vous arrêtez-vous à considerer la figure d'une bouteille ? N'êtes-vous pas plus touchez de la liqueur qu'elle renferme, & de l'excellence du Vin ? Tous les assistans ayant entendu Esope parler de la sorte, lui dirent. Si vous avez quelque chose de bon à nous dire, pour rendre le calme, & le repos à nôtre Ville, hâtez-vous de nous rassurer. Alors Esope plein de confiance leur dit ; Habitans de Samos, quand la Fortune qui aime à semer les dissentions & le trouble, propose un prix de gloire entre le Maître & le Valet ; s'il arrive que le Valet succombe, on l'accable de coups. S'il est superieur à son Maître, on ne laisse pas de le batre. Ainsi de quelque côté que la cho-

Digitized by Google

chose tourne, il ne peut manquer d'être battu. Si vous me donnez maintenant la permission de parler en toute liberté, je vous déclarerai sans rien craindre ce que vous avez tant d'envie de sçavoir. Alors le Peuple cria tout d'une voix à Xantus. Affranchissez Esope, ayez cette complaisance pour les Habitans de Samos; accordez lui sa liberté au nom de toute la Ville. Xantus ne répondit rien. Alors le Preteur prenant la parole. Xantus, lui dit-il, si vous ne vous rendez aux prieres du Peuple de Samos, & si vous ne rendez de bonne grace la liberté à Esope, je l'affranchirai sur le champ de ma pleine autorité, & alors il sera égal à vous. Xantus ne pouvant résister à l'ordre du Preteur, donna, contre son gré, la liberté à Esope. Le Trompette de la Ville cria tout haut au milieu de l'Assemblée: *Le Philosophe Xantus a affranchi Esope à la priere des Samiens.* C'est ainsi que fut accomplie la prediction d'Esope qui avoit dit à Xantus, qu'il lui rendroit, malgré lui, la liberté. Esope se voyant donc libre dit à toute l'Assemblée. Peuple de Samos, l'Aigle, comme vous le sçavez, est le Roi des Oiseaux; s'il a enlevé l'Anneau Imperial, pour le faire tomber dans le sein d'un Esclave, c'est pour donner à entendre que quel-

Digitized by Google

quelqu'un des Rois qui regnent maintenant, ſonge aux moyens de vous ravir vôtre liberté, pour vous réduire en ſervitude, aprés avoir aboli toutes vos Loix. Ces paroles remplirent de douleur & de crainte tous les Samiens. Peu de jours aprés, les Samiens receurent des Lettres de la part de Creſus, Roi de Lidie, qui leur ordonnoit de lui payer un tribut tous les ans; leur déclarant, s'ils y manquoient, qu'il leur viendroit faire la guerre, & qu'ils n'avoient qu'à ſe préparer dés-lors au combat. Ils s'aſſemblerent donc pour déliberer ſur une affaire auſſi importante, où il s'agiſſoit de leur liberté. Ils craignoient avec raiſon de tomber ſous la domination de Creſus. Ils jugerent à propos de conſulter Eſope, & de ſuivre ſes avis en toutes choſes. Il leur dit: Meſſieurs, Quand les principaux de la Ville auront opiné qu'il faut payer un tribut à Creſus, & qu'il eſt à propos de lui obéïr, pour détourner les malheurs de la guerre, il ſera inutile que je vous donne conſeil; mais je me contenterai de vous rapporter une Hiſtoire, pour vous apprendre de quelle maniere vous devez vous comporter en cette avanture. La Fortune nous montre en cette vie deux chemins tout oppoſez; l'un conduit à la liberté, mais l'en-

Digitized by Google

trée eſt rude, & difficile, & l'iſſuë en eſt commode, & agreable. L'entrée du chemin qui conduit à la ſervitude, eſt facile & commode; mais la ſortie en eſt rude, & épineuſe. A ces paroles les Samiens ſe récrierent tous d'une voix. Puiſque nous ſommes nez libres, on ne nous rendra pas Eſclaves impunément. Ils renvoyerent l'Ambaſſadeur du Roi de Lydie, ſans avoir conclu la paix. Creſus ayant entendu le rapport de ſon Ambaſſadeur, reſolut de faire la guerre aux Samiens; mais l'Ambaſſadeur lui dit: Je ne crois pas, Seigneur, que vous puiſſiez dompter ce Peuple, ni remporter ſur les Samiens de grands avantages tandis qu'ils auront Eſope parmi eux, & qu'ils ſuivront ſes conſeils. Je croy que le plus court expedient ce ſeroit de leur envoyer des Ambaſſadeurs exprés, pour leur demander Eſope, leur promettant que s'ils vous l'accordoient vous n'en ſeriez pas ingrat, que vous les recompenſeriez par d'autres moyens; & que dés à preſent vous vous déſiſtiez de la guerre, & que vous ne ſongiez plus à exiger d'eux aucun tribut. Alors vous pourrez les vaincre ſans peine. Creſus ſe laiſſa perſuader par ces paroles. Il envoya un Ambaſſadeur à Samos, pour demander Eſope. Les Samiens conſentirent à

le

Digitized by Google

le livrer. Esope étant informé de cette résolution, dit au milieu de l'Assemblée. Peuple de Samos, c'est beaucoup d'honneur pour moi d'aller vers le Roi de Lydie, de me jetter à ses pieds, & de lui faire la reverence; mais avant que de partir, je veux vous raconter une Fable. Au temps que les Animaux se parloient, les Loups declarerent la guerre aux Brebis. Elles étoient secondées des Chiens qui combatoient à leur tête, & qui empêchoient les Loups d'approcher. Ils envoyerent un Ambassadeur aux Brebis, pour leur declarer qu'ils vouloient à l'avenir vivre en bonne intelligence avec elles, & ne plus songer à la guerre désormais, pourveu qu'elles leur livrassent les Chiens. Les Brebis peu avisées se laisserent persuader par la remontrance des Loups: Elles leur livrerent les Chiens qui furent bien-tôt mis en pieces. Aprês cela, les Loups devorerent sans peine les Brebis. Les Samiens qui comprirent parfaitement le sens de cette Fable, résolurent de retenir Esope parmi eux; mais il n'y voulut pas consentir: Il fit voile avec l'Ambassadeur, & alla trouver le Roi de Lydie.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIII.

Du départ d'Esope, pour se rendre auprés de Cresus, Roi de Lydie.

ESope étant arrivé en Lydie, & ayant esté presenté à Cresus, ce Prince se mit en colere en le voyant. Quelle honte pour moi, dit-il, qu'un aussi petit homme m'ait empêché de faire la conquête d'une aussi grande Isle? Grand Roi, lui repartit Esope, je ne suis point venu vers vous par crainte, ni par force, ni par necessité; c'est par mon choix, & de bon gré que j'y suis venu; permettez-moi de vous parler un moment, & avant que d'entrer en matiere, trouvez bon que je vous raconte une Fable. Un certain homme qui s'amusoit à prendre des Sauterelles, qu'il tuoit sur le champ, prit aussi par hazard une Cigale. Elle dit, voyant qu'il se préparoit à la tuer comme les Sauterelles: Ne me faites point mourir sans sujet; je ne ronge point les épics; je ne vous ai jamais fait aucun tort en quoi que ce soit. Le mouvement de certaines petites membranes qui sont en moi, m'aide à pousser un chant mélodieux, qui réjoüit les passans. Je n'ai que la voix pour tout partage, & vous ne trouverez autre cho-

chose en moi. L'ayant entenduë parler de la sorte, il la remit en liberté. Grand Prince vous me voyez prosterné à vos pieds, ne me faites pas mourir sans sujet; je n'ai jamais fait tort à qui que ce soit. Si l'on peut me reprocher quelque chose, c'est que je parle librement, & que je ne flatte jamais personne, quoique j'aye le corps tout contrefait, & un exterieur méprisable. Le Roi plein d'admiration, & en même temps de compassion, lui dit: Esope ce n'est point moi qui vous donne la vie, c'est le destin: Demandez-moi tout ce que vous voudrez, & je vous l'accorderai sans restriction. Grand Prince, lui repartit Esope, je vous prie de vous réconcilier avec les Samiens. Je le veux bien, repliqua Cresus, je me réconcilie avec eux. Alors Esope se posterna aux pieds du Roi, pour lui rendre de trés-humbles actions de graces.

CHAPITRE XXIV.

En quel temps Esope écrivit ses Fables.

CE fut environ en ce temps-là qu'Esope composa ses Fables, qui se sont conservées jusqu'à maintenant. Il en fit present à Cresus, qui les receut avec de grandes mar-

Digitized by Google

ques de reconnoissance, & qui lui donna le titre d'Ambassadeur avec des Lettres pour aller dire aux Samiens qu'il leur accordoit la paix, & qu'il se réconcilioit de bonne foi avec eux, à la priere, & à la consideration d'Esope. Outre cela, le Roi le combla de presens, & lui fournit abondamment toutes les choses necessaires pour son voyage. Les Samiens donnerent à son arrivée toutes les marques de joye, dont ils pûrent s'aviser. Ils lui presenterent des couronnes, & celebrerent des Jeux publics pour lui faire plus d'honneur. Il lut publiquement les Lettres du Roi, & il leur fit comprendre que la liberté qu'ils lui avoient accordée depuis peu, étoit récompensée d'une autre maniere, par les sentimens que le Roi avoit pour eux, en leur offrant la Paix de si bonne grace. Etant parti de l'Isle de Samos, il voyagea en plusieurs Païs differens, pour chercher des Philosophes, & pour disputer avec eux. Il alla jusqu'en Babylone, où il donna de grandes preuves de son érudition, qui le mit en faveur auprés du Roi Lycerus. Les Rois vivoient alors en bonne intelligence, & joüissoient d'une paix profonde. Ils s'écrivoient souvent les uns aux autres, & se proposoient reciproquement des Questions à

la

Digitized by Google

la maniere des Sophiftes ; à condition que ceux qui ne les pourroient réfoudre, payeroient aux autres un certain tribut, felon qu'ils étoient convenus entr'eux. Efope expliquoit fans peine tous les Problêmes que l'on propofoit au Roi Lycerus ; ce qui acquit à ce Prince une haute réputation; mais comme les autres Rois ne pouvoient réfoudre avec la même facilité les Problêmes que Lycerus leur propofoit, ils étoient contraints, felon leurs conventions, de lui payer de grands tributs.

CHAPITRE XXV.

Efope adopte Ennus ; qui lui fit de grands outrages.

ESope fe voyant fans enfans, adopta un certain Gentil-homme nommé Ennus. Il le prefenta, & le recommanda au Roi, comme s'il eût été fon fils legitime. Mais cet ingrat, peu de temps aprés, féduifit la Maîtreffe d'Efope, & il eut avec elle un commerce criminel. Efope ayant été averti de cette affaire, réfolut de chaffer fur le champ Ennus de fa maifon. Cet homme cachant une haine fecrette contre fon Maître, pour fe vanger, contrefit une Lettre, qu'il envoya au nom d'Efope, aux Princes

Digitized by Google

qui envoyoient des Problêmes à Lycerus, pour leur donner avis que déſormais il ſeroit plus dans leur interêts, que dans ceux de Lycerus. Cette Lettre cachetée du ſceau d'Eſope, leur fut envoyée. Le Roi ayant vû ce cachet, & ne doutant plus qu'Eſope ne le trahît, ſe laiſſa tranſporter à ſa colere, & commanda ſur le champ à Hermippus de faire mourir, ſans autre forme de procés & ſans aucune information, le perfide Eſope. Hermippus, qui étoit ſon ami particulier, lui donna en cette occaſion une grande marque de ſon amitié. Il le cacha, ſans que perſonne en ſçût rien, dans un tombeau, où il eut ſoin de le faire nourrir ſecretement. Ennus par l'ordre du Roi, eut tout le bien, & toutes les Charges d'Eſope. Peu de temps aprés, Nectenabo, Roi des Egyptiens, ayant appris la mort d'Eſope, écrivit à Lycerus, pour le prier de lui envoyer des Ingenieurs, & des Architectes habiles, pour bâtir une Tour qui ne touchât ni le Ciel ni la terre; & de lui envoyer auſſi en même-temps quelque homme d'un eſprit fin, & délié, qui pût répondre ſur le champ à toutes les Queſtions qu'il lui propoſeroit, ajoûtant que s'il le pouvoit faire, il reçevroit le tribut; autrement qu'il le payeroit lui-même. Ces

Let-

Lettres causerent une extrême inquiétude à Lycerus, parce qu'il n'avoit personne auprés de lui, qui pût expliquer le Problême de la Tour. Le Roi penetré de douleur, disoit qu'en perdant Esope, il avoit perdu le principal appui de ses Etats. Hermippus voyant que la douleur du Roi étoit sincere, & que la feinte mort d'Esope le mettoit au desespoir, vint le trouver, & l'asseura qu'Esope étoit encore plein de vie, ajoûtant que le zele qu'il avoit pour la personne, & pour les interêts du Roi, l'avoit empêché de le tuer; bien persuadé que le Roi lui-même se repentiroit tôt ou tard de l'Arrest qu'il avoit donné contre lui. Cette bonne nouvelle, à quoi il ne s'attendoit point, le surprit, & le combla de joye. Esope tout couvert de bouë & d'ordure, fut tiré du tombeau, & presenté sur le champ au Roi, qui le voyant dans un état si pitoyable, ne pût s'empêcher de verser des pleurs. Il commanda de le baigner, & de lui fournir abondamment toutes les choses necessaires. Esope fit voir la fausseté de l'accusation, & des calomnies, que l'on avoit inventées contre lui. Et pour pousser sa generosité à bout, il demanda la grace d'Ennus au Roi, qui vouloit le faire mourir. Lycerus donna ensuite la Lettre du Roi

Digitized by Google

d'Egypte à Esope, qui penetrant le sens mysterieux de cette Lettre se mit à rire, & dit à Lycerus qu'il pouvoit écrire au Roi d'Egypte, que quand l'Hyver seroit passé, il lui envoiroit des Ouvriers pour bâtir la Tour dont il lui avoit parlé, & quelque homme habile pour répondre à toutes les Questions qu'il lui voudroit proposer. Alors Lycerus renvoya les Ambassadeurs du Roi d'Egypte, & remit Esope dans toutes les Charges, & toutes les Dignitez qu'il avoit auparavant. Il lui rendit aussi Ennus, & tous ses biens.

CHAPITRE XXVI.

Des preceptes qu'Esope donna à Ennus.

Esope ayant repris Ennus, ne lui témoigna aucun chagrin de tout ce qui s'étoit passé; il le receut dans sa maison, comme s'il eût été son fils, & lui donna plusieurs beaux preceptes pour la conduite de sa vie. Mon fils, lui disoit-il, avant toutes choses, ayant soin d'honorer la Divinité, respectez le Roi, rendez vous redoutable à vos ennemis, de peur qu'ils ne vous méprisent, & qu'ils ne vous insultent. Soyez facile & indulgent envers vos Amis, afin

qu'ils

Digitized by Google

qu'ils s'affectionnent toûjours à vous de plus en plus. Souhaitez à vos ennemis toutes sortes de maux, qu'ils soient accablez de maladies, & qu'ils deviennent pauvres, afin qu'ils soient hors d'état de vous rendre de mauvais offices. Priez souvent pour la santé de vos Amis. Ayez toûjours beaucoup d'attachement & de tendresse pour vôtre femme, de peur que l'envie ne la prenne de faire l'essai d'un autre homme. Car les femmes sont naturellement volages, & legeres; elles pensent moins au mal, quand on les gagne par la complaisance. Ne donnez point vôtre attention à des paroles indiscretes. Parlez peu, & soyez toûjours le maître de vôtre langue. Ne portez point d'envie à ceux que la fortune favorise; mais réjoüissez-vous plûtost de leur prosperité; car l'envie vous seroit plus nuisible à vous-même qu'aux autres. Ayez soin de vos Domestiques, & veillez sur leur conduite; afin qu'ils ne vous craignent pas seulement comme leur Maître; mais aussi qu'ils vous aiment comme leur bienfaicteur. N'ayez point honte d'apprendre toûjours de meilleures choses. Ne confiez jamais à vôtre femme des secrets importans; Car elle épiera sans cesse l'occasion de prendre sur vous l'ascendant, & de vous maîtriser. Amassez

Digitized by Google

massez tous les jours quelque chose pour le lendemain ; car il vaut beaucoup mieux laisser en mourant du bien à ses ennemis, que d'avoir pendant la vie besoin de ses amis. Recevez, & saluez d'une maniere honnête ceux qui vous abordent. Les caresses que le Chien fait avec la queuë à son Maître, l'obligent à lui donner du pain. Ne vous repentez jamais d'être homme de bien. Bannissez de vôtre maison les médisans; car ils rediront aux autres tout ce que vous ferez, & tout ce que vous direz en particulier. Ne faites rien que l'on puisse vous reprocher, ni qui puisse vous causer du chagrin. Ne vous troublez point des divers évenemens de la vie. Ne donnez jamais conseil, & n'imitez point les mœurs corrompuës des méchans. Ces remontrances toucherent si vivement Ennus, qu'étant percé comme d'une flêche, par les remords de sa conscience, & par le discours d'Esope, il en mourut peu de jours aprés.

CHAPITRE XXVII.

De quelle maniere Esope nourrit, & dressa quatre petits Aiglons.

ESope fit venir tous les Oiseleurs, & leur ordonna de lui prendre quatre Aiglons

Digitized by Google

glons. Il les nourrit, & les dreſſa d'une maniere extraordinaire, s'il faut ajoûter foi à une choſe ſi peu vrai-ſemblable; car on raconte qu'il leur aprit en volant bien haut, à porter dans des Corbeilles des enfans pendus à leur cou, & les accoûtuma ſi bien à obéïr à leur commandement, que ces enfans les faiſoient voler par tout où il vouloient; c'eſt à dire auſſi haut, & auſſi bas qu'ils le ſouhaitoient. Quand l'Hyver fut paſſé, au commencement du Printemps, Eſope prépara toutes les choſes neceſſaires pour un grand voyage. Il diſpoſa les Aigles & les enfans qu'il vouloit conduire en Egypte, où il arriva au grand étonnement des Peuples, qui furent les témoins d'une merveille ſi peu attenduë. Dans l'étonnement dont ils étoient ſaiſis, ils ne ſçavoient que penſer d'Eſope; cependent Nectenabo ayant eſté averti de ſon arrivée, dit à quelqu'un de ſes Amis: On m'a trompé; car je croyois qu'Eſope étoit mort depuis long-temps. Le lendemain le Roi ordonna à tous les Grands de ſa Cour, de ſe vêtir de Robes blanches. Il ſe revêtit lui-même d'un Habit de Pourpre. Il orna ſa tête d'une Couronne toute ſemée de Pierreries: Etant ainſi paré magnifiquement, il s'aſſit dans ſon Trône, & commanda qu'on lui fiſt

Digitized by Google

fiſt venir Eſope. A peine fut-il entré, qu'il lui demanda tout haut. Eſope à qui me comparez-vous, & ceux qui ſont auprés de moi? Je vous compare, lui répondit Eſope, au Soleil du Printemps; & je compare vos Courtiſans à des épics meurs. Le Roi fut charmé de cette réponſe, & fit de grands preſens à Eſope. Le lendemain le Roi s'habilla d'un habit blanc, & ordonna à ſes Courtiſans de prendre des habits de Pourpre. Le Roi fit encore la même demande à Eſope, auſſi-tôt qu'il fut entré. Il lui répondit: Je vous compare au Soleil, & je compare vos Courtiſans aux Rayons du Soleil. Alors Nectenabo lui dit: Je fais peu de cas de Lycerus, par rapport à moi. Eſope ſe mit à ſoûrire. Grand Roi, lui dit-il, ne parlez pas ſi legerement de Lycerus, ſi vous vous comparez avec vôtre Peuple, vous brillerez comme le Soleil; mais ſi vous faites comparaiſon de vous & de Lycerus, l'éclat qui vous environne paroîtra comme une obſcurité. Nectenabo fut tout étonné de la liberté de cette réponſe. Nous avez-vous amené, lui demanda-t-il, des Ingenieurs, pour bâtir la Tour ſur le modele que j'ai propoſé? Ils ſont tous prêts, lui dit-il, pourvû que vous nous marquiez l'emplacement. Alors le Roi ſortit de la

Vil-

Digitized by Google

Ville, le mena dans une grande plaine, & lui montra l'endroit qu'il avoit destiné, pour construire cette Tour. Esope plaça aux quatre angles de la Place, les quatre jeunes Enfans pendus aux Corbeilles. Il leur mit en main des Truëlles, & les autres instrumens, dont les Massons ont accoûtumé de se servir. Il fit signe aux Aigles de s'envoler. Quand ces Enfans se virent enlevez dans l'air, ils se mirent à crier tous ensemble: Apportez-nous des pierres & de la chaux; donnez-nous du bois, & tous les autres materiaux necessaires pour bâtir. Nectenabo, tout interdit de ce spectacle, & de voir ces Enfans enlevez dans l'air par des Aigles qui obéïssoient à leurs ordres; demanda à Esope, quel Païs produisoit ces hommes volans? Lycerus, lui répondit Esope, en a beaucoup de cette espece; mais vous, continua-t-il, qui n'estes qu'un homme, voulez-vous entrer en parallele avec un Prince égal aux Dieux? Je suis vaincu, dit Nectenabo: il ne me reste plus qu'à vous faire des Questions, pour voir si vous y pourrez répondre sur le champ. J'ai, lui dit-il, une espece de Cavalles fort extraordinaires; car quand elles entendent le hennissement des Chevaux, qui sont à Babylone, elles conçoivent & deviennent pleines

nes tout incontinent. Si vous êtes aſſez habile pour me donner la raiſon d'un évenement ſi étrange, développez-nous vôtre doctrine. Grand Prince, lui repartit Eſope, donnez-moi du temps juſqu'à demain, & j'expliquerai vôtre problême. Lors qu'il fut retourné dans ſon appartement, il fit prendre un Chat par ſes Valets, qui le conduiſirent par toute la Ville en le fouettant. Les Egyptiens ont une grande veneration pour ces Animaux; voyant que l'on foüettoit ce Chat, ils y accoururent en foule, ils l'arracherent des mains de ceux qui le foüettoient, & allerent en grand' hâte raconter cette nouvelle au Roi, qui ayant fait venir Eſope: Vous ne ſçaviez peut-être pas, lui dit-il, que nous rendons dans l'Egypte, les mêmes honneurs aux Chats, qu'aux Dieux: Pourquoi avez-vous fait cela? Je l'ai fait, répondit Eſope, pour vanger Lycerus, dont ce Chat a étranglé la nuit paſſée le Coq qui lui marquoit par ſon chant toutes les heures de la nuit, & qui étoit outre cela trés-vaillant, & trés-courageux. Eh quoi Eſope, lui repartit le Roi, n'avez-vous point de honte de mentir impunement comme vous faites? Comment ſeroit-il poſſible qu'un Chat eût eſté dans une nuit d'Egypte à Babylone? Eſo-

pe

Digitized by Google

pe lui dit en ſoûriant : de la même maniere que vos Cavalles conçoivent en entendant les henniſſemens des Chevaux qui ſont à Babylone ; l'un n'eſt pas plus impoſſible que l'autre. Le Roi ne put s'empêcher en entendant cette réponſe, d'admirer la ſubtilité, & la prudence d'Eſope. Peu de temps aprés, le Roi ayant fait venir de la Ville d'Héliopolis un grand nombre d'Hommes ſçavans, & fort verſez dans les Queſtions des Sophiſtes ; il s'entretenoit avec eux du rare ſçavoir, & des ſubtiles inventions d'Eſope, & les pria d'un feſtin où il devoit ſe trouver avec eux. Quand ils furent à table, l'un de ces Sophiſtes venus d'Heliopolis s'adreſſant à Eſope. Etranger, lui dit-il, le Dieu que j'adore m'a envoyé ici, pour te propoſer une Queſtion à réſoudre. Vous vous énoncez mal, lui dit Eſope, car Dieu ſçait tout, & il n'y a rien de caché pour lui ; ainſi il ne peut rien apprendre des hommes. Non ſeulement vous vous abuſez vous-même ; mais vous voulez encore faire connoître l'ignorance de vôtre Dieu. Un autre lui dit : Il y a un grand Temple dans lequel on voit une Colonne qui contient douze Villes, chacune deſquelles eſt ſoûtenuë de trente poutres que deux femmes environnent. Voilà une belle

Digitized by Google

Question, lui répondit Esope, les Enfans parmi nous, sçavent expliquer cela dés le Berceau. Ce Temple dont vous parlez, c'est le monde; le Pilier, c'est l'année; les Villes, sont les Mois; les Poutres, les jours des Mois; le jour & la nuit qui se succedent reciproquement, sont les deux Femmes qui environnent les Poutres. Le lendemain Nectenabo ayant fait venir ses Courtisans: Je crains beaucoup, leur dit-il, que nous ne soyons obligez de payer un tribut à Lycerus, à cause d'Esope; mais l'un d'entr'eux dit au Roi: Il faut lui proposer des Questions bizares, qui n'ont ni sens ni raison, que nous ne sçaurions nous-mêmes expliquer, & dont nous n'avons jamais entendu parler. Je vous les expliquerai demain, leur dit Esope. Aprés cela, il alla dans son appartement faire un petit Billet, où il écrivit ces paroles. Nectenabo confesse devoir à Lycerus mille talens de tribut. Le lendemain étant retourné auprés du Roi, il lui presenta ce Billet. Les Courtisans & les Conseillers du Roi, dirent tous d'une voix, avant que de l'ouvrir, nous sçavons cela, il y a long-temps que nous en avons esté instruits, ce n'est pas une nouveauté pour nous. Puisque vous confessez la dette, leur repartit Esope, je vous

en

en suis fort obligé, & je vous en remercie trés-humblement. Mais Nectenabo ayant lû le Billet, & ne pouvant souffrir les termes de dette, & de tribut. Je ne dois rien à Lycerus, dit-il, & cependant vous portez tous vôtre témoignage contre moi, comme si j'étois son debiteur. Alors ils changerent de sentiment & de langage, & dirent tous de concert: Nous n'en sçavons rien, nous n'en avons jamais entendu parler. Si cela est, leur repartit Esope, vôtre Question est expliquée. L'admiration & l'étonnement de Nectenabo redoublant toûjours: Il faut l'avoüer, s'écria-t-il, que le Roi Lycerus est trop heureux, d'avoir dans son Royaume un homme d'une érudition si profonde, & qui est comme une source inépuisable de science. Il mit donc entre les mains d'Esope, l'argent du tribut, dont ils étoient convenus entr'eux, & le renvoya avec de grandes demonstrations d'amitié. Esope étant retourné à Babylone raconta à Lycerus tout ce qui s'étoit passé dans l'Egypte, & lui donna le tribut que Nectenabo lui envoyoit. Lycerus ordonna par reconnoissance de faire ériger à la gloire d'Esope une Statuë d'or.

CHAPITRE XXVIII.

Du Voyage que fit Esope en Grece & à Delphes.

PEu de temps aprés le retour d'Esope à Babylone, il prit la résolution d'aller voyager dans la Grece, avec la permission du Roi, qui y consentit, aprés qu'Esope lui eut juré, qu'il retourneroit sans y manquer à Babylone, pour y passer le reste de sa vie. Esope ayant parcouru les principales Villes de la Grece, où il donna à tout le monde de grandes preuves de son éminent sçavoir, eut envie d'aller jusqu'à Delphes. Ceux du Païs étoient charmez de l'entendre discourir; cependant ils ne lui portoient point de respect, & ne lui rendirent aucuns honneurs. Esope les regardant: Habitans de Delphes, leur dit-il, je pourrois vous comparer avec justice à une piece de bois qui flotte sur la Mer. Ceux qui la voyent de loin poussée par les ondes, croyent que c'est quelque chose d'un grand prix; mais ils en jugent tout autrement quand la Mer l'a portée sur le rivage. Lorsque j'étois fort éloigné de vôtre Ville, j'avois pour vous une grande admiration, & je vous regardois comme des hommes qui me-

meritoient toute mon estime; mais depuis que je suis arrivé parmi vous, j'ai reconnu mon erreur; j'ai absolument changé de sentimens, & je vous regarde comme les plus méprisables de tous les hommes. Les Habitans de Delphes l'entendant parler de la sorte, & craignant qu'il ne les décriât dans toutes les Villes où il passeroit, prirent la résolution de le faire mourir par artifice, & par une calomnie concertée. Pour mieux executer leur dessein, ils s'aviserent de prendre dans le fameux Temple d'Apollon, un Flacon d'or, & de le cacher furtivement parmi les Meubles d'Esope, qui ne se doutant nullement de ce complot, & de la supercherie qu'on lui avoit faite, sortit de Delphes, pour aller dans la Phocide. Les Habitans de Delphes coururent aprés; ils l'arrêrerent, & l'accuserent comme un sacrilege. Il se défendit, & nia hardiment d'avoir commis une action si lâche; mais sans s'arrêter à ce qu'il leur disoit, ils foüillérent par force dans ses Valises, où ils trouverent le Vase d'or qu'ils y avoient mis. Ils l'emporterent faisant grand bruit, & le montrerent à tout le Peuple de Delphes. Esope connoissant leur mauvaise foi & leur perfidie, protesta de son innocence, les priant de le mettre en liberté, & de le laisser con-

Digitized by Google

tinuer son voyage. Non seulement ils refuserent de le relâcher ; mais encore ils le trainerent en prison comme un sacrilege, & le firent condamner à la mort par les suffrages de tous les Juges. Esope ne pouvant trouver aucun stratagême, pour se garantir du malheur dont il étoit menacé, déploroit dans sa prison, son infortune. L'un de ses amis, nommé Damas, le voyant dans un état si déplorable, & accablé de douleur, lui demanda le sujet de son affliction. Une femme, lui répondit Esope, ayant depuis peu enseveli son Mari, alloit pleurér tous les jours sur son tombeau. Un Laboureur qui travailloit à la terre assez prés de là, conçût de l'amour pour cette Femme, & ayant quitté ses bœufs & sa Charruë, alla lui-méme dans le tombeau, où s'étant assis, il commença à pleurer comme elle. Cette Femme lui demandant pourquoi il pleuroit de la sorte? C'est parce que j'ai depuis peu enterré ma Femme ; lui répondit-il ; & je soulage ma douleur par mes larmes. Le même malheur m'est arrivé, dit la Femme. Puisque nous sommes tous deux dans la même situation, ajoûta le Païsan, qui peut nous empêcher de nous marier ensemble? J'aurai pour vous la même tendresse que j'avois pour mon Epouse ;

&

Digitized by Google

& vous m'aimerez comme vous aimiez vôtre Mari. Ce discours persuada la Femme ; ils convinrent ensemble de se marier. Pendant qu'ils faisoient leurs conventions, un Voleur enleva les Bœufs du Païsan, qui retourné à son champ, & n'y trouvant plus ses Bœufs, commença à se desesperer, & à pleurer plus amerement que jamais. La Femme sortit du tombeau, & le voyant accablé de douleur : Eh quoi, lui dit-elle, vous pleurez encore ? Oüi, sans doute, lui répondit-il ; c'est maintenant que j'ai bien raison de pleurer. Voilà, à peu prés, continua Esope, l'état où je suis ; aprés avoir évité de grands perils, je ne vois point de moyen d'éviter la mort dont je suis menacé ; c'est pour cela que je pleure.

CHAPITRE XXIX.

Esope est livré pour être precipité du haut d'un rocher.

ALors les Habitans de Delphes vinrent en foule à la Prison d'Esope, ils l'en tirerent avec violence pour le traîner sur un lieu fort élevé, & pour le jetter du haut en bas. Lors que les Bêtes parloient, leur disoit-il, le Rat ayant lié amitié avec la Grenoüille, la pria de venir souper avec

Digitized by Google

lui. Il la conduisit dans l'Office d'un homme fort riche, où il y avoit plusieurs choses bonnes à manger. Le Rat lui disoit: Mangez, mon Amie. La Grenoüille, aprés qu'ils eurent fait grande chere, voulut traiter le Rat à son tour, & le pria de venir prendre un repas chez elle. Mais de peur que le chemin ne vous fatigue, j'attacherai par un fil vôtre pied au mien, afin que vous nagiez avec moi. Ayant parlé de la sorte, elle sauta dans l'Etang. Elle nageoit entre deux eaux; mais le Rat perdoit la respiration, & crevoit à force de boire. Il dit en se mourant ces paroles à la Grenoüille: Vous êtes la cause de ma mort; mais un plus grand que vous me vangera quelque jour. Sa prediction fut accomplie peu de temps aprés; car un Aigle ayant apperçu le corps du Rat qui flotoit à fleur d'eau sur l'Etang, vint fondre dessus, & l'enleva avec la Grenoüille, qui lui tenoit par le pied, & il devora l'un & l'autre. Vous me faites mourir injustement, & vous m'opprimez par la force; mais j'aurai des vangeurs qui vous puniront. Babylone & la Grece entiere vous demanderont compte de mon sang. Ce discours ne toucha nullement les Habitans de Delphes, & ne les disposa point à lui pardonner. Il se refugia

dans

Digitized by Google

dans le Temple d'Apollon ; mais ils l'en arracherent de force, & pleins de colere & de rage, ils le traînerent sur une éminence, pour le precipiter. Durant le chemin, Esope leur disoit : Ecoutez-moi, Peuple de Delphes. Un Lievre se voyant poursuivi par un Aigle, & ne sçachant où se cacher, pour éviter un Ennemi si dangereux, se refugia dans le trou d'un Escarbot, le priant de lui donner un asyle. L'Escarbot pria l'Aigle de ne point faire mourir ce pauvre animal, le conjurant au nom du grand Jupiter, de ne pas dédaigner sa petitesse. L'Aigle indigné, donna un coup d'aîle à l'Escarbot, enleva le Lievre, l'étrangla, & le devora. L'Escarbot offensé de cet outrage, vola avec l'Aigle, pour reconnoître son nid, il y entra, il y fit un trou, par où les œufs de l'Aigle tomberent & se casserent. L'Aigle enragé de l'audace de celui qui lui avoit fait cet affront, résolut de faire son nid dans un lieu plus élevé ; l'Escarbot y monta, & y fit le même ravage que la premiere fois. L'Aigle ne sçachant plus quelles mesures prendre pour se garantir des insultes d'un Ennemi qu'elle ne connoissoit pas, alla trouver Jupiter, (car on dit communément que cet Oiseau est sous la protection du Maître des

Digitized by Google

Dieux; & mit sur ses genoux la troisiéme portée de ses œufs, les lui recommandant, & le priant d'en avoir grand soin; mais l'Escarbot ayant fait comme une pilule de fiente, vola au Ciel, & répandit cette ordure dans le sein de Jupiter, qui se levant brusquement pour se secoüer, & ne se souvenant plus que les œufs de l'Aigle étoient sur ses genoux, les fit tomber, & ils se briserent. Jupiter ayant appris de l'Escarbot, que ce qu'il en avoit fait, n'étoit que pour tirer vengeance de l'Aigle, qui ne s'étoit pas contenté de l'outrager, mais encore qui avoit commis une impieté contre Jupiter même, puisque l'Escarbot l'avoit conjuré en son nom, sans en pouvoir rien obtenir, fit une severe reprimande à l'Aigle, lorsqu'il fut de retour, & lui dit que l'Escarbot étoit la cause de tous ses chagrins, & qu'il avoit eu raison de se vanger de la sorte. Mais Jupiter ne voulant pas que l'espece des Aigles fust entierement détruite, persuada à l'Escarbot de se reconcilier de bonne foi. L'Escarbot n'en voulut rien faire, & n'eut point d'égards pour la mediation de Jupiter, qui ordonna sagement que les Escarbots ne paroîtroient point pendant tout le temps que les Aigles pondent leurs œufs. Peuples de Delphes, ne méprisez point

Digitized by Google

point le Dieu dans le Temple duquel je ſuis venu chercher un aſyle, quoique ce Temple ne ſoit pas fort grand, ni proportionné à la majeſté de ce Dieu; car aſſeurement il punira l'impieté des méchans. Les Habitans de Delphes ne ſe ſouciant pas de ces remontrances, le conduiſoient toûjours au lieu deſtiné pour ſon ſupplice. Eſope voyant que tous ſes diſcours ne les attendriſſoient point, & ne pouvoient leur faire changer de réſolution, leur parla en ces termes. Ecoutez, hommes cruels, & avides de ſang; un Laboureur ayant vieilli à la campagne, ſans avoir jamais mis le pied dans la Ville, prioit ſes Valets de l'y tranſporter, pour la voir. Ils attelerent des Aſnes à un Chariot, ſur lequel ils mirent le Vieillard, & le laiſſerent aller tout ſeul. Peu de temps aprés, il s'éleva un grand orage mêlé de pluies & de vents; & l'air s'obſcurcit. Les Aſnes qui ne connoiſſoient plus leur chemin, ſans ſçavoir où ils alloient, conduiſirent le pauvre vieillard ſur le bord d'un precipice. Ce malheureux ſe voyant dans un peril preſque inévitable: Helas, s'écrioit-il en s'adreſſant à Jupiter; en quoi ai-je offenſé vôtre majeſté, pour me faire mourir d'une maniere ſi tragique, non point par des Chevaux courageux, ni

par

Digitized by Google

par de forts Mulets, mais par des Asnes qui sont les plus vils de tous les Animaux? Mon sort ressemble en quelque maniere à celui de ce malheureux vieillard, & ce qui m'afflige le plus dans mon infortune, c'est que je suis condamné à la mort, non point par des hommes sages, & d'un grand merite, mais par les plus indignes, & les plus méchans hommes de l'Univers. Etant sur le point d'être precipité, il leur dit encore cette Fable. Un homme devint éperduëment amoureux de sa propre fille, dont il abusa, aprés avoir envoyé sa femme à la campagne, pour être plus en liberté d'executer son infame projet. Cette fille lui disoit: Mon Pere, vous faites une chose abominable; j'aimerois beaucoup mieux être deshonnorée par d'autres hommes que par vous qui m'avez donné la vie. Je vous fais le même reproche, infames habitans de Delphes, j'aimerois mieux tomber dans les Gouffres de Sylla, & de Charybde, ou dans les Roches de l'Afrique, que de perir injustement par des mains si indignes. Je deteste vôtre Patrie, & j'atteste les Dieux, qui vengeront ma mort, & qui vous puniront de m'avoir fait mourir avec tant d'injustice. Les Habitans de Delphes, sans s'arrêter à ces menaces le precipiterent du haut

Digitized by Google

haut d'un rocher, & il mourut. Peu de temps aprés tout le Païs ſe vit deſolé par la peſte. Ils conſulterent l'Oracle, qui leur dit que ce malheur étoit une punition de l'injuſtice qu'ils avoient faite à Eſope, & qu'il faloit expier le crime dont ils s'étoient noircis par ſa mort. Le remords qu'ils en eurent les obligea à lui dreſſer une Pyramide. Les plus grands Hommes de la Grece, & les plus ſages de ce temps-là ayant appris le mauvais traitement qu'on avoit fait à Eſope, vinrent à Delphes, & s'étant informez de ceux qui avoient été les principaux Auteurs de la mort d'Eſope, ils en firent une cruelle vangeance.

Digitized by Google

LES FABLES D'ESOPE.

FABLE I.

D'un Coq, & d'une Pierre précieuse.

UN Coq en grattant un fumier, y trouva par hazard une Pierre précieuse; il la consídera pendant quelque temps, & dit avec une espece de mépris : de quoi me peut

Digitized by Google

peut servir une chose si belle & si brillante? Elle seroit bien mieux entre les mains d'un Lapidaire qui en connoîtroit le prix, & l'usage qu'il en faut faire. Mais pour moi qui n'en puis retirer aucune utilité, je préfererois un seul grain d'orge à toutes les Pierres précieuses du monde.

SENS MORAL.

LEs choses ne sont estimables qu'autant qu'elles sont utiles & necessaires : l'on en doit faire peu de cas quand elles ne servent qu'au luxe & à la vanité. Ce n'est que l'opinion des hommes & le caprice qui donne le prix à la pluspart des choses qu'ils estiment tant, & dont ils recherchent la possession avec tant d'avidité, Celles qui sont rares, & qu'on ne peut acquerir qu'avec de grands soins & de grandes dépenses. deviennent précieuses par leur rareté, quoique l'on n'en retire pas de grands avantages, & qu'elles ne servent qu'à amuser les curieux. Il est assez difficile de déterminer le prix de chaque chose en particulier, parce que chacun en juge selon le besoin qu'il en a, ou selon les avantages qu'il en peut retirer. Une belle perle bien nette & d'une belle eau est trés-aimable, quand elle tombe entre les mains des connoisseurs, ils ne font nulle difficulté d'en donner le prix qu'elle vaut : mais Esope avoit raison de faire dire au Coq qu'il préfereroit un grain d'orge à toutes les perles de l'Orient, dont il ne pouvoit retirer aucune utilité. Quelques Philosophes ont con-

Digitized by Google

consideré le Coq comme le symbole d'un homme voluptueux, qui préfere les plaisirs des sens aux choses les plus précieuses, à l'honneur, aux sciences, à la gloire ; & qui neglige de les acquerir quand il faut pour cela se détourner, ou se priver de ses plaisirs.

Le bien le plus exquis ne sçauroit être un bien,
S'il n'apporte aucun avantage.
Amasse des trésors, & n'en fais nul usage,
Tu crois avoir beaucoup, Avare, & tu n'as rien.

FABLE II.

D'un

D'un Loup, & d'un Agneau.

UN Loup beuvant à la ſource d'une fontaine, apperçût un Agneau qui beuvoit au bas du ruiſſeau; il l'aborda tout en colere, & lui fit des reproches de ce qu'il avoit troublé ſon eau. L'Agneau, pour s'excuſer, lui repreſenta qu'il beuvoit au deſſous de lui, & que l'eau ne pouvoit remonter vers ſa ſource. Le Loup redoublant ſa rage, dit à l'Agneau qu'il y avoit plus de ſix mois qu'il tenoit de lui de mauvais diſcours. Je n'étois pas encore né, repliqua l'Agneau. Il faut donc, repartit le Loup, que ce ſoit ton pere ou ta mere, & ſans apporter d'autres raiſons, il ſe jetta ſur l'Agneau & le dévora; pour le punir (diſoit-il) de la mauvaiſe volonté & de la haine de ſes parens.

SENS MORAL.

CEux qui ont la force en main ne manquent jamais de prétextes pour opprimer ceux qui dépendent de leur autorité, & qui ne peuvent ſe ſouſtraire à leur tyrannie. L'intention d'Eſope eſt de repreſenter par cette Fable l'oppreſſion que les petits ſouffrent ſous la tyrannie des Grands. C'eſt un mal aſſez ordinaire dans le monde. La pluſpart des hommes ſe prévalent

Digitized by Google

& abusent de leur autorité, pour chagriner ceux qui dépendent d'eux; c'est le malheur de la pauvreté, & de la sujettion. Quelque injuste que soit le procedé de ceux qui accablent les autres sous le poids de leur tyrannie, ils ne laissent pas de chercher des prétextes ou des raisons apparentes pour colorer leurs injustices; à l'exemple du loup qui reprochoit faussement à l'Agneau d'avoir troublé son eau. C'est ainsi que les Grands ont toûjours quelque chose à reprocher à ceux qu'ils ont envie d'opprimer, quoiqu'ils n'ayent jamais manqué au respect qu'ils leur doivent, & qu'ils n'ayent blessé en rien leur autorité. On a vû plusieurs Tyrans inventer des calomnies, pour avoir quelque prétexte de dépoüiller ceux qui n'étoient coupables que parce qu'ils possedoient de grandes richesses, ou dont la vertu étoit un reproche tacite de leurs désordres. Ces injures se renouvellent encore tous les jours; chacun se prévaut de son rang, de son état, de son credit, de son autorité, pour exiger de ses inferieurs des soûmissions, & des devoirs contre le droit & l'équité. Pour peu qu'on se mette en devoir de leur resister, leur colere s'allume, & ils en viennent souvent à de grands éclats. Ils suscitent des procés injustes, ils apostent de faux témoins, pour opprimer l'innocence par leurs cabales. On invente des crimes supposez, comme fit le Loup, qui ne trouvant point de bonnes raisons à apporter à celles que l'Agneau lui alleguoit, lui voulut faire un crime imaginaire de la haine inveterée, que le pere & la mere de l'Agneau portoient au Loup.

Le

Le bien du foible, au riche offre une douce amorce;
Il trouve, pour l'avoir, cent détours differens.
La justice est pour toy; mais tu manques de force,
Et les petits poissons sont mangez par les grands.

FABLE III.

Du Rat, & de la Grenoüille.

DAns le temps que la guerre étoit allumée entre les Grenoüilles & les Rats; une Grenoüille fit un Rat prisonnier, & lui promit de le traiter favorablement. El-

Digitized by Google

le le chargea ſur ſon dos pour le trajet d'une riviere qu'elle étoit obligée de paſſer pour rejoindre ſa troupe. Mais cette perfide ſe voyant au milieu du trajet, fit tous ſes efforts pour ſecoüer le Rat & pour le noyer. Il ſe tint toûjours ſi bien attaché à la Grenoüille, qu'elle ne pût jamais s'en défaire. Un oiſeau de proye les voyant ſe débattre de la ſorte, vint tout à-coup fondre deſſus, & les enleva, pour en faire ſa proye.

SENS MORAL.

LEs Grands ſe prévalent des querelles & des diſputes des petits pour les ruiner & pour les perdre. Cette Fable eſt une peinture naïve des artifices & des fourberies des hommes, dont nous avons tous les jours des exemples devant les yeux ; car pendant que deux perſonnes diſputent enſemble pour défendre leurs droits, un tiers ſurvient qui retire tout l'avantage de leur querelle. Les Hiſtoriens qui ont écrit la Vie de Philippe de Macedoine, diſent que ce Prince fut toûjours fort habile à ſe ſervir des broüilleries de ſes ennemis. Voyant les Villes de la Grece diviſées pour leur liberté, il les tint toûjours en balance, les ſoûtenant, ou les attaquant ſelon que ſes intereſts le demandoient, pour reünir en ſa perſonne toute l'autorité. Cet artifice lui reüſſit, il ſe rendit maître de la plus-grande partie de la Grece, tandis que ces Republiques diviſées entr'elles ſe faiſoient la guerre, & tâchoient de ſe détruire les unes les autres ; au

lieu

Digitized by Google

lieu d'employer tous leurs bras pour s'oppoſer à leur ennemi commun. C'eſt ce qui eſt bien repreſenté par le Milan qu'Eſope introduit durant le combat du Rat & de la Grenoüille ; il ſçut ſe prévaloir de leur querelle, pour les devorer tous deux. C'eſt ainſi que deux perſonnes mal aviſées, qui employent tous leurs efforts pour ſe détruire reciproquement, deviennent la proye d'un voiſin fâcheux, qui profite d'une conjoncture favorable aprés qu'ils ſe ſont affoiblis mutuellement. Il arrive quelquefois que l'une des parties ſe voyant hors d'état de réſiſter, appelle à ſon ſecours un puiſſant Protecteur qui devient ſon ennemi dans la ſuite, & qui lui fait plus de mal que n'auroit pu lui en faire ſon concurrent. C'eſt-ce qu'éprouverent ſouvent ces peuples qui ſe jetterent autrefois ſous la protection des Romains : car ces fiers Conquerans ſe prévalant de leurs forces, mettoient ſous le joug ceux qui imploroient leur ſecours ; ils s'approprioient les biens & les Etats des peuples qui les avoient choiſis pour être leurs Juges & leurs arbitres. Les Turcs dans les derniers ſiecles ont mis ſouvent cette politique en uſage, & ont fait repentir les Empereurs de Conſtantinople de leur avoir ouvert l'entrée de leurs Etats. Demetrius, & Thomas Paleologue ſe trouverent mal d'avoir fait arbitre de leurs differends Mahomet ſecond, & de s'être livrez entre ſes mains. Mais ſans avoir recours aux grands exemples, & pour dire quelque choſe qui approche de la Fable du Rat & de la Grenoüille, ne voit-on pas que la diviſion qui ſe met entre deux freres, donne occaſion à leur ennemi commun de les ruiner l'un & l'autre ? Lors que deux amis ſe

Digitized by Google

broüillent, un tiers qui survient, profite adroitement de leur querelle, & en retire de grands avantages.

Tandis que vous mettez en œuvre l'artifice,
Pour avoir ce qu'un autre ose vous disputer,
Gardez qu'un tiers à tous deux ne ravisse
Ce que vous lui donnez le temps de vous ôter.

FABLE IV.

Du Cerf, & de la Brebis.

UN Cerf accusa une Brebis devant un Loup, lui redemandant un muid de fro-

Digitized by Google

froment. Elle ne lui devoit rien. Cependant le Loup la condamna à payer ce que le Cerf lui demandoit; elle promit de satisfaire & d'executer la sentence au jour marqué. Quand le temps du payement fut échu, le Cerf en avertit la Brebis. Elle protesta contre la sentence, & dit qu'elle ne payeroit pas; ajoûtant que si elle avoit promis quelque chose, ce n'étoit que par la seule crainte du Loup son ennemi declaré; & qu'elle n'étoit nullement obligée de payer ce qu'elle ne devoit pas, puisqu'elle ne l'avoit promis que par force.

SENS MORAL.

ON n'est pas obligé de tenir les promesses qui ont été extorquées par crainte ou par violence, ou pour des choses injustes. Pour faire concevoir cette verité, Esope introduit la Brebis qui est un animal timide, foible & sans défence. Elle s'engagea au Cerf de lui payer ce qu'elle ne lui devoit pas; car il avoit eu l'adresse de la citer devant le Loup, pour l'intimider par la veuë d'un animal si redoutable, & son ennemi capital; outre qu'elle étoit hors d'état, à cause de sa pauvreté, de payer au Cerf un muid de froment, à quoi elle s'étoit engagée. On voit assez souvent parmi les hommes des exemples de pareilles injustices; on s'engage par la crainte à promettre des choses, quoique l'on n'ait ni la volonté, ni le pouvoir de les executer; aussi n'y est-on pas obligé quand on se voit

Digitized by Google

affranchi de la tyrannie. Ce n'eſt pas un crime de s'obliger de la ſorte, pour ſe délivrer de la perſecution d'un ennemi redoutable, parce que la loi naturelle permet à chacun de ſonger à ſa propre conſervation. Ceux qui uſent de violence pour extorquer des promeſſes, ne ſont point fondez en droit pour les faire executer. Celui qui a fait quelque promeſſe contre ſa volonté, & entrainé par la crainte, n'eſt point obligé de l'accomplir, parce qu'il ne l'a pas faite de ſon bon gré, ni avec une pleine liberté. Que ſi l'on eſt obligé quelquefois de hazarder ſa vie ou ſa liberté, c'eſt plûtôt pour la défence du bien public que pour ſes intereſts particuliers ; car il eſt permis d'y renoncer plûtôt que de s'expoſer à perdre l'une ou l'autre. Ce n'eſt pas une injuſtice de ne point accomplir ce que l'on n'a promis que par contrainte : car cette action par laquelle nous nous privons de ce qui nous appartient legitimement, doit être libre & volontaire, & comme un pur effet de nôtre bien-veillance & de nôtre amitié. Ainſi ce ſeroit détruire la nature du don que de le rendre forcé, & de l'extorquer par violence ; & l'on ne peut être obligé ni devant Dieu ni devant les hommes, de donner ce que l'on a promis par crainte, & pour ſe délivrer d'un grand peril ; comme fit la Brebis, qui avoit ſujet d'apprehender que le Loup ne la dévorât, ſi elle s'oppoſoit aux injuſtes prétentions du Cerf ; elle aima mieux tout promettre, bien reſoluë de ne rien donner.

Sur ce qu'on veut de toy, quel que ſoit l'embarras
Où d'un homme puiſſant la preſence te jette,
Avant que de promettre, examine le cas.

N

Il est fâcheux de nier une dette,
Plus fâcheux de payer ce que l'on ne doit pas.

FABLE V.

Du Chien, & de son ombre.

UN Chien traversant une riviere sur une planche, tenoit dans sa gueule un morceau de chair que la lumiere du Soleil fit paroître plus gros dans l'eau, comme c'est l'ordinaire. Son avidité le poussa à vouloir prendre ce qu'il voyoit, & il lâcha ce qu'il

G 5 por-

Digitized by Google

portoit, pour courir aprés cette ombre. C'est ainsi que sa gourmandise fut trompée; & il apprit à ses dépens qu'il vaut mieux conserver ce que l'on possede, que de courir aprés ce qu'on n'a pas.

SENS MORAL.

On perd le certain en poursuivant l'incertain; & voulant tout avoir, on est souvent frustré de ses esperances. Le Chien laissa tomber dans la riviere un morceau de viande qu'il portoit, croyant le changer pour quelque chose de meilleur. Cet exemple est une bonne instruction pour apprendre aux personnes trop avides, que le desir insatiable de posseder ce qu'elles n'ont pas, les trompe le plus souvent, & leur fait perdre ce qu'elles possedoient déja Les avares, les ambitieux, peuvent apprendre par cette Fable à moderer leur avarice & leur ambition. Combien de fois sont trompez dans leurs esperances, ceux qui voulant entasser trésors sur trésors, se jettent dans des emplois équivoques, dans l'esperance d'amasser en peu de temps des richesses immenses? mais leur avarice se trouve trompée; & croyant grossir leurs revenus par des biens nouvellement acquis, ils perdent leur propre patrimoine, & tombent dans des labyrintes d'affaires & de procés qui les ruinent sans ressource. Les Amans pourroient aussi se corriger par l'avanture du Chien. Ils ne se contentent gueres de ce qu'ils possedent, & se jettent dans de nouvelles amours par l'esperance de trouver mieux: mais aprés bien des soins & de la dépense, se croyant au comble du souverain

bien,

Digitized by Google

bien, ils ſont trompez par l'ombre, comme le Chien d'Eſope. Les ambitieux tombent auſſi dans le même inconvenient. Peu ſatisfaits de la gloire qu'ils ont acquiſe, ils tâchent d'en acquerir une nouvelle; mais ils perdent par leur précipitation & par leur mauvaiſe conduite, celle qu'ils avoient meritée legitimement par leurs belles actions. Pour dire quelque choſe de plus fort, la plûpart des hommes ſont tellement aveuglez par le faux éclat des biens periſſables du monde, qu'ils negligent, pour les poſſeder, les biens ſolides & eſſentiels. Les uns ſe laiſſent entrainer par l'amour des voluptez charnelles; les autres ſeduits par l'éclat des grandeurs mondaines, ſacrifient tout pour les obtenir. Chacun ſuit en cela ſon panchant, & l'on ne s'apperçoit de ſes erreurs qu'aprés avoir connu la fauſſeté des biens du monde.

Cours aprés les biens, les honneurs, les plaiſirs,
Trouvez-en, s'il ſe peut, ſans nombre;
Quand ils auront ſatisfait vos deſirs,
Qu'aurez-vous embraſſé? de l'ombre.

FABLE VI.

Du Lion allant à la chaſſe avec d'autres bêtes.

UN Lion, un Aſne & un Renard étant allez de compagnie à la chaſſe, prirent un Cerf & pluſieurs autres bêtes. Le Lion ordonna à l'Aſne de partager le butin,

Digitized by Google

tin, il fit les parts entierement égales, & laiſſa aux autres la liberté de choiſir. Le Lion indigné de cette égalité, ſe jetta ſur l'Aſne & le mit en pieces. Enſuite il s'addreſſa au Renard, & lui dit de faire un autre partage; mais le Renard mit tout d'un côté, ne ſe reſervant qu'une trés-petite portion. Qui vous a appris, lui demanda le Lion, à faire un partage avec tant de ſageſſe? C'eſt la funeſte avanture de l'Aſne, lui répondit le Renard.

SENS

Digitized by Google

SENS MORAL.

ON doit ſe rendre ſage aux dépens des autres, pour n'avoir rien à demêler avec les plus puiſſans qui ſe prévalent de leurs forces. Cette Fable eſt une peinture ingenieuſe de l'abus que les Grands font de leur autorité & de leur credit. Le Lion refuſe à ſes inferieurs leur part de la proye qu'ils avoient priſe en chaſſant enſemble. Cette injuſtice repreſente le procedé des Grands envers ceux qui dépendent d'eux, & qui ont tout à craindre de leur tyrannie. Le moindre mal qu'ils font eſt de retenir les ſalaires de ceux qui les ſervent; car ils achevent d'accabler ceux qui ſont déja dans l'oppreſſion. S'ils font ſemblant de proteger les malheureux, ils leur vendent bien cher les ſecours qu'ils leur donnent. Le plus grand malheur de ceux qui gemiſſent ſous leur tyrannie, c'eſt qu'ils n'ont rien à leur oppoſer que leurs larmes & leur impuiſſance: comme on peut l'apprendre par le malheur de l'Aſne que le Lion devora, quoiqu'il ne lui eût fait aucun tort en partageant également les bêtes qu'ils avoient priſes en chaſſant de compagnie. La mort tragique de l'Aſne rendit ſage le Renard, qui ne ſe reſerva preſque rien du butin. Cette moderation le garantit de la colere & des griffes du Lion.

D'un grand Seigneur ménagez le ſoutien,
Pourſuivez avec luy quelque grande fortune:
En vain vous eſperez vous la rendre commune,
Il aura tout, vous n'aurez rien.

FA-

Digitized by Google

FABLE VII.

Du Loup, & de la Gruë.

UN Loup s'étant enfoncé par hazard un os dans la gorge, promit une recompense à la Gruë, si elle vouloit avec son bec retirer cet os dont il se sentoit incommodé. Aprés qu'elle lui eut rendu ce bon office, elle lui demanda le salaire dont ils étoient convenus. Mais le Loup avec un ris moqueur & grinçant les dents, contentez-vous, lui dit-il, d'avoir retiré vôtre tête saine & sauve

Digitized by Google

ſauve de la gueule du Loup, & de n'avoir pas éprouvé à vos dépens combien ſes dents ſont aiguës.

SENS MORAL.

Ce n'eſt pas être trop malheureux, ſi aprés avoir rendu des ſervices aux Grands, l'on n'en reçoit pas de mauvais traitemens pour toute recompenſe. Le procedé du Loup eſt une image aſſez naïve de l'ingratitude des hommes. La Gruë lui rendit un ſervice conſiderable, en lui arrachant de la gueule cet os qui étoit prêt à l'étrangler; mais cet ingrat ſe mocqua d'elle, & lui refuſa la recompenſe qu'il lui avoit promiſe. C'eſt peut-être de-là qu'eſt venuë la coûtume de traiter de gruës ceux qui ſe laiſſent tromper par les plus fins, dont ils ne reçoivent que de belles paroles, & ſouvent de mauvais offices pour le bien qu'ils leur ont fait. La Gruë en fut quitte à bon marché, d'avoir pu retirer ſa tête de la gueule du Loup ſans en être endommagée. Ceux qui rendent des ſervices aux méchans, en demeurent ſouvent la victime. Au moins le Loup ſe contenta de priver la Gruë de la recompenſe qu'il lui avoit promiſe; mais il ne lui fit aucun mal, & lui permit de ſe retirer d'auprés de lui ſaine & ſauve. Il lui dit en plaiſantant, qu'elle étoit trop heureuſe d'avoir pû retirer ſon bec du gozier du Loup, qui pouvoit la dévorer impunément; en effet elle devoit ſe ſçavoir bon gré d'avoir évité la fureur d'un animal auſſi porté à faire du mal. Peut-être n'avoit-il encore uſé juſqu'alors envers aucun animal d'une pareille courtoiſie. Ceux qui

se trouvent engagez dans le commerce & dans les intrigues des méchans, doivent s'estimer fort heureux quand ils peuvent s'en retirer, sans qu'il leur en coûte, ou l'innocence, ou la liberté, ou même la vie. Un homme sage doit éviter autant qu'il lui est possible tout engagement avec les méchans; car tôt ou tard il ressentira le contre-coup, & les mauvais effets de leur iniquité. Ils s'en prennent le plus souvent à ceux dont ils onr receu de plus grans services, bien loin de les recompenser comme ils doivent, & comme ils le leur avoient promis pour les engager dans leurs interests. Les loix de l'amitié & de la simple reconnoissance, ne sont point assez fortes pour engager les mauvais cœurs à bien traiter ceux à qui ils ont de grandes obligations. Il semble même qu'ils affectent de les traiter mal, pour s'affranchir du joug de leurs bien-faits. C'est donc mal s'y prendre de rendre de bons offices aux méchans dans l'esperance d'en être recompensez; il faut se contenter du merite d'avoir fait une bonne action, sans se soucier de la reconnoissance des hommes.

Rendez aux Grands services sur services,
Vous ne trouvez en eux que des ingrats,
Et telles sont leurs injustices,
Qu'ils font beaucoup pour vous, s'ils ne vous nuisent pas.

FABLE VIII.

Le Laboureur, & le Serpent.

UN Laboureur trouva dans la neige une Couleuvre transie de froid; il l'emporta

ta dans ſon logis, & la mit auprés du feu. Mais quand elle ſe ſentit réchauffée; & qu'elle eut repris ſes forces, elle ſe mit à répandre ſon venin par toute la maiſon. Le Laboureur irrité d'une ingratitude ſi noire, lui fit de grands reproches, & ajoûtant l'effet aux menaces, il prit une coignée pour couper en mille morceaux le Serpent ingrat qui rendoit le mal pour le bien, & qui vouloit ôter la vie à ſon bien-faicteur.

SENS MORAL.

QUand on oblige les méchans, on doit craindre d'en être maltraité. Le Serpent qu'E-

Digitized by Google

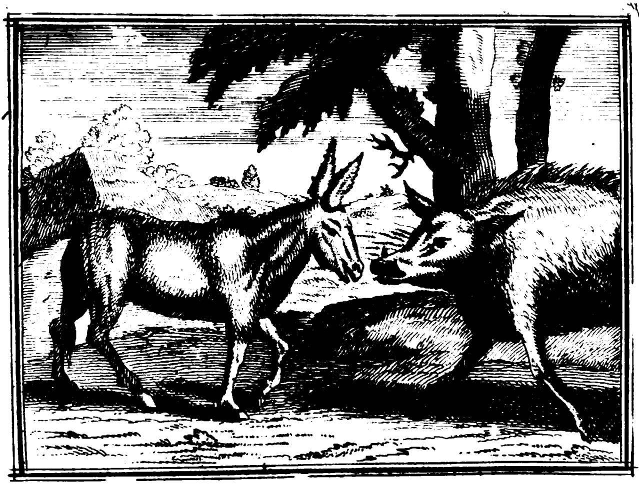
ſope repreſente en cette Fable, n'eſt pas le Symbole de la prudence ; il eſt plûtôt le Symbole de l'ingratitude. Un pauvre Villageois fut aſſez ſimple pour emporter dans ſa maiſon un Serpent qu'il avoit trouvé ſur la neige à demi-mort de froid ; il le mit auprés de ſon feu pour lui rendre la vie par ce ſecours. Le Serpent, que la chaleur avoit r'animé, bien loin de témoigner ſa reconnoiſſance au Villageois, ſe mit à répandre ſon poiſon par toute la cabane, il ſe jetta ſur ſes enfans, & voulut s'élancer ſur le Villagois même, qui fut contraint de prendre une coignée pour écraſer la tête de cet animal, & pour le couper en mille morceaux. Ce ne ſont pas ſeulement les bêtes feroces, ni les Serpens qui ſont ingrats ; les hommes même les ſurpaſſent ſouvent en ingratitude ; toutes les hiſtoires en peuvent fournir une infinité d'exemples. Eſope, auteur de ces Fables, en a fait l'experience en ſa perſonne ; puiſqu'étant dans Babylone à la Cour du Roi Lycerus, & ayant adopté pour fils un jeune homme qu'il crut rempli de rares qualitez, & parfaitement digne de ſon amitié & de ſon eſtime, il le combla de biens, en lui donnant encore l'eſperance de le faire ſon unique heritier. Mais cet ingrat oubliant tant de bienfaits, ſe ſoûleva contre ſon bienfaicteur, & le fit condamner ; en ſorte que pour ſe délivrer de cette perſecution, Eſope fut contraint de demeurer long-tems caché dans un tombeau, juſqu'à ce qu'on eut beſoin de ſa perſonne & de ſon ſçavoir. Cet exemple ſuffit pour montrer juſques à quel point les hommes peuvent porter l'ingratitude.

Fais

Digitized by Google

Fais du bien, la pitié ſouvent te le ſuggere;
Mais regarde ſur qui tu répans tes bien-faits.
Celuy que la ſeule miſere
A mis hors d'état de mal faire,
Dés qu'il en eſt ſorti, retourne à ſes forfaits.

FABLE IX.



Du Sanglier, & de l'Aſne.

UN Aſne ayant rencontré par hazard un Sanglier; ſe mit à ſe moquer de lui & à lui inſulter; mais le Sanglier frémiſſant de couroux & grinçant les dents,

eut

Digitized by Google

eut d'abord envie de le déchirer & de le mettre en pieces : mais faisant aussitôt réflexion qu'un miserable Asne n'étoit pas digne de sa colere & de sa vengeance : malheureux, lui dit-il, je te punirois severement de ton audace, si tu en valois la peine ; mais tu n'es pas digne de ma vengeance. Ta lâcheté te met à couvert de mes coups, & te sauve la vie. Aprés lui avoir fait ces reproches, il le laissa aller.

SENS MORAL.

LE mépris est la plus cruelle vengeance que l'on puisse prendre d'un sot & d'un malheureux. On voit dans la réponse que le Sanglier fit à l'Asne, le caractere des hommes courageux, qui dédaignent de se vanger des miserables dont ils ont été offensez ; ils ne veulent pas se mesurer contre des lâches. C'est ainsi qu'Achille méprisa avec fierté les injures & les calomnies de Thersite, ne croyant pas qu'un si foible ennemi fût digne de sa colere. Philippe, Roi de Macedoine, méprisoit tous les sots discours, & tous les libelles diffamatoires qui se debitoient contre lui. Il avoit même la generosité de faire du bien à ceux qui répandoient des calomnies contre lui : ces manieres honnêtes les faisoient taire ; ils changeoient de langage, & s'affectionnoient à ce grand Prince. Esope fait dire au Sanglier, en apostrophant l'Asne, qu'il pouvoit l'insulter impunément, & que son peu de merite mettoit sa vie en seureté ; car il dédaignoit de

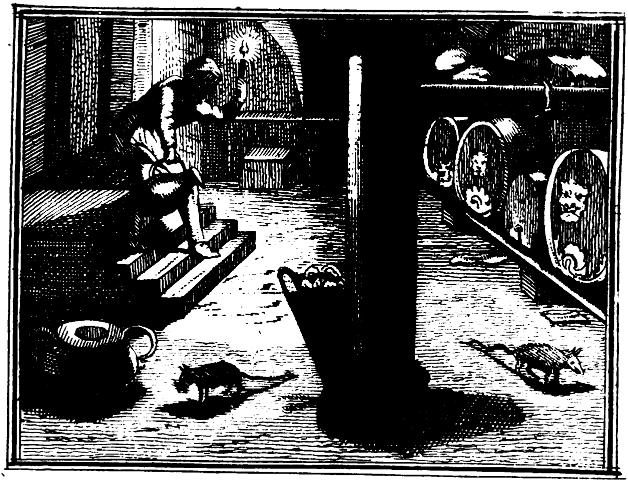
de tirer vangeance d'un ennemi si lâche & si foible. C'est ainsi que les personnes genereuses doivent traiter ceux qui les insultent, en se vengeant par le mépris des outrages qu'elles en reçoivent. La raison, ou même le seul instinct de la nature, peut inspirer ce mépris à l'égard d'un ennemi que l'on voit foible & hors d'état de resister. La colere des animaux leur fait boüillonner le sang autour du cœur; mais il ne s'aigrit pas si aisément pour une petite resistance, que pour une plus grande; de sorte qu'ils ne déployent pas toutes leurs forces naturelles contre un petit objet; comme on le peut voir par l'exemple du Lion, qui ne s'anime point contre un ennemi rampant & terrassé. On dit encore que l'Ours ne met jamais les dents sur un corps mort. Un homme genereux ne sçauroit se resoudre à ôter la vie à un ennemi qui est à terre, ou qui s'humilie. La raison ou l'amour de la gloire peut lui inspirer ces sentimens; la victoire que l'on remporte d'un ennemi foible est trop aisée, & ne fait pas assez d'honneur.

Vous avez tort de prendre pour injure
Ce qu'un mauvais railleur ose vous addresser.
Les coups que porte un sot qui parle à l'avanture,
Sont incapables de blesser.

FABLE X.

D'un Rat de Ville, & d'un Rat de Village.

UN Rat de Ville alla un jour faire visite à un Rat de campagne de ses amis qui



qui lui donna un repas frugal composé de racines & de noisettes. Aprés le repas, le Rat de Ville prit congé de son hôte qui lui promit de l'aller voir à son tour. On le regala magnifiquement de confitures & de fromage ; mais le repas fut souvent interrompu par les valets de la maison, qui alloient & qui venoient de tous côtez, & qui causerent de mortelles allarmes au Rat de Village ; de sorte que saisi de crainte, il dit au Rat de Ville qu'il préferoit un repas frugal fait en repos & en liberté; & la pau-

vre-

Digitized by Google

vreté du Village, à la magnificence des Villes, & à une abondance pleine d'inquietudes & de dangers.

SENS MORAL.

UNe vie privée eſt plus heureuſe & plus tranquille que celle qui ſe paſſe dans le tumulte & dans les embarras de la Cour. Le banquet des deux Rats ne ſignifie autre choſe, ſinon qu'une pauvreté tranquille eſt préferable à une abondance tumultueuſe & mal aſſurée, telle qu'on la trouve pour l'ordinaire dans les Cours des Grands. Les obſtacles qui ſe rencontrent dans l'acquiſition des richeſſes, la peine qu'elles coûtent à acquerir, les inquietudes pour les conſerver, tout cela devroit bien rallentir l'ardeur que les hommes témoignent pour elles : s'ils ſçavoient ſe contenter de peu, la pauvreté leur paroîtroit préferable. Ils feroient le même raiſonnement ſur la vie champêtre & privée; ils y trouveroient plus de douceur & plus d'agrément, que dans le tumulte de la Cour, où l'on eſt condamné à une contrainte & à une gêne perpetuelle. Les plaiſirs de la campagne ſont plus innocens ; la chaſſe, la pêche occupent agréablement un ſolitaire ; le ſommeil y eſt plus tranquile & moins interrompu ; on y reſpire un air plus pur & plus ſain que dans les Villes. On y a plus de loiſir pour vaquer à ſes affaires, à la lecture des bons livres, à ſes autres divertiſſemens. Les paſſions ſont moins tumultueuſes & moins agitées, parce qu'on y manque d'objets; l'ambition n'y eſt point réveillée par l'eſperance des grandes Charges & des grands Emplois; on

Digitized by Google

n'y est point traversé par la jalousie des rivaux, qui rompent nos mesures par leurs cabales. Si les hommes sçavoient se borner, ils seroient infiniment plus heureux à la campagne que dans les grandes Villes ou dans les Cours. Ce sont eux qui peuvent dire avec Horace, que celui-là est heureux qui délivré des embarras des affaires, s'occupe à cultiver les champs qu'il a heritez de ses peres, & qui mene une vie paisible & tranquile, à la maniere des premiers hommes qui peuplerent la terre. Ce n'est pas seulement dans le siecle d'or que la vie champêtre a eu ses partisans. Les Romains, ces fameux Conquerans, aprés avoir vaincu & dépouillé toutes les nations, en faisoient leurs delices. Ciceron avouë qu'il vivoit plus agréablement à sa maison de campagne, que dans Rome même. Cincinnatus labouroit les champs, lors qu'il fut nommé Dictateur; & il reprit la vie champêtre aprés avoir fait de grands exploits de guerre. Virgile & plusieurs grands hommes n'ont pas dédaigné de faire l'éloge de la vie pastorale, & de donner des regles de labourage. Plusieurs Personnages celebres de l'Antiquité ont passé toute leur vie dans le repos de la campagne. C'est encore l'usage maintenant aprés qu'on a travaillé toute l'année dans les Charges de la Magistrature, ou dans les autres emplois de la Republique, d'aller se délasser de ses fatigues, durant les vacances, dans une maison de campagne. Ce n'est donc pas sans raison qu'Esope ait préferé la condition du Rat de Village, qui menoit en seureté une vie sobre & frugale, à la condition du Rat de Ville qui faisoit grand'chere, mais qui étoit dans des allarmes perpetuelles.

Digitized by Google

Vivez tranquillement, sans trouble, sans contrainte,
Dans cet unique bien renfermez vos desirs.
Les plaisirs qu'à toute heure accompagne la crainte,
Ne peuvent se nommer plaisirs.

FABLE XI.

De l'Aigle, & de la Corneille.

UNe Aigle voulant manger une huitre, ne pouvoit trouver le moien, ni par force ni par adresse, de l'arracher de son écaille. La Corneille lui conseilla de s'élancer au plus haut de l'air, & de laisser tomber

H 5 l'hui-

l'huitre ſur des pierres pour la rompre. L'Aigle ſuivit ce conſeil, la Corneille qui étoit demeurée en bas pour en attendre l'iſſuë, voyant qu'il avoit reüſſi, ſe jetta avidement ſur le poiſſon qu'elle avala, ne laiſſant à l'Aigle que les écailles pour le prix de ſa credulité.

SENS MORAL.

IL faut ſe défier de ceux qui ne donnent que des conſeils intereſſez, & dont ils retirent tout l'avantage. Eſope ſe ſert de l'exemple de l'Aigle pour apprendre aux perſonnes genereuſes à ſe précautionner contre les artifices & les ſuperchcries des fourbes, repreſentez par la Corneille qui trompa l'Aigle, & qui tira tout le fruit du conſeil qu'elle lui avoit donné. Ces donneurs de faux avis ſont en grand nombre dans le monde. Leur intention n'eſt pas de vous inſtruire, ni de vous mettre dans le bon chemin quand ils vous conſeillent ; ils ne ſongent qu'à leurs propres interêts, & ſont attentifs pour voir l'évenement des conſeils qu'ils vous ont donnez, & pour en profiter. L'amitié, l'empreſſement qu'ils vous témoignent, les careſſes qu'ils vous font ; tout cela vous doit être fort ſuſpect. Si vous remontiez juſqu'à la ſource, & que vous puiſſiez développer les replis de leur cœur, vous découvririez aiſément que leurs paroles ne s'accordent guere avec leurs intentions, & que leurs ſentimens ne ſont pas tels qu'ils vous paroiſſent. Les premieres reflexions d'un homme intereſſé qui donne conſeil, n'ont que lui-même pour objet

jet. Sans se soucier si l'affaire que vous lui proposez, reüssira à vôtre avantage ou non, il songe premierement quelle utilité il en pourra retirer. Voilà ce qui ruine & ce qui détruit tous les fondemens de l'amitié; les personnes interessées n'en sont nullement capables, toutes leurs intentions sont mercenaires, comme Esope le fait assez voir dans le conseil que la Corneille donna à l'Aigle. Il semble d'abord qu'elle ne songeoit qu'au profit de celui qui lui demandoit conseil; mais elle ne songeoit en effet qu'à le tromper. Les personnes genereuses sont plus aisément abusées, parce qu'elles se défient moins des artifices de ceux qui abusent de leur credulité, & qu'elles ne songent point à se garantir des pieges qu'on leur tend. Aussi voyons-nous que la credulité de l'Aigle fut trompée, & que la corneille sçut tirer tout l'avantage du conseil interessé qu'elle lui donna.

Trop de credulité nous abuse souvent,
Quoi que tous interests doivent ceder aux nôtres,
En suivant quelquefois un conseil decevant,
On se nuit, & l'on fait les affaires des autres.

FABLE XI.

De l'Aigle, & du Renard.

UNe Aigle & un Renard ayant fait societé ensemble, convinrent pour serrer plus étroitement les nœuds de leur amitié, de demeurer l'un auprés de l'autre. L'Aigle

Digitized by Google

gle choisit un arbre fort élévé pour y faire son nid. Le Renard se creusa une taniere au pied de l'arbre, & il y mit ses petits. Etant un jour sorti pour aller leur chercher la proye, l'Aigle pressée de la faim vint fondre sur les petits du Renard, dont elle fit faire curée à ses aiglons. Le Renard étant de retour, & voyant la perfidie de sa voisine, fut moins atristé du malheur de ses petits, que du desespoir d'être hors d'état d'en tirer vengeance; parce qu'il ne pouvoit s'élever dans l'air pour poursuivre

son

Digitized by Google

ſon ennemi. Se tenant donc à l'écart, il donnoit à l'Aigle mille imprecations, ne pouvant ſe vanger autrement de ſa perfidie. Peu de temps aprés, quelques-uns immolerent une chevre, qu'ils firent brûler dans un champ voiſin. L'Aigle vint fondre deſſus, & enleva une partie de la victime qu'elle porta dans ſon nid, avec quelques charbons ardens qui y mirent le feu. Le vent venant à ſouffler avec impetuoſité, les aiglons qui n'avoient point encore de plumes, tomberent au pied de l'arbre. Le Renard y accourut, & les devora tous à la veuë de l'Aigle.

SENS MORAL.

CEux qui violent les droits de l'amitié, portent tôt ou tard la peine de leur perfidie, & periſſent enfin aprés avoir opprimé injuſtement les malheureux. Quoique l'Aigle ſoit un animal noble & fier, Eſope le repreſente en cette Fable comme un perfide & un fourbe qui trompe le Renard avec lequel il avoit contracté une amitié trés-étroite. Peut-être qu'Eſope a voulu faire connoître ſous ce ſymbole, l'extrême foibleſſe des hommes, & de quoi ils ſont capables quand ils ſe laiſſent aller à leur méchant naturel. Quelque vertueux qu'ils ſoient, il n'y a point de vices à quoi ils ne s'abandonnent, quand ils ſuivent le penchant qui les porte à l'injuſtice; ils perdent dans un moment, par leurs déſor-

ſordres, toute la gloire qu'ils ont acquiſe par leurs vertus. Peut-être auſſi qu'Eſope a voulu montrer par cette Fable, qu'on n'eſt point obligé de garder les paroles qui ont été données aux méchans, ni les conventions que l'on a ſtipulées avec eux. Voilà pourquoi l'Aigle ne fit nulle difficulté de trahir le Renard, & de lui ravir ſes petits, pour les faire devorer par ſes aiglons. S'il faut manquer de parole à l'homme de bien, ou au ſcelerat, quoique l'on ſoit obligé d'avoir de la bonne foi à l'égard de tout le monde, il ſemble toutefois que l'homme de bien ſe ſoucie moins de la perfidie de ceux qui le trompent, parce qu'il trouve des reſſources dans ſa propre vertu, & qu'il ſe conſole plus aiſément des mauvais tours que les hommes luy jouënt. L'homme de bien pour l'ordinaire eſt plus commode & plus traitable que le méchant, il prend en meilleure part les raiſons qu'on lui apporte pour ſe juſtifier. Que ſi l'injure qu'on lui a faite ne peut s'excuſer en aucune ſorte, il moderera ſa colere, & ne s'abandonnera point à ſon emportement. Au contraire, les gens feroces ſupportent plus impatiemment les petits affronts qu'on leur fait, & cherchent toutes ſortes de moyens pour ſatisfaire leur vengeance. Les grands courages aiment mieux tout ſacrifier que de manquer à leur parole ; & croyent que tromper c'eſt une lâcheté impardonnable. L'Hiſtoire Romaine en fournit un bel exemple dans la conduite du ſage Attilius, qui aima mieux s'expoſer à une mort certaine, que de manquer à la promeſſe qu'il avoit faite à ſes ennemis, quoique les Prêtres & les Magiſtrats de Rome l'en diſpenſaſſent avec raiſon. Ainſi on ne peut

Digitized by Google

peut excuſer l'Aigle d'avoir trompé un animal infidele: ellle devoit plûtoſt ſe reſoudre à mourir de faim avec ſes aiglons, que de commettre une lâcheté ſi noire envers ſon hôte & ſon ami, avec qui elle avoit contracté une ſocieté ſi étroite. Elle fut bien toſt punie de ſa perfidie ; le feu s'étant pris au nid de l'Aigle, ſes petits tomberent à terre, & furent devorez par leur ennemi. Cette Fable doit apprendre aux perfides que ceux qui violent les droits de l'amitié, ſont tôt ou tard punis de leur malice, & qu'ils tombent ſouvent entre les mains de leurs ennemis, qui leur font encore des outrages plus ſanglants.

Malheur à toy, qui promets amitié
A celuy que tu veux ſurprendre.
L'ami que tu trahis peut être ſans pitié
S'il trouve un jour à te le rendre.

FABLE XIII.

Du Corbeau, & du Renard.

UN Corbeau s'étoit perché ſur un arbre, pour manger un fromage qu'il tenoit en ſon bec. Un Renard qui l'aperçut, fut tenté de lui enlever cette proye. Pour y reüſſir & pour amuſer le Corbeau, il commença à le loüer de le beauté de ſon plumage. Le Renard voyant que le Corbeau prenoit goût à ſes loüanges ; c'eſt grand dommage, pourſuivit-il, que vôtre chant ne réponde pas à tant de rares qualitez que vous

Digitized by Google

vous avez. Le Corbeau voulant persuader au Renard que son chant n'étoit pas desagreable, se mit à chanter, & laissa tomber le fromage qu'il avoit au bec. C'est ce que le Renard attendoit. Il s'en saisit incontinent, & le mangea aux yeux du Corbeau, qui demeura tout honteux de sa sottise, & de s'être laissé seduire par les fausses loüanges du Renard.

SENS MORAL.

LEs loüanges que nos ennemis nous donnent sont autant de pieges qu'ils nous tendent pour

Digitized by Google

pour nous tromper, & pour s'emparer de nôtre bien. La ſotte vanité du Corbeau peut ſervir d'exemple à une infinité de gens qui ſe laiſſent éblouïr par les loüanges qu'on leur donne. C'eſt la monnoye dont ſe ſervent les flateurs pour en obtenir des graces. Les perſonnes vaines, à force de s'entendre flater, croyent meriter les loüanges qu'on leur donne pour ſe moquer d'elles, ou par un eſprit d'intereſt. Les flateurs ſont en quelque maniere plus dangereux & plus à craindre que les ennemis declarez. Les reproches d'un ennemi font que l'on ſe tient ſur ſes gardes; mais les fauſſes loüanges d'un flateur inſpirent de la preſomption, & font accroire que l'on a effectivement toutes les vertus dont il nous loüe. Si les hommes ſe connoiſſoient mieux, s'ils faiſoient une étude plus ſerieuſe, pour examiner leurs défauts, ils ne croiroient pas ſi aiſément meriter toutes les loüanges dont on les endort; mais ils ne ſe regardent que par leurs beaux côtez, & s'ils ont quelque merite, ils ſe flatent d'être accomplis, & de n'avoir rien à ſe reprocher. Voilà pourquoi, quelque outrées que ſoient les loüanges qu'on leur prodigue, ils croyent que c'eſt un juſte tribut que l'on rend à leur vertu. Les flateurs de profeſſion ne craignent rien tant, ſinon que les hommes ſe connoiſſent tels qu'ils ſont; ainſi ils déguiſent les vices ſous le nom de quelque vertu. Ils cachent ſous le nom de liberalité la prodigalité & la profuſion. Les flateurs reſſemblent aſſez au Renard de la Fable, qui loüoit le Corbeau de la beauté de ſon plumage. Il y a autant à s'étonner de la bêtiſe de ceux qui ſe laiſſent ſéduire par les loüanges, que de l'effronterie des flateurs qui loüent impudem-

ment contre leur conſcience. C'eſt la foibleſſe ordinaire dez Grands d'être la dupe de tous ceux qui les approchent, & qui ont beſoin de leur credit. Ils ne s'apperçoivent pas que ceux qui leur prodiguent les loüanges avec tant d'empreſſement, ont leur but, & ne ſongent qu'à leurs intereſts particuliers. Ce n'eſt point parce qu'on les aime ou qu'on les eſtime, qu'on les entoure, & qu'on leur fait la cour; c'eſt que l'on eſpere de participer à leur faveur, & que l'on veut ſe prévaloir de la part que l'on a en leur confidence. Le credit des Grands peut être trés-utile; ainſi il eſt fort difficile de n'être pas mercenaire quand on les approche. Ils ſont rarement aimez purement à cauſe de leur merite perſonnel; les Courtiſans ne s'attachent à eux qu'à cauſe des bons offices qu'ils en eſperent; & s'ils les loüent, ce n'eſt que pour les amuſer, ou pour les tromper; comme fit le Renard, qui ne flatoit le Corbeau que dans l'intention de lui faire tomber le fromage du bec.

Garde-toy du Flâteur, dont le diſcours doré
Te donne, en te trompant, le nom d'incomparable:
Du monde dont il veut que tu ſois admiré,
Tu te crois l'ornement: & tu t'en rens la fable.

FABLE XIV.

Le Lion caſſé de vieilleſſe.

LE Lion dans ſa jeuneſſe abuſant inſolemment de ſa force, & de l'aſcendant qu'il avoit ſur les autres animaux, ſe fit plu-

Digitized by Google

plusieurs ennemis. Quand ils le virent usé & affoibli par les années, ils résolurent de concert de tirer vangeance de ses cruautez, & de lui rendre la pareille. Le Sanglier le meurtrissoit avec ses deffenses; le Taureau l'attaquoit avec ses cornes. Mais le plus sensible au Lion étoient les coups de pied que l'Asne, le plus vil & le plus méprisable de ses ennemis, lui donnoit en lui insultant.

SENS MORAL.

CEux qui usent insolemment de leur bonne fortune, ne trouvent guere d'amis dans leurs

Digitized by Google

disgraces. Le Lion penetré de douleur, disoit en gemissant : ceux que j'ai desobligez autrefois me font maintenant tout le mal qu'ils peuvent, en se vangeant avec quelque sorte de raison ; mais ce qui me desespere, c'est que les autres à qui j'ai fait plaisir, au lieu de me rendre la pareille, me haïssent sant sujet. J'ai eu tort de me faire tant d'ennemis par de violens procedez, & de m'être confié si legerement à de faux amis. Ce vieux Lion étendu & languissant à l'entrée de sa caverne, represente la fin funeste des méchans, qui abusent de leur force, où de leur autorité, pour faire à tout le monde tout le mal qu'ils peuvent. Le Lion pendant sa jeunesse avoit dévoré un grande quantité d'animaux ; mais étant usé de vieillesse, il ne pouvoit plus se traîner pour aller à la chasse. C'est ainsi que ceux qui ont tyrannisé les Peuples, sont exposez aux insultes quand leurs forces les abandonnent, ou que leur autorité est tombée. Il faut bien changer de langage, lorsqu'ils se voyent à la mercy de leurs ennemis, qui prennent leur temps pour se vanger de tous les outrages qu'ils en ont receu. Aussi voyons-nous dans cette Fable qu'Esope nous propose, que tous les animaux que le Lion avoit insultez pendant sa vie, l'insultent à leur tour, lui font de sanglants reproches, & l'accablent de coups, dans un temps où il ne pouvoit resister à leurs attaques, ni se vanger des affronts qu'ils lui faisoient. L'un lui redemande son pere qu'il a égorgé ; l'autre sa mere, ou ses enfans. Ce qui afflige le Lion dans le malheureux état où il se trouve, c'est que ses amis qui le voyent si miserable, ne viennent point à son secours. Ils s'éloignent de lui, & le

fuïent,

Digitized by Google

fuïent, ſans ſe ſoucier des plaintes qu'il fait dans ſon infortune. Les hommes ſont en cela ſemblables aux animaux de la Fable. Ils abandonnent dans leurs diſgraces ceux qui leur ont rendu des ſervices eſſentiels pendant qu'ils étoient en faveur. Non ſeulement nos amis nous tournent le dos quand nous leur devenons inutiles; c'eſt beaucoup, s'ils ne ſe declarent pas contre nous, & s'ils ne ſe jettent pas dans le parti de nos ennemis.

Dans quel triſte état tu t'es mis!
Contre chacun dans ta jeuneſſe,
Hautain, imperieux, tu t'es crû tout permis
On t'attaque dans ta vieilleſſe;
Pour te défendre où trouver des amis?

FABLE XV.

De l'Aſne, & du Chien.

LE Chien flatoit ſon Maître; & le Maître y répondoit en le careſſant de ſon côté. Ces careſſes reciproques donnerent de la jalouſie à l'Aſne, qui étoit maltraité & batu de tous ceux de la maiſon. Ne ſçachant quelles meſures prendre pour ſoulager ſa miſere, il s'imagina que le bonheur du Chien ne venoit que des careſſes qu'il faiſoit à ſon Maître, & que s'il le flatoit auſſi de la même ſorte, on le traiteroit comme le Chien, & qu'on le nourriroit de

viandes délicates. Quelques jours aprés, l'Asne ayant trouvé son Maître endormi dans un fauteuil, voulut venir le flater, & lui mit les deux pieds de devant sur les épaules, commençant à braire, pour le divertir par une melodie si harmonieuse. Le Maître réveillé par ce bruit, appelle ses Valets, qui chargerent l'Asne de coups de bâton, pour le recompenser de sa civilité, & des caresses trop rudes qu'il avoit faites à son Maître.

SENS

Digitized by Google

SENS MORAL.

CE qui sied bien aux uns ne sied pas toûjours aux autres. Les caresses que le Chien faisoit à son Maître, lui attiroient des caresses reciproques; mais celles de l'Asne ne lui attirerent que des coups de bâton, parce qu'elles étoient rudes, grossieres, mal assaisonnées, & convenables à la stupidité de son naturel. Ce que fit l'Asne pour gagner l'amitié de son Maître, ne lui valut que des coups; parce que cette maniere d'agir n'étoit nullement conforme à son genie pesant & grossier. La nature en formant les Animaux, leur a donné des qualitez naturelles pour des fonctions differentes. Elle a communiqué aux Cerfs la vîtesse & l'agilité; aux Chameaux & aux Elephans, la force. Le Chien se distingue des autres par la subtilité de son odorat; les Oiseaux se balancent dans les airs par le moyen de leurs aîles. Les Animaux de la même espece n'ont pas toutes leurs qualitez naturelles également parfaites: aussi voyons-nous une prodigieuse difference entre les hommes, dont les uns paroissent à demi stupides; les autres au contraire ont un genie vif, subtil, élevé, & capable de comprendre tout ce qu'il y a de plus difficile dans les sciences. Le grand secret est de s'appliquer aux choses à quoi l'instinct de la nature nous porte; car on ne réüssit jamais bien quand on force son naturel, & que l'on se jette dans des occupations contraires à son genie. C'est ce qu'Esope a voulu nous representer, par les ridicules caresses que l'Asne fit à son Maître, & dont il fut si mal récompensé.

Digitized by Google

Tout le monde n'est pas du mesme caractere ;
Ce qui choque dans lun, dans l'autre est excellent.
Veux-tu ne point avoir le chagrin de déplaire ?
Ne sors jamais de ton talent.

FABLE XVI.

Du Lion, & du Rat.

UN Lion fatigué de la chaleur, & abbatu de lassitude, dormoit à l'ombre d'un arbre. Une troupe de Rats passa par le lieu où le Lion reposoit, ils lui monte-

rent

Digitized by Google

rent ſur le corps pour ſe divertir. Le Lion ſe réveilla, étendit la patte, & ſe ſaiſit d'un Rat, qui ſe voyant pris ſans eſperance d'échapper, ſe mit à demander pardon au Lion de ſon incivilité, & de ſon audace, lui repreſentant qu'il n'étoit pas digne de ſa colere. Le Lion touché de cette humble remontrance, relâcha ſon priſonnier, croyant que ç'eût eſté une action indigne de ſon courage, de tuer un animal ſi mépriſable, & ſi peu en état de ſe défendre. Il arriva que le Lion courant par la foreſt, tomba dans les filets des Chaſſeurs; il ſe mit à rugir de toute ſa force, mais il lui fut impoſſible de ſe débaraſſer. Le Rat reconnut aux rugiſſemens du Lion qu'il étoit pris. Il accourut pour le ſecourir, en reconnoiſſance de ce qu'il lui avoit ſauvé la vie. En effet, il ſe mit à ronger les filets; & donna moyen au Lion de ſe développer, & de ſe ſauver.

SENS MORAL.

LEs plus Grands tirent quelquefois du ſecours de ceux qui paroiſſent moins en état de leur en donner. La reconnoiſſance du Rat envers le Lion eſt une ſage invention d'Eſope, pour nous donner à entendre que les Grands, en quelque élevation qu'ils ſoient, peuvent tirer du ſervice des perſonnes les moins conſiderables, & qu'ils

ne font pas mal d'user envers eux de clemence, quand ils pourroient les opprimer : mais ils ne doivent point les ménager par des motifs bas & mercenaires, & dans l'esperance d'en recevoir des services. Lorsque le Lion laissa aller le Rat, il ne devinoit pas qu'il dût un moment aprés lui sauver la vie, en rongeant les filets dans lesquels il se voyoit enveloppé. Il y a plusieurs Histoires de la reconnoissance des animaux envers les hommes. Un Esclave d'un Seigneur Romain se voyant trop maltraité par son Maître, pour se délivrer de ses persecutions, s'enfuit dans des lieux deserts. A peine eut-il fait quelques pas dans une vaste solitude, qu'il vit venir vers lui un Lion, non pas en fureur, ni rugissant, mais doux, soûmis, & flateur, jettant des cris qui témoignoient qu'il souffroit une douleur extrême. L'Esclave s'étant apperçû que ce Lion avoit l'une de ses pattes enflées, s'approche, lui prend le pied, & lui arrache une longue épine qui y étoit enfoncée. Le Lion, par reconnoissance de ce bon office, lui montra par des signes, le lieu de sa caverne, & l'y conduisit, il l'y nourrit long-tems de sa chasse. Il arriva par malheur que cet Esclave fut pris au bout de quelque tems, & conduit à son Maître, qui le condamna, pour le punir de sa fuite, à être exposé aux bestes farouches. Le même Lion à qui il avoit arraché l'épine du pied, lui fut amené pour le combatre. Il reconnut son bienfaicteur, & bien loin de se mettre en état de le devorer, il se prosterna à ses pieds, le flatant de la queüe, & lui faisant mille caresses. Tout le Peuple étonné de ce spectacle, fut ravi d'admiration, quand l'Esclave eut raconté son avanture.

Digitized by Google

ture. Pour récompense, la vie & la liberté lui furent accordées tout d'une voix : on fit plus; car il fut ordonnné, que le Lion & l'Esclave seroient nourris aux dépens du Public: Le Lion suivoit son Maître dans les ruës de Rome, comme auroit fait l'animal le plus apprivoisé.

N'examine point la personne,
Ne songe qu'au plaisir d'un service rendu,
On reçoit à son tour souvent plus qu'on ne donne,
Et rarement un bienfait est perdu.

FABLE XVII.

Du

Digitized by Google

Du Milan malade.

LE Milan se voyant réduit à l'extremité, & n'esperant plus de guerir par la force des remedes, conjura sa mere d'aller prier les Dieux de lui rendre la santé. Mon fils, lui répondit-elle, ce seroit en vain que tu attendrois du secours du côté des Dieux, aprés avoir profané si souvent leurs Autels, & les Sacrifices qu'on leur offroit.

SENS MORAL.

CEux qui ont toûjours vêcu dans le desordre & dans le crime, ne doivent guere esperer que Dieu les regarde d'un œil favorable quand ils sont réduits à la derniere extremité. Ce n'est pas un sincere repentir de leurs crimes qui leur arrache les regrets qu'ils font paroître; c'est l'horreur du peril où ils se trouvent, & la necessité indispensable de sortir de la vie. La mere du Milan lui reproche sa mauvaise vie, & lui represente avec beaucoup de sagesse qu'il ne doit guere attendre de secours de la part des Dieux, aprés les avoir offensez mille fois en profanant leurs Sacrifices. Cette Fable doit faire connoître à ceux qui passent toute leur vie dans la licence, & qui s'abandonnent aveuglément à toutes leurs passions, differant à changer d'état quand ils seront aux derniers abois, qu'ils se mécomptent s'ils esperent de faire une heureuse fin. Dieu n'est pas toûjours disposé à nous entendre & à nous accorder ses graces, si nous ne nous en rendons dignes par nos bonnes mœurs, & par la regularité de nôtre conduite.

Aprés

Digitized by Google

Aprés t'être plongé tant de fois dans le crime,
Tes maux te font du Ciel implorer le secours,
Il n'est plus tems, tu t'es creusé l'abisme,
Qui te saisit d'horreur au dernier de tes jours.

FABLE XVIII.

De l'Hirondelle, & des autres Oiseaux.

LOrs que la saison de semer le lin fut venuë, l'Hirondelle voulut persuader aux autres Oiseaux de faire tous leurs efforts pour s'opposer à cette semaille, qui devoit leur être si funeste. Les autres Oiseaux se mo-

Digitized by Google

moquerent de ses conseils, lui disant qu'elle s'allarmoit mal à propos. Quand le lin fut prêt à sortir de terre, elle leur conseilla de l'arracher; ils n'en voulurent rien faire, & ne s'inquiéterent nullement de ses avis. Lorsque l'Hirondelle vit que le lin commençoit à murir, elle les exhorta à piller les bleds; mais ils ne s'en mirent pas en peine. L'Hirondelle voyant que ses remontrances étoient inutiles, se separa des autres Oiseaux, & rechercha le commerce des hommes avec qui elle fit amitié. Depuis ce tems-là, elle habite dans les maisons, elle y fait son nid; on l'y laisse vivre en repos; & l'on se sert du lin pour faire des filets, & pour tendre des pieges aux autres Oiseaux.

SENS MORAL.

IL faut toûjours recevoir en bonne part les sages avis qu'on nous donne, & en profiter. Les remontrances que l'Hirondelle fit aux autres Oiseaux, sont le symbole des bons conseils que nous donnent les personnes bien intentionnées; mais il arrive assez souvent que l'on imite l'imprudence des Oiseaux qui ne firent que se moquer des bons conseils de l'Hirondelle, & qui lui reprocherent son excés de prévoyance. La Prophetesse Cassandre ne fut pas mieux écoutée, lors qu'elle avertit les Troyens que leur Ville seroit entierement détruite, s'ils ne ren-

doient

doient aux Grecs Helene, que l'on redemandoit avec une armée formidable. Les Troyens eurent tout le loisir de se repentir de leur incredulité; mais ils n'ajoûterent foy aux propheties de Cassandre, que lors qu'ils virent le feu dans leur Ville, & leur Empire détruit. On voit souvent arriver de grands malheurs parmi les hommes par le mépris qu'ils font des sages conseils des personnes éclairées. C'est souvent par orgueil que nous méprisons ceux qui nous donnent des avis salutaires, parce que nous préferons nos lumieres à celles des autres. C'est quelquefois aussi faute de reflexion, ou pour ne pas connoître le peril où l'on s'engage, & le malheur dont on est menacé. Les uns negligent par bêtise, & par stupidité, les conseils qu'on leur donne. D'autres le font par de fausses impressions qu'ils ont conceuës contre ceux qui les conseillent. C'est sans doute un grand malheur de n'écouter pas les remontrances de nos amis, qui nous representent charitablement le tort que nous nous faisons par nôtre mauvaise conduite; nous sommes toûjours les derniers à sçavoir les bruits qui courent à nôtre desavantage. Nos amis sont assez lâches pour n'oser nous en avertir, de peur de nous chagriner, ou de peur que nous ne recevions pas leurs avis en bonne part, & que nous ne les ayons pour suspects. C'est ce qu'Esope a fort bien representé dans la Fable de l'Hirondelle, & des autres Oiseaux, qui se moquerent de tout ce qu'elle put leur dire; mais la sage Hirondelle les abandonna, & changea de parti pour se mettre en seureté. Ceux qui nous donnent de bons conseils, s'éloignent de nous quand nous les

les méprisons, & ils nous abandonnent à nôtre mauvaise conduite.

Aime ceux dont les cœurs jamais ne se déguisent.
A leurs conseils si tu n'ès pas soûmis,
Tu fais mal, & perds des amis.
Malheur à ceux qui les méprisent.

FABLE XIX.

Des Grenoüilles, & de leur Roi.

LEs Grenoüilles joüissant d'une parfaite liberté, prierent Jupiter de leur donner un

Digitized by Google

un Roi pour les gouverner ; mais Jupiter ſe moqua d'une demande ſi ridicule. Les Grenoüilles ne ſe rebuterent point de ce refus, elles ſolliciterent Jupiter avec plus d'empreſſement, il ſe rendit à leur importunité. Il jetta dans leur étang une groſſe Souche de bois, qui fit trembler tout le marais par le bruit qu'elle fit en tombant. Les Grenoüilles épouvantées gardoient le ſilence ſans oſer paroître ; elles aborderent cependant ce nouveau Prince pour le ſaluër, & pour lui faire leur Cour. Quand la crainte fut entierement diſſipée elles s'apprivoiſerent tellement, qu'elles ſe mirent toutes à ſauter ſur le dos de leur Roi, & à ſe moquer de lui, diſant qu'il n'avoit ni mouvement, ni eſprit. Elles ne purent ſe reſoudre à recevoir cette Souche pour leur Roi : elles retournerent donc vers Jupiter pour le prier de leur en donner un autre, qui eût plus de merite. Jupiter écouta la priere des Grenoüilles, & leur donna pour les gouverner une Cigogne. Ce nouveau Roi ſe promenant ſur les bords de leurs marais, pour leur faire montre de ſon courage, en devora autant qu'il en trouva à ſa bienſeance. Les Grenoüilles allarmées de ce mauvais traitement, preſenterent une nouvelle plainte à Jupiter, qui ne voulut

plus entendre parler de cette affaire. Depuis ce tems-là, elles ont toûjours continué à se plaindre, & à murmurer; car vers le soir, lorsque la Cigogne se retire, les Grenoüilles sortent de leurs marais, en exprimant dans leur croacement une espece de plainte : mais Jupiter est toûjours demeuré inflexible, & n'a jamais voulu les affranchir de l'oppression où elles gemissent depuis tant d'années, en punition de ce qu'elles n'avoient pû souffrir un Roy pacifique.

SENS MORAL.

QUand on est à son aise, il faut s'y tenir, & ne pas témoigner de l'empressement pour changer d'état. Les Grenoüilles firent trois fausses démarches dont elles eurent tout le loisir de se repentir dans la suite. Leur premiere faute fut de demander un Roi, dans un temps où elles joüissoient d'une parfaite liberté. La seconde, de ne s'être pas contentées du premier Roi que Jupiter leur envoya. La troisiéme, de n'avoir pû s'accommoder du second. Esope a voulu dans cette Fable se moquer de la bizarrerie des hommes, qui ne pouvant se contenir dans le repos d'une douce liberté, font tant par leurs remuëmens, qu'ils tombent enfin sous une dure servitude. L'avarice a esté la premiere & principale cause de ce malheur : car les hommes, pour regler leurs differends, & les limites de leurs heritages, eurent recours à des Arbitres, qui se prévalurent du pouvoir qu'on leur avoit don-

donné. On ne les choisit d'abord que pour contenir le Peuple, & pour l'obliger à observer les Loix ; mais cette prééminence & cette espece d'autorité les flata ; ils s'y accoûtumerent si bien, qu'ils employerent la ruse, l'artifice, la violence, & toutes sortes d'efforts, pour s'y maintenir. C'est alors qu'ils commencerent à bâtir des maisons plus fortes, à marcher entourez de Gardes pour leur seureté, à prendre des precautions pour faire passer leur autorité à leurs enfans, comme un droit hereditaire. Ils voulurent aussi, pour se faire distinguer, prendre des marques d'honneur proportionnées à leur dignité, avec le titre specieux de Souverains. Quand ils eurent fait toutes ces démarches, ils firent des Loix convenables à leurs interêts, & pour contenir le Peuple dans la sujetion. C'est par ces moyens que les hommes se sont ouvert les chemins à la domination, & qu'ils ont reduit le Peuple à la servitude. La seconde faute qu'Esope fait remarquer dans l'empressement des Grenoüilles pour un Roi, est le peu de cas qu'elles firent du premier que Jupiter leur envoya. Il veut donner à entendre par-là aux hommes ; qu'ils doivent se contenter du Prince que Dieu leur donne pour les gouverner, & qu'ils sont obligez de l'honorer, de le servir, de lui donner tous les secours necessaires dans les besoins de l'Etat, quand même il n'auroit pas tout le merite personnel, ni toutes les qualitez que l'on pourroit desirer dans un Monarque. Les plaintes que les Grenoüilles firent de leur second Roi, qui les traitoit inhumainement, est une figure naturelle de l'inconstance des hommes, qui ne sont jamais contens, dans quelque état que la Pro-

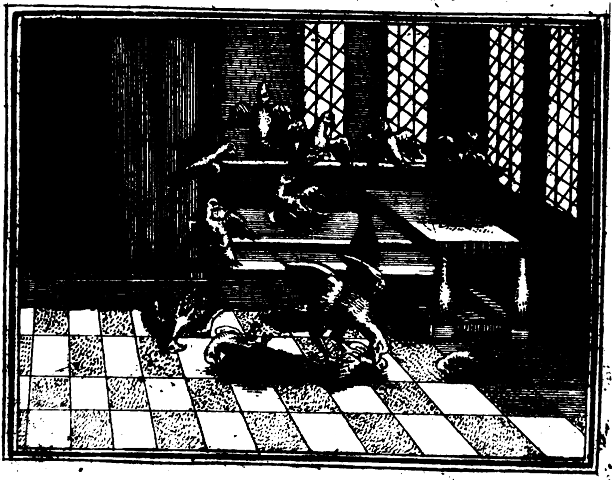
vidence les ait fait naître : Ils se persuadent faussement que le sort des autres est toûjours bien plus heureux que le leur. Voilà pourquoi ils font remuer tant de ressorts pour changer de condition, & pour obtenir de certains emplois qui les dégoûtent dés le moment qu'ils les possedent. C'est encore par cette inconstance qu'ils se dégoûtent du gouvernement sous lequel ils sont assujetis, & du Prince qui les conduit ; & ils se laissent faussement persuader qu'ils seroient bien plus heureux si l'on changeoit toutes les Loix de l'Etat pour leur en donner de nouvelles. Que des gens si inquiets apprennent par l'exemple des Grenoüilles, qu'il est dangereux de rien innover dans l'ordre d'un Etat, & que l'on est souvent plus malheureux en changeant de Maître.

Que l'homme à ses desirs follement s'abandonne ;
Dés qu'il a ce qu'il veut, il l'ose negliger.
Tenez-vous à ce qu'on vous donne,
Vous pourrez avoir pis si vous voulez changer.

FABLE XX.

Des Colombes, & du Faucon leur Roi.

Les Colombes se voyant hors d'état de resister aux attaques & aux insultes du Milan, qui leur faisoit la guerre à toute outrance, resolurent de se mettre sous la protection du Faucon, & de l'élire pour leur Souverain, afin de l'engager dans leurs inte-



interêts, & de l'oppoſer au Milan. Mais elles ſe repentirent bien-tôt du choix qu'elles venoient de faire, car ce nouveau Roi les traitoit comme un ennemi declaré. Il les mettoit en pieces, & les devoroit, ſans qu'elles puſſent ſe délivrer de ſes violences. Alors les Colombes pleines de douleur & de deſeſpoir, diſoient qu'il leur eût été plus avantageux de ſouffrir la guerre, & les fureurs du Milan, que la tyrannie du Faucon.

Digitized by Google

SENS MORAL.

C'Eſt une grande imprudence de ſe livrer au pouvoir d'un ennemi puiſſant, & ſans probité. Les Colombes firent aſſez paroître leur ingenuité, ou plûtôt leur bêtiſe, lors qu'elles choiſirent le Faucon pour être leur Roi, & pour les proteger contre les attaques du Milan. Elles ne furent pas long-temps ſans ſe repentir de s'être miſes à la merci d'un Roi plus cruel que leur ennemi. C'eſt la faute où tombent ſouvent ceux qui veulent ſe choiſir un Chef, ſans le connoître parfaitement : Ils ſe laiſſent tromper par de ſpecieuſes apparences d'une fauſſe probité. Les perſonnes ambitieuſes qui veulent s'élever aux premieres Charges de l'Etat, ont grand ſoin de ſe contrefaire & de cacher leurs vices juſqu'à ce qu'elles ayent obtenu les Dignitez qu'elles ſouhaitoient avec tant d'ardeur. Alors elles ſe laiſſent connoître telles qu'elles ſont, & ne prennent plus le ſoin de ſe maſquer. La premiere fin que l'on s'eſt propoſée dans l'établiſſement des Rois, a été pour contenir le Peuple qui ſe ſeroit échappé ; car les hommes n'auroient jamais beſoin de Maîtres, s'ils vouloient toûjours être vertueux, & remplir tous les devoirs de leur état. Mais comme leur vertu eſt foible & chancelante, ils ont beſoin d'être retenus par le frein des Loix, & par le reſpect qu'ils ont pour un Superieur. Ce qu'ils doivent éviter, quand ils choiſiſſent eux-mêmes leurs Maîtres, c'eſt de tomber dans l'égarement des Colombes, qui firent choix de leur plus grand ennemi pour les

Digitized by Google

les gouverner ; c'eſt une faute irreparable, & dont les ſuites ne peuvent être que trés-funeſtes. Les Agrigentins, Peuples de Sicile, firent à peu prés la même faute que les Colombes, lors qu'ils ſe mirent ſous la domination de Phalaris, le plus farouche & le plus cruel de tous les hommes. Ils ne furent pas long-temps ſans ſe repentir de leur imprudence ; car ce brutal fit perir par d'horribles ſupplices tous les gens de bien de ſon Etat, & le remplit de brigands, & d'aſſaſſins. Les Peuples qui ont le droit d'élection, doivent bien prendre garde à ne pas choiſir des Rois vicieux, & dépravez, qui regardent leurs Sujets comme leurs Eſclaves, au lieu de les regarder comme leurs Enfans. Sans s'inquiéter du bien public, ils ne ſe ſoucient que de leurs interêts particuliers, & traitent leurs Sujets à la derniere rigueur ; comme fit le Faucon, qui devoroit les Colombes pour s'en nourrir.

Quel aveuglement eſt le nôtre !
Opprimez, nous prenons un Tyran pour appui.
Quel fruit en tirons-nous ? Trouble, miſere, ennui.
Nous fuïons un abyſme, & tombons dans un autre.

FABLE XXI.

D'un Chien, & d'un Voleur.

UN Voleur entra furtivement de nuit dans une maiſon pour la voler, & offrit un pain au Chien qui la gardoit, voulant l'empêcher d'aboyer en l'amuſant à man-

manger ce pain. Mais ce fidelle gardien le refusa, & lui dit : Malheureux, je connois ton intention. Tu veux m'empêcher d'aboyer, pour voler avec plus de liberté le bien de mon Maître ; mais je me garantirai de ta tromperie, & je n'accepterai point tes presens. Alors le Chien se mit à aboyer avec tant de violence, que tous les domestiques de la maison se reveillerent au bruit qu'il fit, & donnerent la chasse au Voleur

SENS

Digitized by Google

SENS MORAL.

LEs presens des ennemis & des méchans sont toûjours suspects, & l'on doit rarement les accepter. La fidelité du Chien qu'Esope represente en cette Fable, est une bonne instruction pour nous apprendre avec quelle reserve il faut recevoir les presens. Sur tout les domestiques ne doivent pas s'émanciper à prendre des presens de toutes sortes de personnes; car c'est un piege qu'on leur tend pour les seduire, & pour apprendre les secrets de leurs Maîtres. On ne voit guere de gens assez desinteressez, & assez liberaux, pour faire de grands presens sans esperance de quelque retour. Les personnes les plus fidelles & les plus genereuses ne sont pas toûjours à l'épreuve de cette tentation, & font de grandes fautes contre leur devoir, quand elles se sont laissé corrompre. La trahison est l'un des vices les plus noirs, & les plus infames; sur tout celle des domestiques à l'égard de leurs Maîtres; parce qu'ils se confient en eux, & qu'ils ne peuvent pas toûjours leur dérober la connoissance de leurs secrets & de leurs affaires les plus importantes. C'est pour cela que les Loix ont ordonné des peines trés-rigoureuses contre les traîtres de cette nature. On a naturellement du mépris & de l'horreur pour les traitres. Ceux même qui profitent de leurs trahisons, les regardent avec indignation, & s'en défient toûjours; car ceux qui trahissent leurs Maîtres, ou leurs Souverains, pourront bien trahir des personnes qui ne leur touchent pas de si prés. Ceux qui gardent ou qui défendent des Places pour

leurs Princes, ne peuvent jamais se disculper devant le Public, s'ils les livrent par trahison à leurs ennemis; ou s'ils sont assez lâches pour ne se pas défendre autant qu'ils le peuvent raisonnablement. Les presens ont corrompu de tout tems la fidelité des hommes les plus genereux, & qui paroissoient les plus attachez à leur devoir. Ceux, qui avoient resisté aux plus grands perils dans la chaleur de la guerre, n'ont pû se défendre contre l'appas des richesses dont on les a flatez. C'est ce qui a fait dire à un grand Prince, qu'il n'y avoit point de Place imprenable dans laquelle on pouvoit faire entrer une grande quantité d'or. Il faut avoir beaucoup de vertu & de generosité, pour se défendre contre de grandes largesses. Esope explique encore un autre point de morale fort important, dans la Fable du Voleur & du Chien; C'est qu'il faut user de grandes précautions pour discerner les faux amis, & les flateurs, d'avec les amis veritables. Il faut d'abord examiner le genie & le caractere de ceux qui nous offrent des presens, pour connoître si leurs intentions sont sinceres & desinteressées. Il faut encore se tenir en garde contre ceux qui nous flatent, & qui nous font plus de caresses qu'ils n'avoient accoûtumé de nous en faire : car c'est un signe presque infaillible, ou qu'ils nous ont déja trompez, ou qu'ils songent à nous tromper. Leurs complimens, leurs offres de services, ce sont autant de pieges qu'ils nous tendent pour corrompre nôtre vertu & nôtre fidelité.

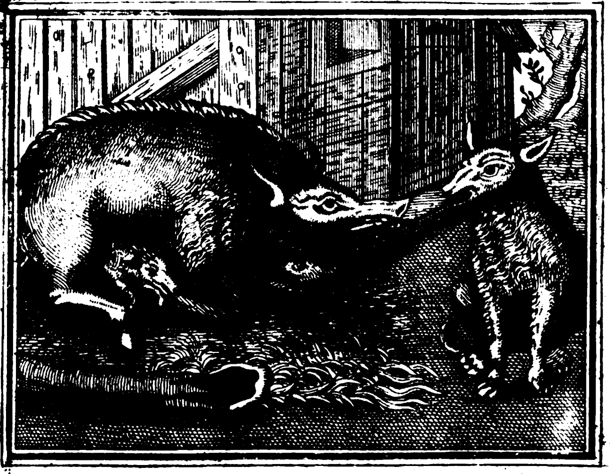
Tu dois te défier des presens qu'on te fait.

Crains-y d'un ennemi le secret artifice :

Il

Il medite quelque forfait,
Et cherche à t'en rendre complice.

FABLE XXII.



Du Loup, & de la Truïe.

LA Truïe étant prête de mettre bas ses Cochons, fut visitée par le Loup, qui lui offrit de la servir & de la soulager dans le travail où elle étoit, & d'avoir un soin tout particulier de sa portée. La Truïe allarmée de la presence d'un ennemi si redouta-

Digitized by Google

doutable, lui répondit, qu'elle le remercioit de ses offres, qu'elle n'avoit nullement besoin de son ministere, & que le plus grand service qu'il pouvoit lui rendre étoit de s'éloigner d'elle le plus promptement qu'il pourroit, & de la laisser en repos, elle & ses petits.

SENS MORAL.

LE commerce des méchans est toûjours suspect aux gens de bien. La Truïe, dans l'embarras où elle étoit, ne put se résoudre à accepter les offres de services du Loup, quelque besoin qu'elle en eût; au contraire elle le pria de se retirer. Esope a voulu nous donner à entendre par cette Fable, qu'il faut rompre tout commerce avec les méchans, quand même on pourroit en retirer de grands avantages. Les honnêtes gens ne peuvent guere vivre en familiarité avec des gens vicieux & décriez, sans perdre un peu de leur reputation; parce qu'on est porté naturellement à croire que les hommes ressemblent à ceux qu'ils frequentent. En effet, la sympathie d'humeur & d'inclination est, pour ainsi dire, l'ame & le lien du commerce. Il faut se donner de garde des avis qui nous sont proposez par des gens dont la probité est suspecte; car quoiqu'ils paroissent nous être affectionnez, & entrer dans nos interêts; ils ont pour l'ordinaire quelque intention détournée qu'on ne connoît pas; & ils ne songent qu'à retirer tout l'avantage des bons avis qu'ils nous donnent, & des offres de services qu'ils nous font. C'est-ce que

le

Digitized by Google

le sage Esope a parfaitement bien representé dans la conduite du Loup à l'égard de la Truïe; car dans les offres de services qu'il lui faisoit, il ne songeoit qu'à dévorer ses petits, au lieu de penser de bonne foi à leur conservation, comme il tâchoit faussement de le faire entendre à la Truïe. Nous ne devons pas nous sçavoir trop bon gré des discours obligeans que des gens vicieux tiennent de nous; c'est souvent un piege délicat qu'ils nous tendent pour s'insinuer dans nôtre amitié; car on ne peut guere se défendre de s'affectionner à ceux qui disent du bien de nous, ou qui s'offrent à nous en faire. Mais il faut refuser les faveurs des méchans, de quelque espece qu'elles puissent être. Le plus court est de rompre avec eux tout commerce, & de les prier de se retirer, comme la Truïe pria le Loup de s'éloigner d'elle.

Quelque empressé pour vous qu'un scelerat vous semble,
Fuyez-en le commerce; il n'est utile à rien.
On confond avec lui souvent l'homme de bien,
Quand ils ont habitude ensemble.

FABLE XXIII.

De l'accouchement d'une Montagne.

IL courut autrefois un bruit, qu'une Montagne devoit enfanter. En effet, elle poussoit des cris épouvantables, qui sembloient menacer le monde de quelque grand prodige. Tout le Peuple étonné de ce bruit,

Digitized by Google

bruit, se rendit en foule au pied de la Montagne, pour voir à quoi aboutiroit tout ce fracas. On se préparoit déja à voir sortir un Monstre horrible des entrailles de la Montagne ; mais aprés avoir long-temps attendu avec une grande impatience, on vit enfin sortir un Rat de son sein. Ce spectacle excita la risée de tous les assistans.

SENS MORAL.

ON se rend ridicule par des promesses magnifiques qui n'aboutissent à rien. Les personnes

Digitized by Google

sonnes hautaines ont accoûtumé d'éblouïr ceux qui les hantent par de grandes promesses, pour les engager plus fortement dans leurs interêts, ou pour contenter leur vanité. Il ne faut jamais promettre ce que l'on n'est pas en état de donner. Il y a des gens qu'on ne connoît point, & qui se font valoir par des promesses chimeriques. On croiroit, à les entendre, qu'ils gouvernent tout le Roiaume, ils étourdissent le monde par le bruit de leur faveur. Ceux qui ne jugent que par les apparences, se laissent séduire par cet appas; mais les autres qui les connoissent à fond, ou qui ont déja été trompez, sçavent à quoi s'en tenir. Il faut regaader sur le même pied certains fanfarons qui font de grandes menaces, dont peu de gens se mettent en peine, à cause qu'on les connoit. L'intention d'Esope en cette Fable, a été principalement de faire voir la vanité de la plûpart des entreprises des hommes; il les compare ingenieusement à la grossesse des montagnes qui n'enfantent qu'une souris. En effet, ces vastes projets des plus grands hommes, ces desseins si bien concertez, ces mafures prises avec tant de justesse, n'aboutissent à rien le plus souvent; ou s'ils viennent à bout de leurs entreprises, ils se relâchent aprés l'execution, & fletrissent, par le desordre de leur conduite, la gloire qu'ils avoient acquise par leurs belles actions. Ces superbes bâtimens, ces Mausolées magnifiques, ces Colosses prodigieux, & une infinité de rares ouvrages que l'on croit immortels, ont à peu prés le même sort que la gloire des Conquerans. Le temps à qui rien ne resiste, ruine enfin tout ce qu'il y a de plus beau & de plus parfait dans les ouvrages de la Nature, & de

Digitized by Google

de l'Art. Democrite, aprés avoir connu le ridicule des desseins ambitieux des hommes, rioit sans cesse de la vanité de leurs projets. Combien se donnent-ils de mouvemens! Combien de sang répandent-ils, pour contenter leur vanité, & pour meriter le nom de Conquerans! Si l'Histoire ne nous trompe point. Xerxés, Roi de Perse, ramassa plus d'un million d'hommes, pour desoler & pour envahir la Grece; mais ces grands préparatifs, au lieu de le couvrir de gloire, le couvrirent de honte. L'on pourroit avec quelque raison comparer ce Prince à la Montagne qui n'enfante qu'une Souris.

Monte aux plus grands honneurs, enchaisne la Fortune;
Fai qu'aucun n'ait un sort si brillant que le tien:
Tu descens dans la tombe; à tous elle est commune.
Là, de tes grands projets que te reste-t-il? Rien.

FABLE XXIV.

D'un vieux Chien, & de son Maître.

UN Chasseur poursuivant un Cerf, encourageoit son Chien pour courir avec plus de vîtésse; mais ce Chien appesanti par la vieillesse, n'avoit plus la même legereté qu'il avoit euë autrefois. Son Maître, bien éloigné de le caresser, le chargeoit de coups de bâton. Ce mauvais traitement obligea le Chien à se plaindre de son

ſon Maître, & à lui remontrer qu'il lui avoit toûjours rendu tous les ſervices qu'il avoit pû durant ſes jeunes années, & que s'il lui en rendoit moins alors, ce n'étoit pas qu'il manquât d'affection pour lui; mais parce que la vieilleſſe l'en empêchoit. Le Chien lui repreſenta encore, qu'il devoit le traiter avec plus de douceur, afin qu'on crût dans le monde qu'il lui tenoit compte de ſes ſervices paſſez, en un temps où il étoit hors d'état de le ſervir avec la même ardeur.

Digitized by Google

SENS MORAL.

LEs grands Seigneurs ne confiderent les gens que par rapport aux fervices qu'ils en attendent ; & ne leur tiennent pas grand compte de ceux qu'ils leur ont rendus. Ces gens-là devroient venir s'inftruire à l'école du Chien, qui a raifon d'accufer fon Maître d'ingratitude. Ce pauvre animal caffé de vieilleffe, ne pouvoit plus chaffer avec la même ardeur qu'il avoit fait autrefois ; & quoiqu'il n'y eût point en cela de fa faute, cependant fon Maître le méprifoit à caufe de fon inutilité, & ajoûtoit, par un furcroît d'ingratitude, les mauvais traitemens aux mépris. C'eft la deftinée de la plûpart des hommes, quand la vieilleffe les met hors d'état de rendre fervice aux Grands, pour lefquels ils fe font facrifiez pendant toute leur vie. Les Grands font naturellement ingrats, les bienfaits ne les touchent que mediocrement ; quoiqu'on foit attentif à épier toutes les occafions de les obliger, ils n'en ont pas plus de reconnoiffance, parce qu'ils font perfuadez que tous les fervices qu'on leur rend, leur font dûs, & que ces fervices font même bien au deffous de ce qu'ils meritent. Voilà ce qui eft caufe que tout ce que l'on fait pour eux ne les touche guere. L'un des plus affligeans maux de ceux qui ont vieilli au fervice des Grands, eft de voir le mépris que l'on fait d'eux ; on les regarde comme des gens incommodes & fâcheux, aprés qu'on a receu d'eux toutes fortes de devoirs pendant leur jeuneffe. Ce feroit là le temps de les recompenfer de leurs travaux, & de leur procurer du repos fur leurs

vieux

Digitized by Google

vieux jours ; mais on veut les pouſſer à bout, pour les obliger à ſe retirer. On voit aſſez ſouvent dans les Republiques, que les perſonnes les plus conſiberables ſont negligées quand elles ne peuvent plus ſervir l'Etat. Pluſieurs grands Hommes ont été bannis pour de legers ſoupçons, aprés avoir rendu d'importans ſervices. On connoît par là que l'ingratitude a regné de tout temps ; il n'y a guere d'apparence que les hommes ſe gueriſſent jamais de ce vice.

Etes-vous en pouvoir, chacun pour vous s'empreſſe.
On vous cherche, on vous rend cent devoirs ſuperflus.
Quand ce temps eſt paſſé, vôtre merite ceſſe.
Vous ne pouvez plus rien, on ne vous connoît plus.

FABLE XXV.

Le bruit des Arbres battus d'un vent impetueux.

LE bruit des arbres battus d'un vent impetueux épouvanta tellement les Lievres, qu'ils ſe mirent tous à fuir avec vîteſſe, ſans ſçavoir où ils alloient dans leur fuite. Ils trouverent un Marais qui les empêcha de paſſer outre. Les Grenoüilles ſaiſies de crainte s'y precipiterent incontinent pour ſe cacher. Au moment que la peur alloit faire jetter les Lievres dans l'Etang, l'un des plus vieux de la troupe les arrêta, en leur repreſentant qu'ils avoient pris l'al-

Digitized by Google

larme mal-à-propos, à cause du bruit du vent & des feüilles. Nous ne sommes pas les seuls qui craignions, continua-t-il, puisque nous avons fait peur aux Grenoüilles.

SENS MORAL.

Les lâches se laissent souvent emporter à la peur, quoiqu'ils n'ayent rien à craindre. La ridicule crainte des Lievres, qui résolurent de se precipiter dans un Etang, parce que l'agitation des feuilles les avoit épouvantez, est une image naturelle de ce qui se passe dans le cœur des

Digitized by Google

des lâches, qui se laissent souvent troubler par des terreurs paniques sans aucun sujet, & qui tombent dans des maux réels, pour en éviter d'imaginaires. Esope fait parler le plus ancien, & le plus sage des Lievres à ses Compagnons, pour leur representer qu'ils avoient tort de s'abandonner si legerement à la crainte, sans examiner s'ils devoient fuïr comme ils faisoient avec tant de précipitation, quoiqu'ils ne fussent poursuivis d'aucun ennemi. Il leur dit encore, pour les consoler dans leur infortune, qu'ils n'étoient pas les plus malheureux, ni les plus timides des animaux, puisque les Grenoüilles fuïoient devant eux, & qu'elles s'étoient precipitées dans leur Marais à l'approche des Lievres. Cet exemple doit apprendre à ceux qui murmurent de leurs peines, qu'il y en a encore de plus infortunez, & que quelques maux que l'on endure, il y en a encore qui en souffrent de plus cruels. Ainsi en quelque état qu'on se trouve, on a plus de sujet de s'applaudir que de murmurer, en comparant sa condition avec celle des autres.

Que nôtre cœur est foible! Il ne faut pour l'abattre,
Que d'un foible revers sentir les premiers coups.
Mille autres ont des maux plus fâcheux à combattre,
Regardons-les, ils sont plus à plaindre que nous.

FABLE XXVI.

D'un Chevreau, & d'un Loup.

UNe Chevre sortit de son Etable pour aller paître, recommandant trés-ex-

Digitized by Google

pressément à son Chevreau de n'ouvrir la porte à personne durant son absence. A peine étoit-elle sortie, qu'un Loup vint heurter à la porte de l'Étable contrefaisant la voix de la Chevre, & il commanda au Chevreau de lui ouvrir. Cet animal profitant des leçons de sa mere, regarda par une ouverture, & reconnut le Loup. Je n'ouvrirai point, lui repliqua-t-il; car quoique tu contrefasses la voix d'une Chevre, je vois bien à ta figure que tu es un Loup, & que tu ne cherches qu'à me dévorer.

SENS

Digitized by Google

SENS MORAL.

ON se trouve toûjours bien de suivre les conseils des personnes sages, & de se regler sur leurs bons avis. La déference que le Chevreau eut pour sa mere, fut bien récompensée. Elle lui défendit expressément d'ouvrir à qui que ce fût la porte de son Etable, jusqu'à ce qu'elle fût de retour. Cette précaution sauva la vie du Chevreau; car la Chevre ne fut pas plûtôt partie, qu'un Loup parut, dans le dessein de devorer le Chevreau, qui se souvenant de la défense de sa mere, refusa constamment d'ouvrir la porte, quoique le Loup artificieux contrefist la voix de la Chevre. Le Chevreau s'avisa de regarder par une fente, & il reconnut la tromperie de son ennemi. Cette Fable est une bonne instruction pour apprendre aux jeunes gens qu'ils doivent avoir de la déference pour les conseils des Anciens. Le moyen le plus infaillible, pour ne point faire de fautes considerables, est de se regler sur l'avis des Sages; mais ce qui fait que l'on profite si peu des lumieres des autres, c'est qu'on ne leur demande pas des conseils avec une intention sincere d'en profiter. On veut qu'ils approuvent les resolutions que nous avons prises, & dont nous leur cachons le secret avec de grandes précautions. Les jeunes gens ont assez bonne opinion d'eux-mêmes, pour croire qu'ils peuvent se passer des conseils des Anciens. Ils dédaignent quelquefois de suivre les remontrances de ceux qui leur ont donné la vie. La présomption leur fait accroire, qu'ils peuvent aisément se passer des conseils de tout le monde, & qu'ils ont en par-

Digitized by Google

tage autant de bon ſens que les plus accomplis. Ils veulent regler la conduite des autres ſur la leur, & ils n'approuvent que ce qui eſt conforme à leurs ſentimens. Ces préjugez ſont dans les jeunes gens un effet de la chaleur du ſang, qui les empêche de reflêchir, & de raiſonner; & du peu d'uſage qu'ils ont des affaires du monde. Mais les vieillards dont le ſang eſt plus raſſis, raiſonnent avec plus de patience, & plus de maturité, ſur les divers évenemens de la vie; outre qu'ils ont eu le temps de faire des experiences ſur les artifices & ſur les tromperies des hommes. C'eſt ce qui les rend plus circonſpects dans l'apprehenſion d'être trompez. Les jeunes gens ſont plus hazardeux, & ſe fient trop ſur leurs propres lumieres. C'eſt pour eux principalement qu'Eſope propoſe l'exemple du Chevreau, qui eut une entiere déference pour les bons conſeils de ſa mere. Cette docilité lui ſauva la vie.

L'imprudente jeuneſſe eſt aiſée à ſurprendre.
A toute heure on lui tend des pieges dangereux,
De fidelles conſeils peuvent ſeuls l'en défendre;
Qui les ſuit eſt toûjours heureux.

FABLE XXVII.

Du Chien, & de la Brebis.

LE Chien fit un jour aſſigner la Brebis devant deux Aigles, pour la faire condamner à lui payer un pain qu'il diſoit lui avoir prêté. Elle nia la dette. On obligea le

Chien

Chien à presenter des témoins, Il suborna le Loup, qui déposa que la Brebis devoit le pain. Elle fut condamnée, sur ce faux témoignage, à payer ce qu'elle ne devoit pas. Quelques jours aprés, elle vit des Chiens qui étrangloient le Loup. Cette veuë la consola de l'injustice qu'on lui avoit faite. Voilà, s'écria-t-elle, la recompense que meritent de tels calomniateurs.

SENS MORAL.

ON ne sçauroit punir avec trop de severité les faussaires & les calomniateurs. Les innocens

Digitized by Google

nocens ne sont point en seureté contre l'oppression des faux témoins. Il est presque impossible de se précautionner contre les calomnies. Rien n'est plus dangereux dans le commerce du monde, que ceux qui décrient les autres par leurs médisances & par leurs faux rapports. Les personnes de ce caractere se font plus de tort à elles-mêmes qu'à ceux dont elles déchirent la réputation. Les auditeurs qui font semblant de leur applaudir, les regardent avec horreur, & en font des portraits desavantageux, quand ils disent librement ce qu'ils en pensent. Pour l'ordinaire, la médisance est la marque d'un esprit mauvais, inquiet, jaloux, qui cherche à s'élever en détruisant les autres. Ceux qui se déchainent avec tant d'emportement contre leur prochain, ne sont pas toûjours les plus honnêtes gens du monde. Ils trahissent souvent des personnes qu'ils devroient proteger. C'est, ce semble, ce qu'Esope a voulu donner à entendre, en introduisant le Chien qui accuse la Brebis, quoiqu'il fût destiné pour la défendre. C'est ainsi que les personnes en qui nous mettons nôtre confiance, deviennent quelquefois nos persecuteurs les plus dangereux. Ils seduisent des gens pour entrer dans leurs interêts contre nous, comme le Chien suborna le Loup pour déposer contre la Brebis. Cette Fable nous apprend à ne se lier de commerce qu'avec des gens d'une probité reconnuë, & de fuïr la societé des méchans. Il est inutile de dépeindre la noirceur du crime que les calomniateurs commettent par leurs fausses dépositions. C'est une chose si lâche, si honteuse, si hideuse, qu'il n'y a que des malheureux & des ames paitries de bouë & d'or-

d'ordure, qui puissent en être capables. Ils violent tout ce qu'il y a de plus saint & de plus sacré, pour rendre croyables leurs impostures. Ils s'en prennent souvent à ceux qui ne leur ont fait aucun tort, & qu'ils auroient plus de raison d'aimer que de haïr. Mais l'avarice ou leur malignité les porte à ces actions infames, à l'exemple du Chien de la Fable, qui accusa faussement la Brebis de lui devoir un pain, & qui se servit de toutes sortes d'artifices pour la faire condamner à lui payer ce qu'elle ne lui devoit pas.

C'est un malheur bien grand d'avoir pour ennemis
Ceux qui semblent chargez du soin de nous défendre,
Pour nous perdre, il n'est rien qu'ils n'osent entreprendre,
Leur haine leur rend tout permis.

FABLE XXVIII.

Du Laboureur, & du Serpent.

UN Païsan se mit un jour en colere contre un Serpent qu'il nourrissoit, & prenant à la main un bâton, il se mit à le poursuivre. Le Serpent, aprés avoir receu quelques blesseures, s'échappa. Depuis cette avanture, le Laboureur tomba dans une extrême pauvreté, & crut que les mauvais traitemens qu'il avoit faits au Serpent étoient la cause de son malheur. Il alla le chercher, en le priant de revenir dans sa mai-

maison. Le Serpent s'en excusa, & luy dit qu'il ne pouvoit s'y résoudre; ne croyant pas pouvoir vivre en seureté avec un homme si incommode. Quoique mes playes soient gueries, ajoûta-t-il, le souvenir de tes cruautez ne peut s'effacer de ma memoire.

SENS MORAL.

ON conserve long-temps la memoire des injures, & l'on ne se reconcilie guere de bonne foy avec ceux dont on a des sujets legitimes de se plaindre. Les grands courages pardonnent plus

Digitized by Google

plus aisément que les personnes timides; mais il ne faut guere se fier à un ennemi reconcilié, dont on a receu de grands affronts. Pour prouver cette maxime, Esope introduit le Serpent, qui est le symbole de la prudence. Il ne témoigne aucune animosité contre le Laboureur qui l'a maltraité & chargé de coups; mais cependant il ne veut pas retourner dans sa maison, pour ne pas s'exposer à l'avenir à recevoir de pareils outrages. C'est se tromper que de croire qu'il y a de la grandeur d'ame à haïr toûjours les personnes dont on a esté offensé. Cette haine continuée est plûtôt une marque de foiblesse que de courage. Ceux qui se voyent dans l'impuissance de se vanger, & qui ne peuvent se résoudre à pardonner quand ils haïssent, haïssent toûjours. On peut apprendre, par l'exemple du Serpent, qu'il n'est pas à propos de renoüer commerce avec un ennemi dont on a receu de mauvais offices, quoi qu'il fasse des démarches pour se reconcilier. C'est mal raisonner de dire, que la bonté que nous luy témoignerons dans la suite, & les services que nous luy rendrons, l'obligeront à nous traiter mieux à l'avenir. Cette esperance est mal fondée; les mauvais cœurs ne peuvent guere se refondre: & l'on peut conclure de l'avenir par le passé; c'est à dire que les mauvais offices de nos ennemis doivent nous faire apprehender d'en recevoir encore de nouveaux. On se rendroit ridicule & méprisable en pardonnant sans cesse, aprés plusieurs outrages redoublez. C'est une chose loüable que de traiter ses ennemis avec generosité; mais quand on a plusieurs experiences de leur perfidie, il n'est pas prudent de s'y

fier

fier davantage. La clemence est sans doute une vertu loüable : mais il faut qu'elle soit bien assaisonnée. Quand on a pardonné de bon cœur, on peut se tenir en garde contre un ennemi reconcilié ; & quoiqu'on ne lui veuille plus de mal, on n'est pas obligé de renoüer une societé qu'il a rompuë par ses mauvais procedez. C'est ce que fit le Serpent ; car il ne voulut plus r'entrer dans la maison du Laboureur, ni se fier à ses belles promesses. Le bon sens veut que l'on se précautionne contre des embusches que l'on peut craindre raisonnablement, aprés avoir esté trompé plusieurs fois.

Celuy que l'équité conduit selon ses loix,
Peut tomber dans un piege, & ne le pas connoître ;
Mais quiconque est trompé deux fois,
Ne l'est que parce qu'il veut l'être.

FABLE XXIX.

Du Renard, & de la Cicogne.

UN Renard plein de finesse pria à souper une Cicogne, à qui il servit de la bouillie sur une assiete. La Cicogne ne fit pas semblant de se fâcher du tour que luy joüoit le Renard. Peu de temps aprés, elle le pria à dîner ; il y vint au jour marqué, ne se souvenant plus de sa supercherie, & ne se doutant point de la vangeance que meditoit la Cicogne. Elle luy servit un hachis de viandes, qu'elle renfer-

ma

Digitized by Google

ma dans une bouteille. Le Renard n'y pouvoit atteindre ; & il avoit la douleur de voir la Cicogne manger toute seule. Elle luy dit alors avec un ris moqueur : Tu ne peux pas te plaindre de moy raisonnablement, puisque j'ai suivi ton exemple, & que je t'ay traité comme tu m'as traitée.

SENS MORAL.

CEux qui font profession de tromper les autres, doivent s'attendre à être trompez à leur tour. Les plus fins y sont attrapez. Le Renard, aprés s'être moqué de la Cicogne, devoit

voit bien s'attendre qu'elle luy rendroit la pareille, quoiqu'elle n'ait pas à beaucoup prés autant de malice que le Renard. Il luy servit sur une assiete des choses liquides dont elle ne pût tâter. Elle, pour se moquer de luy à son tour, luy servit un hachis dans une bouteille où il ne pouvoit fourer le museau. C'est le sort de ceux qui font métier de tromper les autres: on tourne souvent contr'eux leurs propres artifices. Le commerce de la plûpart des hommes ne roule que sur la finesse: ils employent tout leur esprit à tendre des pieges, pour y faire tomber ceux qu'ils abusent par de belles apparences. Ces gens-là sont fort à craindre; car on peut d'autant moins se défendre de leurs supercheries, que l'on ne s'en défie pas, & que l'on ne songe point à se tenir sur ses gardes. On ne peut guere soupçonner ceux qui nous donnent des témoignages de leur amitié; comme fit le Renard envers la Cicogne qu'il pria à dîner pour se moquer d'elle: C'est s'exposer mal à propos aux justes reproches, que sont en droit de faire ceux que l'on a joüez de la sorte, & qui ne manquent pas de chercher toutes les occasions de se vanger. Une raillerie est quelquefois plus insupportable qu'une affaire de consequence; & souvent un ennemi qui paroît foible, fait plus de tort & se vange avec plus de cruauté que ne pourroit faire un ennemi plus dangereux. Les personnes qui prennent plaisir à tromper, revoltent leurs meilleurs amis, qui deviennent assez souvent des ennemis irreconciliables, parce qu'ils sont au desespoir d'avoir esté pris pour dupes. Ils prennent des vangeances cruelles, pour des affronts qui ne paroissent pas considerables.

Digitized by Google

rables. La Cicogne se contenta de rendre la pareille au Renard, & de lui faire la même supercherie, qu'il lui avoit faite le premier.

La raillerie est fine, & tu t'en applaudis,
Mais à tous contre toy c'est offrir la bataille.
Prens garde à tout ce que tu dis.
Qui se plaît à railler merite qu'on le raille.

FABLE XXX.

Du Loup, & de la Tête.

UN Loup étant entré dans la Boutique d'un Sculpteur, y trouva une Tête de re-

Digitized by Google

relief fort bien travaillée. Il la tourna de tous côtez, & la contempla à loisir, sans qu'elle proferast une parole. O la belle tête ! s'écria-t-il ; que cet ouvrage est admirable? C'est grand dommage qu'elle n'ait point de cervelle, & qu'elle ne puisse donner aucun signe de vie.

SENS MORAL.

IL ne faut pas toûjours juger du merite des hommes par l'exterieur, ni se laisser séduire par de belles apparences. La beauté du corps est d'un moindre prix que celle de l'ame. La fleur de la jeunesse, la vivacité du teint, les belles couleurs passent bien-tôt. Une maladie, la vieillesse, des accidens imprévus fletrissent cette beauté qui a accoûtumé de rendre les femmes si fieres. Mais la beauté de l'ame est plus durable, & beaucoup moins sujette au temps, & aux divers accidens, qui dérangent la matiere, & qui ruïnent les proportions que les parties diverses doivent avoir entr'elles pour faire un bel effet. Quoique l'esprit s'use, pour ainsi dire, & s'affoiblisse, cette imperfection doit s'attribuer au défaut des organes, & non pas à l'esprit même, qui agiroit toûjours avec une égale force, s'il ne dépendoit point de la matiere. Mais il est inutile de vouloir prouver la préeminence de la beauté de l'esprit par dessus celle du corps. Il suffit de dire comme le Loup de la Fable : O la belle tête, si elle avoit un cerveau ! voulant donner à entendre par cette expression, que la beauté, quelque grande qu'elle soit, est fort

peu

Digitized by Google

peu de chose si elle n'est soûtenuë par le merite de l'esprit.

On cherche avec ardeur à briller au dehors,
Sans que pour le dedans aucun soin nous enflâme,
Mais que sert la beauté du corps,
Si l'on n'a pas celle de l'ame?

FABLE XXXI.

Du Geay paré de plumes de Paons.

UN Geay plein de vanité, se para avec des plumes de Paons qu'il avoit ramas-

 sées,

Digitized by Google

ſées. Cet ornement emprunté lui cauſa tant d'orguëil, qu'il en conçut du mépris pour les autres Geais. Il les quitta, & ſe mêla fierement parmi une troupe de Paons, qui reconnoiſſant ſa ſupercherie, le dépoüillerent ſur le champ de ſes plumes poſtiches. Cet animal tout honteux aprés cette diſgrace, voulut retourner avec les Geais; mais ils le rebuterent violemment, & lui donnerent tant de coups de bec, qu'ils lui arracherent toutes ſes plumes empruntées; de ſorte qu'il ſe vit mépriſé des autres Oiſeaux, & même de ceux de ſon eſpece.

SENS MORAL.

QUand on mépriſe ſes égaux, & que l'on veut s'élever au deſſus de ſon merite, on tombe dans le mépris. C'eſt la folie des perſonnes vaines, que de vouloir ſe faire eſtimer à quelque prix que ce ſoit, & par toutes ſortes d'endroits. Ces gens-là ſe loüent ſans façon avec une effronterie qui étonne. Ils aiment le faſte, & tout ce qui les fait regarder. Les choſes les plus petites leur paroiſſent conſiderables, quand elles ſervent à groſſir l'idée qu'ils ont de leur merite. Ils reſſemblent au Geay de la Fable, & ne ſe connoiſſent pas tels qu'ils ſont. Cet animal paré de plumes de Paons qu'il avoit ajoûtées aux ſiennes, mépriſoit ſes pareils, & ſe croyoit d'une condition bien plus relevée. Ce qui empêche principalement les hommes de ſe connoître, c'eſt qu'ils ſe regardent toûjours par leurs

Digitized by Google

leurs côtez les plus favorables, & qu'ils se flatent d'avoir mille bonnes qualitez qu'ils n'ont point en effet. Le Geay, dont parle Esope, ne pouvoit pas se persuader que les plumes de Paon, qu'il avoit mêlées parmi les siennes, lui fussent naturelles ; cependant il s'en glorifioit, & prenoit de là occasion de mépriser ses semblables. Cette ridicule arrogance du Geay represente assez bien le sot orgueil de ceux qui nez dans une condition obscure, oublient ce qu'ils ont été, quand ils ont fait une grande fortune ; ils ne connoissent plus leurs anciens amis, ni leurs parens, & ils ne se connoissent pas eux-mêmes. Ils ont quelquefois l'insolence de parler de leurs ancêtres devant des gens qui ne les connoissent pas, comme s'ils étoient d'une qualité fort relevée. Le Geay rebuté de son état, & portant envie à la beauté des Paons, s'orna de leur plumage, pour déguiser son origine, & se jetta fierement dans une troupe de Paons. Voilà ce que font encore tous les jours des gens d'une condition obscure, qui ne veulent avoir de commerce qu'avec les Grands. Ils prétendent par là se faire estimer de ceux qui les hantent, en leur faisant accroire que leur credit est considerable. On en voit d'autres qui imitent encore plus particulierement le Geay d'Esope, & qui font d'énormes dépenses pour se parer d'habits magnifiques, qui ne conviennent nullement à leur condition. Ils croyent avoir un plus grand merite, quand ils se voyent ornez d'un riche habit ; mais il leur arrive la même chose qu'à ce Geay arrogant, qui s'exposa aux mépris des autres Geais, qui lui arracherent toutes ses plumes. C'est ainsi que les creanciers dépoüillent

Digitized by Google

ceux qui se sont ruïnez par de folles dépenses. On fait vendre les Terres, chacun emporte sa piece, & on les reduit jusqu'à la nudité.

Te voilà magnifique ; habits, train, équipage,
Rien ne manque à ta vanité ;
Mais ton bien se dissipe ; en tous lieux endetté ;
Crains de joüer bien-tôt un méchant personnage.

FABLE XXXII.

De la Mouche, & du Chariot.

UNe Mouche s'étant arrêtée sur un Chariot qui couroit dans la lice, où les chevaux

Digitized by Google

vaux & l'agitation des roües élevoient une grande poussiere : Quelle nuée de poudre je fais élever, s'écria-t-elle en s'applaudissant :

SENS MORAL.

ON se rend ridicule & méprisable en s'appropriant la gloire des actions d'autrui, comme fit la Mouche, qui ne contribuoit nullement à soûlever cet amas de poussiere qu'on voyoit voler en l'air dans une lice où plusieurs Chevaux couroient ensemble. On voit des hommes assez vains & assez présomptueux pour s'attribuer la gloire des actions ausquelles ils n'ont nulle part, ou du moins dont ils ne sont pas les principaux auteurs. Cette vanité est assez commune aux gens de guerre ; car quand il s'est passé quelque action considerable, ils racontent à tout propos comment l'affaire s'est passée, & ne manquent pas d'insinuer qu'ils y ont essuyé de grands perils. Les Commandans veulent avoir tout l'honneur du succés ; & pour y réüssir plus seurement, ils tâchent d'obscurcir la gloire de ceux qui ont le plus contribué au gain de la bataille ; ils ne manquent pas de briguer le suffrage de gens apostez, qui publient leurs hauts faits avec de grandes exagerations. C'est bien pis quand on prend le soin de se loüer soi-même ; mais ceux qui en usent de la sorte se trompent ; & les loüanges qu'ils se donnent si imprudemment, au lieu de les faire estimer, ne leur attirent que du mépris. L'encens dont un homme s'enyvre lui-même, fait toûjours un mauvais effet ; & si l'on pouvoit gagner sur soi

Digitized by Google

de ne ſe loüer jamais, on en ſeroit bien plus loüable. Il y a long-temps que l'on avertit les hommes de ſe précautionner contre ce ridicule, & que les loüanges qu'ils ſe donnent ſans façon, fatiguent ceux qui les écoutent ; mais le plaiſir qu'ils trouvent à parler avantageuſement d'eux-mêmes, de leur fortune, de leur credit, de leur famille, l'emporte ſur toutes leurs précautions. L'amour des loüanges eſt un vice aſſez ordinaire à ceux qui écrivent, & qui donnent leurs Ouvrages au Public ; s'ils n'ont un grand fonds de modeſtie, ils ſe rendent impudens par le deſir qu'ils ont de ſe produire, & de montrer leurs Ouvrages. Ils avalent avec trop de complaiſance, les loüanges empoiſonnées qu'on leur donne pour ſe moquer d'eux, & de leurs Ouvrages. Quand on a fait quelque choſe qui merite de grandes loüanges, il ne faut point faire paroître d'avidité de les recevoir ; mais il faut ſe contenter du merite d'avoir fait une belle action. On ſe rend bien ridicule quand on ſe vante des choſes que l'on n'a point faites ; à peu prés comme la Mouche dont parle Eſope, qui s'applaudiſſoit elle-même en voyant cette grande nuée de pouſſiere, dont elle n'étoit nullement la cauſe.

La vanité de l'homme eſt difficile à croire.
Que de larcins d'honneur fait faire un ſot orgueil !
Des eſprits vains & bas c'eſt l'ordinaire écueil ;
De ce qu'a fait un autre, ils ſe donnent la gloire.

FA-

FABLE XXXIII.

De la Fourmi, & de la Mouche.

LA Fourmi eut un jour querelle avec la Mouche, qui se vantoit de voler comme les oiseaux, d'habiter dans les Palais des Princes, de faire toûjours grand'chere, sans qu'il lui en coûtât aucune peine. Elle reprochoit à la fourmi la bassesse de sa naissance, & qu'elle rampoit toûjours à terre pour chercher de quoi vivre avec beau-

Digitized by Google

coup de travail & d'affiduité ; qu'elle étoit reduite à ronger quelques grains, à boire de l'eau, à habiter les cavernes. La Fourmi répondoit à tous ces reproches, qu'elle étoit contente de son sort ; qu'une demeure seure & arrêtée lui plaisoit mieux, qu'une vie errante & vagabonde. Que l'eau des Fontaines, & les grains de bled, lui paroissoient d'un goût exquis, parce que c'étoient des fruits de son travail : au lieu que la Mouche se rendoit incommode à tout le monde, & méprisable par sa faineantise.

SENS MORAL.

UNe fortune mediocre & bien assurée vaut mieux qu'une abondance pleine d'iniquité, & exposée à mille perils. La dispute qui survint entre la Mouche, & la Fourmi, pour l'excellence de leur état, se renouvelle encore tous les jours ; car on aime naturellement à se préferer à ses voisins. Il semble même que ces préjugez soient d'un grand secours, pour faire que chacun vive plus content dans son état par la comparaison que l'on fait du sien à celui des autres. La Mouche défend le parti des Grands, & de ceux qui habitent des Palais magnifiques, qui font bonne chere, qui menent une vie oisive, & commode, & qui ne sçauroient se donner aucune peine. Elle méprise la vie obscure & laborieuse de la Fourmi, qui rampe à terre, & qui travaille sans relâche, pendant tout l'Esté,

pour

pour avoir de quoi vivre durant l'Hiver. La Fourmi, pour répondre aux insultes de la Mouche, lui dit qu'elle est contente de sa condition, & qu'elle préfere la campagne aux Palais où la Mouche n'est que par emprunt, & où elle fatigue tout le monde, par l'incommodité qu'elle y cause. La Fourmi lui dit encore, qu'elle ne lui porte point d'envie pour les viandes exquises qu'elle mange, & pour la bonne chere qu'elle fait chaque jour, & que sa frugalité, & sa moderation lui tiennent lieu des mets délicieux que la Mouche est contrainte de dérober au peril de sa vie. Le veritable plaisir ne consiste pas tant dans la delicatesse des mets que l'on mange, que dans le ragoût qu'on y trouve. Voilà pourquoi ce Philosophe avoit grande raison de dire, que pour vivre, il ne faloit que du pain & de l'eau : & qu'avec cela, pour faire bonne chere, il faloit avoir faim. La Fourmi se vante d'être tranquile au milieu de sa mediocrité ; au lieu que la Mouche est dans une agitation perpetuelle, au milieu des Palais qu'elle habite. Esope a voulu representer, par la comparaison de la Mouche, & de la Fourmi, la difference qui se trouve entre la vie tumultueuse des Grands, & la vie paisible des personnes retirées à la campagne. Les premiers ne sont pas contens au milieu de l'abondance & des plaisirs. Les autres vivent tranquiles dans une honnête mediocrité, qui leur coûte des soins, & du travail. La Fourmi reproche agreablement à la Mouche, que sa paresse la réduit à la merci d'autrui, & qu'elle aime mieux s'exposer à mourir de faim, que de travailler. Elle lui represente encore que sa vie n'est point en seureté, & qu'elle court risque à

tous

Digitized by Google

tous momens de mourir d'une mort violente. Mais la Fourmi vit en seureté dans sa retraite, où elle joüit tranquillement avec ses compagnes du fruit de ses travaux.

L'Ambitieux s'aveugle, & croit qu'il luy sied bien
De prendre un vol sublime où rien ne le resserre,
Mais il vaut beaucoup mieux n'aller que terre à terre,
Et ne manquer jamais de rien.

FABLE XXXIV.

D'un Singe, & d'un Renard.

DAns une Assemblée generale des Animaux, le Singe sauta avec tant de le-

legereté, & tant d'adresse, qu'ils l'élurent pour leur Roi, avec l'approbation de toute l'Assemblée. Le Renard, qui ne put regarder son élevation sans envie, ayant apperçû dans une fosse, de la viande cachée sous des filets, mena le Singe sur le bord de la fosse, lui disant, qu'il avoit rencontré un tresor, & que c'étoit au Roi à s'en saisir, parce que la Loy le lui attribuoit. Le Renard exhorta donc le Singe à s'emparer promptement de ce tresor. Le Singe étant entré inconsiderément dans la fosse, fut attrapé au piege qu'il n'avoit pas apperçû. Se voyant pris de la sorte, il reprocha au Renard sa perfidie. Monsieur le Singe, lui repliqua le Renard, puisque vous êtes si peu avisé, comment pretendez-vous avoir l'empire sur tous les autres Animaux?

SENS MORAL.

CEux qui font des entreprises inconsiderées, & sans avoir bien pris toutes leurs mesures, ne réüssissent guere, & tombent souvent dans de grandes disgraces. Le Renard qu'Esope fait parler dans cette Fable, represente un homme sage & avisé. Au contraire, tous les autres animaux qui élûrent de concert le Singe pour leur Roi, font connoître l'imprudence, & la bêtise des hommes peu sensez, qui donnent souvent de grandes Charges à ceux qui ne sont nulle-

ment

Digitized by Google

ment capables d'en remplir tous les devoirs. Esope condamne aussi en la personne du Singe, ces hommes presomptueux qui n'ayant pas les talens necessaires pour s'acquitter d'un employ considerable, ne laissent pas de le briguer à toute outrance, & de s'y placer par leurs intrigues. Esope feint que le Singe fut élû Roi dés autres animaux pour la legereté qu'il fit paroître à sauter; mais ce nouveau Roi, peu de temps aprés son élection, tomba dans les pieges que lui tendit le Renard, & devint par son imprudence, la risée de ceux mêmes qui l'avoient élû. Quelques Historiens rapportent, que lors qu'on voulut établir quelque espece de Gouvernement, on choisit d'abord les personnes les mieux faites & les plus belles. On revint bientôt de cette erreur, & l'on ne fut pas longtemps sans s'appercevoir de l'inconvenient d'un si mauvais choix, parce que la vertu, le courage, le discernement, la prudence, & les autres qualitez necessaires pour le bon gouvernement, ne sont pas toûjours l'appanage de la beauté; puisque l'on voit souvent des hommes stupides & grossiers, qui ont les meilleures apparences du monde. Au contraire, on en voit d'autres petits, & contrefaits, qui ont du courage, de la grandeur d'ame, & mille autres rares qualitez. Dans la suite, les plus forts déposséderent du Gouvernement, ceux que l'on y avoit mis par le seul privilege de leur beauté. Ils se firent Rois, ou plûtôt Tyrans, ne trouvant rien qui pût leur resister. Cette maniere tyrannique de regner devint odieuse, comme l'autre, qui n'étoit fondée que sur la beauté, étoit devenuë méprisable; de sorte que les sa-

ges

ges chasserent les forts dans la suite, & se maintinrent dans le Gouvernement par leur prudence, contre la violence des autres. Esope a voulu donner à entendre par cette Fable, qu'il ne faloit pas considerer le merite du corps dans le choix que l'on faisoit de ceux qu'on destine à gouverner les autres. Il faut choisir les plus sages, les plus prudens, les plus vertueux, & qui ont toutes les qualitez necessaires pour un employ de cette importance.

Je te croy des talens bien au dessus des nôtres,
Mais quelques dignitez qu'on te veuille acorder,
N'entreprens point de commander aux autres,
Si tu ne sçais te commander.

FABLE XXXV.

De la Grenoüille, & du Bœuf.

LA Grenoüille ayant un jour apperçû un Bœuf qui paissoit dans une Prairie, se flata de pouvoir devenir aussi grosse que cet animal. Elle fit donc de grands efforts pour enfler les rides de son corps, & demanda à ses compagnes si sa taille commençoit à approcher de celle du Bœuf. Elles lui répondirent, que non. Elle fit donc de nouveaux efforts pour s'enfler toûjours de plus en plus, & demanda encore une autre fois aux Grenoüilles, si elle égaloit à peu prés la grosseur du Bœuf. Elles lui firent

Digitized by Google

rent la même réponſe que la premiere fois. La Grenoüille ne changea pas pour cela de deſſein; mais la violence qu'elle ſe fit pour s'enfler fut ſi grande, qu'elle en creva ſur le champ.

SENS MORAL.

LEs petits ſe perdent quand ils veulent aller de pair avec les Grands, & les imiter. Ce fut une grande imprudence à la Grenoüille de vouloir faire comparaiſon de ſa taille avec celle du Bœuf. Les efforts qu'elle fit pour l'égaler furent la cauſe de ſa perte. Cette Fable dépeint au naturel le caractere des gens d'une con-

Digitized by Google

condition mediocre, qui oubliant ce qu'ils sont nez, veulent s'égaler aux Grands. Ils veulent être vêtus, logez, nourris, servis comme eux, être entournez du même nombre de Domestiques. C'est l'extravagance où tombent d'ordinaire ceux qui ont fait une grande fortune; la tête leur tourne, & le vertige les prend dans cette haute élevation. Ils ne se contentent pas de s'approprier les Terres des grands Seigneurs, ils en veulent même porter les noms, comme s'ils étoient du même rang, & de la même famille. L'orgueil dont ils sont possedez, fait qu'ils dédaignent leurs pareils. Ils veulent aller de pair avec les personnes de la plus haute naissance; mais les folles dépenses qu'ils font pour cela, les ruïnent de fond en comble, & les remettent dans leur premier état. Qu'ils apprennent à se moderer, & à vivre contens de leur condition. Qu'ils n'imitent pas la folle présomption de la Grenoüille, qui creva pour avoir voulu s'égaler au Bœuf, & lui ressembler par la taille, quoique la nature ait mis une si grande disproportion entre leurs corps.

Lorsque fermant les yeux sur ta basse origine,
Enflé d'un sot orgueil tu veux trop t'élever,
Ta vanité t'abaïsse, & fait qu'on examine
La honte dont en vain tu penses te sauver.

FABLE XXXVI.

Du Cheval, & du Lion.

UN vieux Lion ne pouvant plus chasser avec la même vîtesse, & le même

Digitized by Google

ſuccés, eut envie de manger un Cheval qu'il trouva en ſon chemin. Il s'aviſa de contrefaire le Medecin, & de lui demander des nouvelles de ſa ſanté. Le Cheval qui comprit à peu prés la mauvaiſe intention du Lion, lui répondit, qu'il ne ſe portoit pas trop bien, & que depuis peu il s'étoit mis une épine au pied, dont il ſe ſentoit fort incommodé. Le Lion s'offrit ſur le champ à la lui tirer. Le Cheval accepta l'offre, & ſe mit en poſture. Quand le Lion ſe fut approché pour tirer l'épine, le Cheval alongeant le pied, frappa ru-

de-

Digitized by Google

dement le Lion au milieu du front, & se mit à fuïr de toute sa force, laissant le Lion dans un état pitoyable, & desesperé d'avoir manqué son coup.

SENS MORAL.

LEs méchans perissent assez souvent par les mémes artifices qu'ils employent pour perdre les autres. Les ruses dont se servit le Lion pour surprendre le Cheval, sont le symbole des artifices que les perfides mettent en usage, pour surprendre ceux qu'ils tâchent de faire perir. Le Lion ne pouvant plus prendre les autres animaux avec la même vîtesse, & la même violence, se servit de ruse pour devorer le Cheval qu'il trouva en son chemin. C'est ainsi qu'en usent de certaines gens à qui la force manque, & qui se servent de mauvaises finesses pour venir à bout de leurs desseins. On peut encore faire une remarque sur le procedé du Lion, qui conserve toûjours son naturel sanguinaire jusque dans l'extrême vieillesse. C'est ainsi que les Tyrans redoublent leurs cruautez à mesure qu'ils avancent en âge. Les Historiens qui ont écrit la vie de Tibere, ont remarqué que cet Empereur ne fut jamais plus cruel que dans sa vieillesse, aprés qu'il se fut retiré dans l'Isle de Caprée. Le déguisement du Lion qui contrefit le Medecin pour mieux réüssir dans son entreprise, est une instruction que donne Esope à tous les hommes, afin qu'ils se précautionnent contre les ruses de leurs ennemis, & contre les pieges qu'ils leur tendent. Le Cheval eut toute la presence d'esprit qui étoit necessaire pour élu-

Digitized by Google

der les artifices du Lion. Il tourna adroitement contre lui-même la ruse dont il se servoit pour le perdre; & le Lion ne pouvoit avec raison se plaindre du mauvais traitement du Cheval, qui lui rendoit le change, & qui se servit de son sçavoir faire, pour se tirer de ses griffes, & pour éviter la mort.

Quand on se peut tirer d'un mauvais pas,
En perdant l'ennemi qui cherche nostre perte,
Si l'on en voit l'occasion offerte,
Il est bien mal-aisé de ne s'en servir pas.

FABLE XXXVII.

Digitized by Google

Le Combat des Oiseaux, & des Animaux terrestres.

LEs Oiseaux & les Animaux terrestres se declarerent la guerre pour la préeminence, & pour défendre l'honneur de leur espece. Pour décider leur grande querelle, ils se donnerent bataille. La victoire balança long-temps sans se declarer & sans prendre parti. La Chauve-Souris, qui se persuada que les Oiseaux alloient être vaincus, se rangea du côté des Animaux terrestres. Sa prévoyance fut trompée; les Oiseaux remporterent une victoire complette sur leurs ennemis, contre l'attente de la Chauve-Souris, qui fut chassée de la compagnie des Oiseaux. Elle eut tant de honte & de douleur de son infortune, que depuis ce temps-là elle n'ose plus voler en plein jour, & ne se montre que la nuit.

SENS MORAL.

LEs personnes interessées, & les lâches suivent la fortune, sans se soucier de leur devoir, ni de leur honneur. La Chauve-Souris abandonna lâchement le parti des autres Oiseaux, quoique jusqu'alors elle l'eût suivi constamment. Elle les abandonna justement dans le temps qu'elle crut qu'ils alloient avoir du pire. C'est la methode ordinaire des personnes interessées, de négliger leurs Amis quand ils leur devien-

nent inutiles. Les malheureux doivent s'y attendre; dans un moment ils se voyent abandonnez de tous ceux qui leur faisoient la cour avec plus d'empressement. On ne fait pas semblant de les connoître, on les méprise, on les fuit; c'est beaucoup, si on ne leur rend pas de mauvais offices. La Chauve-Souris se jetta dans le parti des Animaux terrestres, lorsqu'elle crut qu'ils alloient remporter la victoire sur les Oiseaux; mais elle fut bien punie de sa perfidie; car ils la chasserent honteusement de leur Corps lorsque la victoire se fût declarée pour eux. La honte & le repentir sont le partage ordinaire des perfides. Ils tombent necessairement dans le mépris, quand on connoît leur mauvaise foy. L'Aigle ni les autres Oiseaux ne voulurent point faire mourir la Chauve-Souris; ils crurent que c'étoit une chose indigne de leur courage de se vanger de la sorte d'un Animal si méprisable. C'est ainsi que les personnes genereuses en usent envers ceux qui leur ont joüé de mauvais tours; elles les abandonnent à leur conduite, sans se soucier de les punir d'une maniere plus cruelle, mais elles ne s'y fient plus, & rompent avec eux tout commerce. Une autre raison empêcha encore les Oiseaux de faire mourir la Chauve-Souris; c'étoit la joye qu'ils goûtoient aprés le grand succés qu'ils venoient d'avoir dans la bataille qu'ils avoient livrée aux Animaux terrestres. Ils ne voulurent point soüiller leur victoire par la mort de la Chauve-Souris. La clemence est la vertu ordinaire des grands courages. Si la trahison leur est quelque fois utile, la personne des traitres leur est toûjours odieuse.

Au

Digitized by Google

Au parti que le sang, que l'honneur nous fait prendre,
Il faut donner tout nostre amour.
Qui trahit ce qu'il est obligé de défendre,
Doit se cacher de honte, & ne plus voir le jour.

FABLE XXXVIII.

De l'Eprevier, & de la Colombe.

L'Eprevier en poursuivant une Colombe, tomba imprudemment dans les filets qu'un Païsan avoit tendus. Se voyant pris de la sorte, il employa toute son éloquen-

Digitized by Google

ce pour persuader au Païsan de lui rendre la liberté. Entre les raisons qu'il lui allegua pour le toucher, il lui dit, qu'il ne lui avoit jamais fait de tort. Cela peut être, lui repliqua le Païsan ; mais la Colombe que tu poursuivois maintenant avec tant d'ardeur, dans l'intention de la devorer, ne t'avoit aussi jamais offensé.

SENS MORAL.

LA Justice veut que l'on punisse les méchans, & que l'on protege l'innocence. L'Eprevier se servoit d'une frivole raison, pour obtenir sa liberté du Païsan, en lui disant qu'il ne l'avoit jamais offensé ; parce qu'il devoit être puni pour le dur traitement qu'il vouloit faire à la Colombe. Si les méchans ne sont pas toûjours punis sur le champ de toutes leurs mauvaises actions, il arrive tost ou tard, qu'ils portent la peine de leurs crimes. L'Eprevier avoit commis plusieurs injustices envers les autres Oiseaux ; il en avoit devoré un grand nombre impunément ; mais enfin il tomba par hazard dans les filets d'un Païsan, qui ne voulut point se laisser fléchir par ses raisons, ni lui faire de quartier. C'est ainsi que ceux qui ont commis plusieurs crimes, & plusieurs meurtres, sont punis par d'autres meurtriers, ou par les Executeurs de la Justice humaine. L'intention d'Esope en cette Fable, a esté de representer aux hommes, par le malheur de l'Eprevier, que leurs crimes demeurent rarement impunis ; & qu'ils tombent enfin tôt ou tard dans quelque disgrace, dont ils ne peuvent

Digitized by Google

vent ſe delivrer. Ces malheurs, qui ſemblent d'abord de purs effets du hazard, ſont cauſez par une intelligence ſuperieure, qui veille au gouvernement du monde, qui protege les innocens, & qui les vange de leurs perſecuteurs.

Puiſque ſur l'innocent, par haine ou par caprice,
On nous voit chaque jour porter d'injuſtes coups,
Pourquoy crier à l'injuſtice,
Quand elle eſt faite contre nous?

FABLE XXXIX.

Digitized by Google

D'un Loup, & d'un Renard.

LE Loup avoit ramassé dans sa Taniere de grandes provisions, pour y subsister assez long-temps, sans être obligé d'en sortir; le Renard eut envie d'en avoir sa part. Il vint rendre visite au Loup, & lui demander des nouvelles de sa santé. Le Loup se défiant des finesses du Renard, & craignant qu'il ne voulût lui joüer quelque mauvais tour, feignit de se trouver mal, disant que son indisposition ne lui permettoit pas de sortir de sa Taniere, & que c'étoit pour se remettre qu'il se tenoit en repos. Il le pria d'aller demander aux Dieux le retour de sa santé. Le Renard mal satisfait de cette réponse, & du procedé du Loup qui rompoit toutes ses mesures, alla trouver un Berger, lui exposa l'état où le Loup se trouvoit, & lui conseilla de venir promptement en sa Taniere, où il lui seroit fort aisé de le tuer, parce qu'il ne se tenoit pas sur ses gardes. Le Berger persuadé par le conseil du Renard, vint attaquer le Loup, & le tua sans une grande resistance. Cette mort mit le Renard en possession de la Taniere, & de toutes les provisions du Loup; mais il n'en joüit pas long-temps; le Chien du

Ber-

Digitized by Google

Berger ſurvint, qui prit le Renard, & l'étrangla ſur le champ.

SENS MORAL.

LEs traîtres ne portent pas loin la punition de leurs perfidies, & ils ne joüiſſent pas long-temps des biens qu'ils ont acquis injuſtement. Le Renard témoignant un faux zele pour les interêts du Berger, l'engagea par ſes remontrances à venir ſurprendre le Loup, qui vivoit en repos dans ſa Taniere. Ce traître fut puni de ſa perfidie comme il le meritoit; & le châtiment ſuivit de fort prés ſon crime. L'envie que portoit le Renard à la bonne fortune du Loup, lui inſpira le deſir de le perdre, pour profiter de ſes dépoüilles. Dans ce deſſein, il alla avertir un Berger que l'occaſion étoit belle pour ſe vanger des mauvais tours que le Loup lui avoit joüez, & des larcins qu'il lui avoit faits. Que le Loup retenu par quelque indiſpoſition ne pouvoit ſortir de ſa Taniere, & qu'il lui ſeroit fort facile de l'aſſommer. Le Renard ſe ſoucioit fort peu des interêts du Berger; mais il vouloit ſe ſervir de ſon miniſtere, pour s'emparer de la Taniere & des proviſions du Loup. Cet artifice lui réüſſit d'abord; mais il lui fut funeſte à la fin; car il perit au milieu de l'abondance, & des biens dont il s'étoit emparé par une inſigne perfidie. C'eſt ainſi que periſſent ordinairement les infidelles; ſi leurs trahiſons ont quelques ſuccés au commencement, elles les font enfin tomber dans le precipice.

Ne

Ne sois point envieux si tu veux qu'on t'estime,
Ce vice avec raison d'un cœur noble est banni,
Il porte quelquefois au crime,
Et rarement le crime est long-temps impuni.

FABLE XL.

De l'Asne, & du Cheval.

UN Cheval richement paré, rencontra dans son chemin un pauvre Asne, qui gemissoit sous le poids de sa charge. Le Cheval, que son riche harnois rendoit inso-

Digitized by Google

ſolent, rempliſſoit l'air de henniſſemens, & crioit à l'Aſne de ſe retirer, & de lui faire place. L'Aſne ſaiſi de frayeur, ſe rangea promptement ſans repliquer. Le Cheval alloit à la guerre ; il en revint ſi haraſſé, & ſi uſé, que ſon Maître le voyant hors d'état de lui rendre aucun ſervice, le vendit à un Païſan, qui le mit à un Chariot pour porter du fumier. L'Aſne le rencontra au bout de quelque temps, & lui demanda, tout étonné d'un changement ſi étrange, ce qu'il avoit fait de ſon beau harnois, de ſa riche houſſe, de ſon mords doré, qui le rendoit ſi fier, & ſi ſuperbe, & qui lui inſpiroient tant de mépris pour ceux qui ne voudroient maintenant faire aucune comparaiſon avec lui.

SENS MORAL.

LEs orgueilleux tombent ſouvent dans le mépris, en punition de leur arrogance. La proſperité leur inſpire des ſentimens hautains, ils regardent avec dédain ceux qu'ils voyent dans une condition malheureuſe. C'eſt l'effet ordinaire que fait la fortune ſur l'eſprit de la plûpart des hommes ; ils ne peuvent guere ſe moderer dans l'état heureux où ils ſe trouvent, & il eſt preſque impoſſible de les guerir de l'orgueil dont ils ſont poſſedez, à moins que quelque revers ne les faſſe tomber dans le malheur. C'eſt-ce qu'Eſope a parfaitement bien dépeint dans le caracte-

ractere du Cheval orgueillleux, & dans le discours qu'il tint à l'Asne pour l'obliger à se retirer de son passage. Au lieu d'avoir compassion de l'état malheureux, où il vit l'Asne, il se mit à lui insulter sur sa misere. Mais l'Asne ne fut pas long-temps sans être vangé du mépris de cet insolent ; car peu de temps aprés, il le vit dépoüillé de son beau harnois, & condamné à un employ miserable, L'Asne ne put s'empêcher de témoigner de l'étonnement en le voiant réduit à un état si déplorable, & si different de son premier état. On ne se refuse guere le plaisir malin d'insulter à ceux dont on a esté maltraité, quand on les voit dans l'adversité. Ceux que la fortune favorise, doivent se souvenir que la condition humaine est exposée à toutes sortes de vicissitudes; qu'il y a toûjours du haut, & du bas dans la vie ; & qu'il ne faut point se flater que le bonheur dont on joüit durera toûjours. L'orgueil du Cheval fut puni ; & l'Asne fut vengé des insultes qu'il lui avoit faites, lorsqu'il le vit condamné à traîner honteusement un Chariot rempli de fumier.

Que la prosperité ne t'enfle point le cœur.
Tout répond à tes vœux, la fortune te flate,
Mais elle peut changer, crains ce triste malheur,
Et que son inconstance à ta honte éclate.

FABLE XLI.

D'un Cerf, & d'un Chasseur.

UN Cerf se regardant dans une Fontaine, fut charmé de la beauté de son bois

Digitized by Google

bois ; mais ſes jambes grêles & déliées ne lui plurent nullement. Pendant qu'il ſe contemploit, & qu'il raiſonnoit en lui-même, un Chaſſeur ſurvint tout à coup, accompagné de chiens, en ſonnant du Cor. Ce bruit obligea le Cerf à prendre promptement la fuite. Il devança les chiens de bien loin en raſe campagne, à la faveur de la legereté de ſes jambes. Mais le Chaſſeur, le pourſuivant toûjours, le Cerf ſe cacha dans une Forêt, où ſes cornes demeurerent embaraſſées aux branches des arbres.

Alors

Digitized by Google

Alors il reconnut ſon erreur, & il comprit combien ſes jambes deliées & ſouples lui étoient utiles pour le délivrer de ceux qui le pourſuivoient, & combien ſon bois, dont il avoit tant admiré la beauté, lui étoit funeſte, puiſqu'il étoit la cauſe de ſa mort.

SENS MORAL.

CE que nous admirons le plus, & ce qui nous donne plus de plaiſir, n'eſt pas toûjours le plus utile. La principale perfection des Cerfs conſiſte dans la legereté de leurs jambes. Si le bois dont leur tête eſt ornée les pare, il les embaraſſe. Eſope a voulu par cette Fable apprendre aux hommes qu'ils ne doivent pas juger du merite des choſes par les apparences; & que ce qu'ils deſirent, & ce qu'ils aiment avec plus de paſſion, eſt ſouvent l'origine de leur perte. Ces honneurs, ces dignitez qu'ils briguent avec tant d'ambition, les expoſent à la jalouſie des perſonnes envieuſes, qui mettent tout en œuvre pour les détruire. Mille gens ſe ſont perdus dans une fortune conſiderable, qui auroient vêcu tranquilement dans une fortune mediocre. Sitôt que nous ſommes dans la proſperité, que nous avons quelque choſe qui nous donne du luſtre & du relief, nous ſommes en bute aux traits de l'envie. Ainſi il ne faut pas toûjours rechercher ce qui éclate davantage. Le bon ſens veut que l'on préfere l'utile à ce qui flate le plus nôtre vanité. Le Cerf de la Fable qui avoit con-

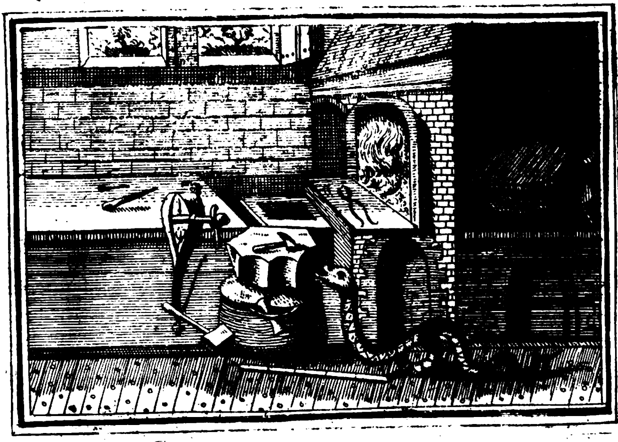
tem-

Digitized by Google

templé avec tant de complaisance le bois dont sa tête étoit orné, & qui avoit eu du chagrin en voyant ses jambes qui lui parurent mal-faites, raisonna tout autrement quand il se vit exposé aux javelots des Chasseurs. Ses jambes l'avoient sauvé ; au lieu que son bois, qui lui avoit paru si beau, fut la cause de son malheur.

Ton merite à tes yeux par l'amour propre offert
Te porte pour toy-même à trop de complaisance.
Ce merite qui n'a qu'une fausse apparence,
Est bien-souvent ce qui nous perd.

FABLE XLII.



Du Serpent, & de la Lime.

UN Serpent s'étant enfermé dans la Forge d'un Serrurier, voulut ronger tous ses outils. Il attaqua d'abord l'enclume; mais ne la pouvant entamer, il la quitta pour s'attacher à la Lime, croyant qu'il y trouveroit mieux son compte, & qu'il en viendroit plus aisément à bout. La Lime lui dit en se moquant de ses vains efforts : sotte bête que tu es, quelle est ta folie ? Comment pourrois-tu me ronger avec tes dents; moi qui ronge le fer, & qui peux mettre en poudre l'enclume que tu n'as pû seulement entamer ?

SENS MORAL.

LEs médisans peuvent attaquer les gens de bien; mais leur vertu triomphe tôt ou tard de leurs calomnies, L'entreprise du Serpent renfermé dans une Forge, & qui tâche d'en ronger tous les Outils les uns aprés les autres, est une leçon pour nous apprendre que la médisance attaque tout, & que les vertus les plus solides ne sont pas à couvert de ses traits envenimez. Mais souvent la calomnie donne plus de lustre à la vertu; & si elle demeure quelque temps opprimée, elle se releve avec plus d'éclat. C'est l'enclume ou la Lime que le Serpent s'efforce de ronger sans y pouvoir mordre.

Sans

Digitized by Google

Sans attaquer les Grands, souffre leur injustice.
Traverser leurs desseins, leur nuire, les troubler,
C'est ébranler un édifice,
Dont la chûte peut t'accabler.

FABLE XLIII.

Des Loups, & des Brebis.

LEs Loups & les Brebis, aprés une longue & sanglante guerre, fitent une espece de Tréve, dans laquelle ils convinrent de se donner des ôtages de part & d'au-

Digitized by Google

tre. Les Brebis consentirent de livrer leurs Chiens. Les Loups donnerent aux Brebis leurs Louveteaux, qui étant devenus plus grands, se jetterent sur les Brebis, & les devorerent sans resistance, parce qu'elles n'avoient plus leurs Chiens pour venir à leur secours. Les Loups de leur côté devorerent les Chiens qui ne se tenoient point sur leurs gardes, & qui vivoient en assurance sur la bonne foi du Traité.

SENS MORAL.

IL faut être toûjours en garde, pour éviter les surprises d'un ennemi avec lequel on s'est reconcilié. Esope, dans la Fable des Loups & des Brebis, a voulu nous apprendre deux moralitez importantes. La premiere, qu'il ne faut pas aisément se fier à un ennemi, quoiqu'il fasse semblant de s'être reconcilié de bonne foi. La seconde, que les méchans ne manquent jamais de specieux pretextes, pour couvrir leur malignité. C'est une imprudence extrême, & qui a presque toûjours de mauvaises suites, de s'abandonner à la discretion de son ennemi, quelques protestations qu'il fasse d'être dans nos interêts. Il faut juger de l'avenir par le passé. Les demonstrations d'amitié qu'il vous donne, sont un piege adroit qu'il tend; & si vous n'apportez de grandes précautions, pour prendre toutes vos seuretez, vous y tomberez infailliblement. La haine qu'un ennemi a long-temps nourrie, ne s'éteint pas dans un moment. Elle se

Digitized by Google

se réveille dés la premiere occasion. L'animosité naturelle qui est entre les Loups & les Brebis, ne cessa point pour la tréve qui fut concluë entr'eux; & quoiqu'ils se fussent donné reciproquement des ôtages, les Loups se prévalant de la securité où étoient les Brebis durant la paix, n'eurent pas de peine à les détruire, parce qu'elles s'étoient privées inconsiderément des Chiens qui veilloient toûjours à leur garde. Voilà la methode ordinaire des gens de mauvaise foi, qui ne font semblant de se reconcilier avec leurs ennemis, que pour les ruïner plus seurement.

Tu peux faire la Paix avec ton Ennemi,
Mais garde toy d'y prendre aucune confiance;
Cette Paix dans le fond n'est faite qu'à demi,
Et le moindre pretexte armera sa vengeance.

FABLE XLIV.

D'un Bucheron, & d'une Forest.

UN Bucheron entrant dans une Forest, lui demanda la permission de prendre du bois pour faire un manche à sa coignée. Elle y consentit; mais peu de temps aprés elle se repentit de sa complaisance; car le Bucheron se servit de sa coignée pour couper de grandes branches d'arbres & pour dépoüiller la Forest de ses principaux ornemens, sans qu'elle pût s'en défendre, parce qu'elle avoit fourni des armes au Bucheron contre elle-même.

Digitized by Google

SENS MORAL.

LEs ingrats abusent du bien qu'on leur fait, & s'en servent quelquefois contre leurs bienfaicteurs. Quand on a besoin des gens, on les caresse, on les flate pour obtenir les choses qu'on leur demande; mais quand on n'en espere plus rien, on leve le masque, & l'on se declare contre ceux dont on a receu plus de bienfaits. La Coignée du Bucheron lui étoit inutile, parce qu'elle manquoit d'un manche; mais elle ne fut pas plûtôt emmanchée par la facilité & par la liberalité de la Forest, qu'il s'en servit contre elle-même, & qu'il se mit à couper les plus beaux arbres. Combien de gens abusent de leur fa-

Digitized by Google

faveur, & de leur credit, de leurs richesses, contre ceux-mêmes qui les leur ont procurées! Ils oublient qu'ils leur doivent leur fortune, & par un surcroît d'ingratitude, ils se declarent ouvertement contre ceux à qui ils ont les dernieres obligations.

Que l'homme en ce qu'il fait est rempli d'ignorance!
Sans rien approfondir, aveugles, insensez,
Tous les jours par nôtre imprudence,
Nous fournissons les traits dont nous sommes percez.

FABLE XLV.

Du Loup, & du Chien.

UN Loup rencontra par hazard un Chien dans un bois, au commencement du jour. Il se mit à le careſſer, & à lui demander de ſes nouvelles ; il le queſtionna ſur ſon embonpoint. Le Chien lui répondit, que les bontez de ſon Maître, & les ſoins qu'il prenoit de lui, l'avoient mis dans le bon état où il le voyoit ; car il me nourrit, ajoûta-t-il, des mets de ſa table, & des viandes dont il mange lui-même : outre cela, je dors dans un lieu couvert, & tous ceux de la maiſon me font tout le bien qu'ils peuvent. Ce diſcours inſpira envie au Loup de s'attacher au Maître du Chien. Que je ſerois heureux, lui dit-il, de ſervir un Maître ſi commode ! Si cela m'arrivoit, je croirois que ma condition ſeroit préférable à celle de toutes les autres bêtes. Le Chien s'offrit de le conduire à ſon Maître, & de le ſolliciter en ſa faveur, pourvû qu'il ſe relachât un peu de ſa cruauté naturelle. Le Loup y conſentit. Leurs conventions ainſi faites, ils ſe mirent en chemin : le jour étoit déja grand. Le Loup voyant que le col du Chien étoit tout pelé, lui en demanda la cauſe. Cela n'eſt rien, repliqua le Chien, pendant la nuit

J'ai

Digitized by Google

j'ai la liberté toute entiere, & l'on me lâche, pour abboyer aux voleurs; mais pendant le jour on me tient à l'attache, de peur que je ne morde ceux qui entrent dans la maiſon de mon Maître. Ce diſcours ralentit l'ardeur du Loup; il ne témoigna plus le même empreſſement pour aller trouver le Maître du Chien. Adieu, lui dit-il, je ne veux pas acheter à ſi haut prix l'amitié de ton Maître; j'aime mieux joüir de ma liberté, que de faire bonne chere dans l'eſclavage.

SENS MORAL.

ON a bien de la peine à ſe déterminer ſur le choix des conditions, quand on compare les biens, & les maux qu'on y trouve. Eſope a inventé cette Fable, pour exprimer les douceurs qui accompagnent la liberté. Il en pouvoit parler avec une pleine connoiſſance, parce qu'il avoit paſſé dans la ſervitude plus de la moitié de ſa vie. Il préfere la liberté à tous les autres avantages de la vie; mais il eſt peu d'hommes qui vivent dans une entiere indépendance. Les malheureux ſont obligez de ſervir & de ſe captiver pour vivre. Les autres, qui ſont dans une condition plus heureuſe, ont au deſſus d'eux des ſuperieurs, qui leur font ſentir durement leur ſuperiorité. Si les hommes vouloient ſe donner le mot, ils ne ſeroient pas obligez de s'aſſujettir au caprice, & à la bizarerie de certaines gens qui leur vendent bien cher les bons offices

Digitized by Google

qu'ils leur rendent ; mais il faut ramper, dépendre, & faire bien des bassesses, pour contenter son ambition. Ceux qui croyent vivre dans une entiere liberté dépendent de l'autorité des Magistrats ; mais cette dépendance est utile & necessaire, pour maintenir le bon ordre de la Republique. Ce n'est point cette espece de dépendance, que blâme Esope dans cette Fable ; mais il censure ceux qui pouvant vivre dans une liberté honnête, se font esclaves pour contenter leurs passions & leur ambition ; & se condamnent à essuïer les rebuts & les caprices de ceux dont ils ont besoin. Un homme libre qui peut se passer des autres, a grand tort de sacrifier sa liberté pour amasser du bien dont il n'a pas besoin. C'est-ce qu'Esope a voulu nous representer, en faisant dire au Loup, qu'il aimoit mieux vivre en pleine campagne, que d'aller chez le Maître du Chien, pour se faire mettre au collier.

Tu pretens être libre, & tu comptes ce bien
Pour le plus grand bonheur où l'homme sage aspire.
Mais de tes passions quand tu souffres l'empire,
Cet esclavage n'est-il rien ?

FABLE XLVI.

Du Ventre, & des autres Membres.

LA Main & le Pied voulurent autrefois faire un procés au Ventre, en lui reprochant qu'ils ne pouvoient suffire à le nourrir, sans qu'il y contribuât de son côté.

Digitized by Google

té. Ils vouloient l'obliger à travailler comme les autres membres, s'il vouloit être nourri. Il leur representa plusieurs fois le besoin qu'il avoit d'alimens. La Main le refusa, & ne voulut rien porter à la bouche pour le communiquer au ventre, qui tomba en peu de temps en défaillance par cette soustraction d'alimens. Tous les autres membres devinrent foibles & attenuez, par la disete où se trouva le Ventre. La Main reconnut alors son erreur, & voulut contribuer à l'ordinaire à nourrir le Ventre; mais

Digitized by Google

mais il n'étoit plus temps, il étoit trop affoibli pour faire ses fonctions, parce qu'il avoit été trop long-temps vuide; il rejetta les viandes qu'on lui presenta; ainsi il perit: mais toutes les parties du corps perirent avec le Ventre, & furent punies de leur revolte.

SENS MORAL.

LEs plus grands Etats ne s'entretiennent que par une parfaite correspondance entre les parties qui les composent. La Main, le Pied, & les autres membres avoient grand tort de reprocher au Ventre son inutilité, & qu'il engloutissoit lui seul tout ce que les autres parties pouvoient amasser. Ils conclurent mal-à-propos de le laisser mourir de faim, s'il ne vouloit travailler comme les autres. Le Pied refusa de marcher pour aller chercher des alimens. L'œil ne voulut plus conduire le Pied. La Main dit de son côté, qu'elle étoit fatiguée de porter si souvent les alimens à la bouche pour nourrir un paresseux. Mais les membres qui raisonnoient si mal, ne faisoient pas reflexion, que le Ventre distribuë à toutes les parties du corps le suc des viandes qu'il a digerées, & qu'il les fait subsister par ce moyen. Ce ne sont pas toûjours ceux qui ont les emplois les plus éclatans qui rendent de plus grands services à l'Etat. Le Peuple, comme les grands Seigneurs, contribuë à sa seureté; mais il faut que les uns & les autres vivent en bonne intelligence. Tite-Live racon-

Digitized by Google

conte que le Peuple Romain s'étant revolté contre le Senat, se retira sur le Mont Aventin, protestant qu'il ne vouloit plus vivre dans la dépendance. Menenius Agrippa, homme sage, & d'une prudence rare, fut choisi pour aller vers ce Peuple, & pour tâcher de le faire r'entrer dans son devoir. Ce grand homme ne crut pas devoir employer toute sa Rhetorique pour persuader une populace mutinée, & qui n'étoit guere en état d'écouter ses raisons. Il leur raconta mot à mot cette Fable, & le sujet de la querelle entre les autres Membres & le Ventre. Il appliqua la moralité de cette Fable à la correspondance qui devoit être entre le Peuple & le Senat, dont on s'étoit toûjours bien trouvé jusqu'alors; & il leur dit, que leur desunion causeroit le même desordre qu'avoit causé la mesintelligence entre les autres parties du Corps & le Ventre. Cette Fable expliquée ainsi à propos, fit tout l'effet qu'Agrippa en attendoit. Le Peuple se le tint pour dit, ouvrit les yeux, & r'entra dans son devoir; jugeant bien que si le Senat ne pouvoit se passer du Peuple, celui-ci ne pouvoit aussi se passer des conseils, de l'assistance, & de la protection du Senat.

Le secours mutuel souvent est necessaire,
De ce concours secret naissent les plus grands biens,
Et tel qui semble ne rien faire,
S'il faut tenter beaucoup, en fournit les moyens.

FA-

FABLE XLVII.

D'un Singe, & d'un Renard.

LE Singe voulut un jour persuader au Renard de lui prêter une partie de sa queuë, pour couvrir son derriere. Il dit au Renard que sa queuë étoit trop longue, & qu'elle l'incommodoit en marchant; au lieu que le superflu feroit honneur au Singe, & lui feroit d'un grand secours. Ces raisons ne persuaderent point le Renard. Il dit

Digitized by Google

dit au Singe, que sa queuë ne l'incommodoit nullement, & qu'il aimoit mieux en balayer la terre, que d'en couvrir les fesses d'un Singe.

SENS MORAL.

On ne doit point demander à ses amis des choses contre leurs interêts. On peut donner deux explications à cette Fable. Le Renard avec sa longue queuë, represente les Riches, qui ne veulent point faire part de leur superflu aux autres qui sont dans le besoin. Ils voyent leurs miseres d'un œil sec & indifferent, & quoiqu'ils pussent aisément les soulager, ils negligent de le faire. La moralité de cette Fable doit apprendre aux pauvres, qu'ils n'ont pas de grands secours à esperer des riches, quand ils sont hors d'état de leur rendre des services. L'autre explication que l'on peut donner à la même Fable, est une leçon pour corriger ceux qui ne se lassent point de demander, & qui veulent exiger de leurs amis des choses ridicules ou impossibles. La demande que faisoit le Singe au Renard, de retrancher une partie de sa queuë pour la lui donner, étoit impertinente ; aussi le Renard le refusa tout net. C'est ainsi qu'il faut traiter ceux qui importunent leurs amis par des demandes à contre-temps, & qui veulent les exposer à toutes sortes d'épreuves, sans examiner si ce qu'ils leur demandent n'est point contre leurs interêts ; & s'ils peuvent le leur accorder avec quelque bienseance.

Digitized by Google

Tu veux ce que jamais tes desirs n'obtiendront.
Cesse d'y perdre en vain tes plus belles paroles.
Qui fait des demandes frivoles,
Du refus merite l'affront.

FABLE XLVIII.

Du Renard, & des Raisins.

UN Renard ayant apperçu au haut d'un arbre quelques grappes de Raisins qui commençoient à meurir, eut envie d'en manger, & fit tous ses efforts pour y attein-

Digitized by Google

teindre ; mais voyant que sa peine étoit inutile, il dissimula son chagrin, & dit en se retirant, qu'il ne vouloit point manger de ces Raisins, parce qu'ils étoient encore verds, & trop aigres.

SENS MORAL.

LE bon sens veut que l'on s'accoûtume à se passer des choses que l'on ne peut obtenir. C'est ainsi que le Renard faisant de necessité vertu, & ne pouvant prendre les grappes de Raisins qu'il avoit fort envie de manger, pour soulager la faim qui le pressoit, dit qu'il faloit donner à ces Raisins le temps de meurir. La dissimulation est quelquefois permise : mais il y a de certaines circonstances où elle devient vicieuse. C'est lorsque nous cachons nos desseins à ceux qui en devroient être informez ; ou que nous les dissimulons avec de mauvaises intentions. Mais il est permis de dissimuler ses desseins pour se défendre des artifices de certaines gens, dont on a de justes raisons de se défier. Le Renard, pour cacher le mauvais succés de son entreprise, dit qu'il ne vouloit pas manger de ces Raisins, parce qu'ils étoient encore trop verds. Lors qu'on a manqué une occasion, il n'est pas toûjours à propos de divulguer qu'on a fait des démarches pour y réüssir, quand cette declaration est inutile.

Si d'un projet trop haut tu ne peux te défendre,
Cache au moins le desir dont tu goûtes l'appas.
Il est bien honteux d'entreprendre,
Quand on est presque seur de ne reussir pas.

FABLE XLIX.

De la Belette, & du Renard.

UN Renard pressé de la faim, entra un jour dans une Grange par une ouverture fort étroite. Aprés avoir mangé tout son soul, il voulut sortir par la même ouverture; mais tous ses efforts furent inutiles, parce que la grosseur de son ventre l'en empêchoit. La Belette qui l'apperçût de loin, & qui connut son embarras, accou-

Digitized by Google

courut pour lui donner conseil, & pour le secourir. Arés avoir examiné l'état où il se trouvoit, elle lui dit, qu'il devoit attendre pour sortir de la grange, qu'il fût aussi décharné & aussi maigre qu'il étoit avant que d'y entrer.

SENS MORAL.

L'Abondance, & les richesses sont quelquefois plus incommodes qu'utiles. Il arrive assez souvent, que des gens qui vivoient heureux & tranquilles dans une fortune mediocre, sont agitez de mille soins, & de mille inquietudes, quand ils ont fait une grande fortune. Le Renard se trouve dans de violens embarras pour sortir de la Grange, où il avoit de quoi vivre en abondance; mais la douleur qu'il sentoit de se voir enfermé, & la crainte d'être pris à tous momens, l'empêchoient de goûter la douceur de sa bonne fortune. Aprés s'être enflé le ventre à force de manger, il lui fut impossible de repasser par la même ouverture. Nous pouvons tirer de là une moralité qui nous apprend que quand nos esprits sont appesantis par l'abondance, & par les délices, ils deviennent incapables de faire les mêmes fonctions avec la même facilité, & la même vivacité, qu'auparavant; ils sont plus pesans. Cesar, dont le goût étoit si rafiné, & si exquis, & qui se connoit si bien en gens, avoit accoûtumé de dire, que les hommes gras ne lui paroissoient point redoutables, & qu'il apprehendoit bien moins la graisse de Crassus, que la maigreur de

Digitized by Google

Brutus : comme s'il eût voulu dire, que les gens maigres étoient plus capables de ſonger à broüiller le gouvernement de l'Etat, que les autres qui ſont amollis par la bonne chere, & par les délices. Eſope a voulu apprendre aux hommes, en leur expliquant l'embarras où ſe trouva le Renard, que l'abondance & la bonne chere ſont ſouvent préjudiciables, & qu'elles peuvent avoir de mauvaiſes ſuites.

Avant que d'eſtre riche, aucun triſte embarras
Ne t'empêchoit d'avoir des jours tranquilles.
Aujourd'huy plein de ſoins, tu n'oſes faire un pas,
Sans trembler pour des biens qui te ſont inutiles.

FABLE L.

Du Loup, & des Chaſſeurs.

UN Loup vivement pourſuivi par des Chaſſeurs, deſeſperoit de pouvoir ſe ſauver, tant il étoit fatigué d'avoir couru. Il rencontra par hazard un Bucheron, & le pria de vouloir lui donner un aſyle dans ſa cabane. Le Bucheron y conſentit, & le cacha dans un coin. Peu de temps aprés, les Chaſſeurs arriverent à la Cabane, & demanderent au Bucheron, s'il ne ſçavoit point où le Loup s'étoit retiré. il répondit que non ; mais il leur fit ſigne du doigt, & de l'œil pour leur montrer l'endroit où le Loup étoit caché. Ils le cherche-

cherent ſans pouvoir le trouver. Auſſi-tôt qu'ils furent ſortis de la Cabane, le Loup ſe retira ſans rien dire au Bucheron, qui ſe ſe plaignit de ſon incivilité, lui reprochant qu'il lui avoit ſauvé la vie, en lui donnant un aſyle dans ſa Cabane. Il eſt vrai, repartit le Loup, & je ne m'en ſerois pas allé ſans vous remercier de vôtre courtoiſie, ſi vôtre main, vos yeux, vos actions, vos mœurs, euſſent eſté conformes à vôtre vie.

Digitized by Google

SENS MORAL.

On s'expose à de grands perils quand on se fie à la bonne foy des personnes suspectes. C'est ce qui arriva au Loup, qui pour se garantir des Chasseurs, se refugia dans la Cabane d'un Bucheron, croyant y être en seureté. Ceux qui violent les droits de l'hospitalité, encourent la haine de Dieu & des hommes. Les Historiens ont condamné la lâcheté de Prusias, Roi de Bythinie, qui voulut livrer Annibal aux Romains, contre la parole qu'il lui avoit donnée quand ce grand Capitaine lui demanda un asyle dans ses Etats. Esope propose l'infidelité que le Bucheron fit au Loup, pour donner à entendre combien les traîtres sont odieux. Il est vrai que le Bucheron dit aux Chasseurs qui lui demandoient des nouvelles du Loup, qu'il ne l'avoit point vû; mais en même temps il leur fit connoître par des signes l'endroit de sa Cabane, où il étoit caché. Ainsi ce Bucheron avoit grand tort d'accuser le Loup d'ingratitude; car quoique les Chasseurs n'eussent pû découvrir le lieu où il s'étoit retiré, le Bucheron avoit fait tout ce qui étoit necessaire pour le faire prendre. On n'est point en droit d'exiger de la reconnoissance pour ses bienfaits, quand on les détruit par des offenses réelles, où par une maligne volonté. Ainsi le Loup reprocha avec justice au Bucheron sa perfidie, puisque ce traître avoit fait connoître aux Chasseurs l'endroit où le Loup s'étoit refugié.

Dans un peril pressant, ne cherche point d'azile
Où tu peux te croire haï;

Quoi

Quoi qu'à te l'accorder on se montre facile,
Tu dois craindre d'estre trahi.

FABLE LI.

Du Paon, & du Rossignol.

LE Paon se plaignit un jour à Junon, sœur & femme du Maître des Dieux, qu'il se rendoit ridicule auprés des autres Oiseaux, par la rudesse, & le desagrément de sa voix; au lieu que le Rossignol les charmoit tous par sa melodie, & par

Digitized by Google

la douceur de son chant. J'en conviens, lui repliqua Junon ; mais les Dieux l'ont ordonné de la sorte. Ils ont voulu que chaque Animal eust un talent particulier. Si le Rossignol vous surpasse par la douceur de sa voix, vous le surpassez par la beauté de vôtre plumage. La force est le partage de l'Aigle. Le Corbeau donne de bons augures : la Corneille est faite pour annoncer les malheurs. Il faut que chacun se contente de sa condition, & qu'il se soûmette à la volonté des Dieux.

SENS MORAL.

ON ne peut être en repos, ni vivre content, si l'on desire de posseder seul les perfections & les talens de tous les autres. L'ambition des hommes les porte naturellement à vouloir effacer tous leurs semblables par de rares qualitez ; & ils sont au desespoir quand ils remarquent dans leurs concurrens quelque talent particulier qui leur fait ombrage. Chacun vivroit heureux, s'il vouloit se contenter de son état ; mais l'on se donne mille chagrins par la comparaison odieuse que l'on fait des malheurs de sa condition, avec le bonheur que l'on imagine dans celle des autres. C'est l'imprudence qu'Esope condamne dans le Paon de la Fable. Cet Animal devoit se contenter de la beauté de sa taille, & de son plumage, de l'honneur que lui a fait Junon en le choisissant pour être son oiseau favori, sans envier au Rossignol la beauté

Digitized by Google

té de ſon chant. Si l'orgueil ne l'eût point aveuglé, il avoit dequoi ſe contenter dans ſon état, & il ne ſe ſeroit point aviſé de faire des plaintes importunes à Junon, pour lui demander qu'elle lui communiquât comme au Roſſignol, le talent de la voix. Il devoit ſe contenter de la beauté que la nature lui avoit donnée en partage, ce qui ſuffiſoit pour le rendre heureux dans ſon état. Cette ſage diſpenſatrice a diſtribué les talens avec œconomie, & donné à chacun ce qui lui convient; de ſorte que les qualitez qu'elle a refuſées à chaque Animal, ne lui ſont nullement neceſſaires pour la perfection de ſon être. Ce ſeroit donc une préſomption ridicule que de vouloir poſſeder tout ce qu'elle a cru devoir ſeparer en differens ſujets. Ceux à qui il manque quelque perfection naturelle, ſont récompenſez par d'autres endroits. Si le Paon ne chante pas agréablement, s'il a les pieds laids; au moins il a un plumage parfaitement beau. On remarque aſſez ſouvent, que ceux qui ſont eſtropiez ou contrefaits, ont d'autres rares talens, & l'eſprit admirable; de ſorte que les imperfections ſont balancées par quelques perfections; & quand on examine de prés les divers défauts, chacun a droit de ſe conſoler, & de ſe contenter de ce qu'il a. Les Poëtes ont feint que Jupiter augmenta la vivacité de l'eſprit de Tyreſias, quand Junon par dépit l'eut privé de l'uſage des yeux; de ſorte que cette perte lui fut avantageuſe, par le privilege qui lui fut accordé de prévoir l'avenir.

A certaines vertus chacun eſt deſtiné,
Dans l'une nous cedons, & dans l'autre on nous cede.

Contente-toy de ce qui t'est donné,
Sans souhaiter ce qu'un autre possede.

FABLE LII.

De l'Oiseleur, & du Merle.

UN Oiseleur tendoit des rets pour y prendre des Oiseaux. Le Merle qui l'appercut de loin, lui demanda à quoi il s'occupoit. Je bâtis une Ville, lui répondit l'Oiseleur. Aprés qu'il se fut retiré, le Merle eut la curiosité de venir voir cet ouvrage,

Digitized by Google

vrage, se fiant à la parole, & à la bonne foi de l'Oiseleur; mais s'étant trop approché du filet, il y demeura pris. Je vous proteste, dit-il à l'Oiseleur qui accourut promptement pour s'en saisir, que si vous bâtissez toûjours de semblables Villes, vous n'aurez guere d'habitans.

SENS MORAL.

Les Villes demeurent dénuées de Citoyens & desertes, quand ceux qui les gouvernent sont fâcheux & incommodes. Ce que le Merle, se voyant pris, dit à l'Oiseleur, nous apprend que la bonne foy est absolument necessaire pour le bon gouvernement des Republiques, qui sont autant de Communautez composées de plusieurs personnes, & de plusieurs familles, toutes réünies ensemble par les liens de la societé civile. Le Gouvernement de la Republique sera d'autant plus parfait, qu'il approchera davantage d'une famille bien reglée, & que ceux qui la composent vivent ensemble plûtôt comme Freres, que comme Citoyens. Il semble que la sincerité & la bonne foy ayent esté l'origine, & la pierre fondamentale des Republiques. C'est donc aussi ce qui doit les conserver. Les hommes ne se sont d'abord rassemblez que parce qu'ils se fioient les uns aux autres; & ils cesseront de vivre en societé, aussi-tôt que la confiance mutuelle sera bannie des Republiques. Le Merle se voyant pris dans les filets de l'Oiseleur, lui reprocha sa mauvaise foy, & l'équivoque de sa réponse; mais il ne faut pas esperer

Digitized by Google

perer que ceux qui tâchent à nous ſurprendre, nous répondent ſincerement.

Quand tu veux ſçavoir quelque choſe,
Ne t'en repoſe pas ſur ce que l'on t'en dit.
Qui croit trop aiſement, s'expoſe,
Et le trompeur s'en applaudit.

FABLE LIII.

Du Cerf, & du Cheval.

LE Cheval qui n'avoit point encore eſté dompté par le mords, ni par la bride, ſe

Digitized by Google

ſe plaignoit un jour à un Païſan, d'un Cerf qui venoit manger l'herbe dans un Pré où il paiſſoit ; & le pria de l'aider à en tirer vangeance. Je le veux bien, dit le Païſan, à condition que vous ferez tout ce que je vous dirai. Le Cheval y aquieſça. Alors le Païſan, profitant de l'occaſion, lui mit ſur le dos une ſelle, & un mords à la bouche. Il monta deſſus, & pourſuivit le Cerf avec tant d'ardeur, qu'il l'atteignit, & le tua. Le Cheval henniſſoit de joye, ſe voyant ſi bien vangé, & ne craignant plus les inſultes du Cerf. Mais le Païſan qui connut combien le Cheval lui pouvoit être utile dans la ſuite, au lieu de le mettre en liberté, le conduiſit chez lui, l'attacha à une charruë, & le fit ſervir à labourer la terre.

SENS MORAL.

C'Eſt une extrême imprudence de ſe mettre au pouvoir d'autruy, & de ſacrifier ſa liberté pour ſe vanger d'un ennemi. On voit par le malheur du Cheval qu'Eſope fait parler en cette Fable, que la vangeance a ſouvent de fâcheux retours. Il eut la joye de voir ſon ennemi abbatu ; mais il lui en coûta à lui-même la liberté ; & il fut bien étonné, quand il vit qu'on le conduiſoit au logis du Païſan, quoiqu'il eût toûjours vécu juſqu'alors en pleine campagne. On a vû pluſieurs Etats changer de Maître, pour

Digitized by Google

pour s'être confiez à un Voisin trop puissant, & pour lui avoir demandé du secours, dans les guerres qu'ils avoient à soûtenir. C'est agir contre les regles de la bonne politique, de faire entrer dans un Royaume un Prince avec des troupes assez fortes pour s'en emparer. Cette tentation est fort délicate, sur tout si les Etats où on l'introduit sont à sa bienséance. Il faut une vertu bien épurée pour ne pas se prévaloir d'une si heureuse occasion. Le Païsan, aprés s'être servi du Cheval à poursuivre le Cerf, s'en servit pour ses usages domestiques, & à trainer la charuë.

Un voisin odieux te cause un vif ennui,
Tu machines sa perte avec un soin extrême;
Mais en cherchant de l'aide contre lui,
Garde de te nuire à toy-même.

FABLE LIV.

De l'Asne, & du Lion.

L'Asne paissoit un jour dans la compagnie d'un Coq. Un Lion vint pour attaquer l'Asne. Le Coq chanta. On dit que le Lion a une horreur naturelle du chant de cet Animal. Le Lion se mit à fuïr. L'Asne qui s'imagina follement, que le Lion le redoutoit, le poursuivit à toute outrance; mais quand le Lion se vit assez éloigné pour ne plus craindre le chant du Coq, & pour ne le plus entendre, il revint sur ses pas,

Digitized by Google

pas, ſe jetta ſur l'Aſne,& le dévora. Malheureux que je ſuis, s'écria-t'il, en ſe voyant aux derniers abois, de quoi me ſuis-je aviſé de vouloir faire le vaillant, & pourquoi ay-je voulu m'expoſer au combat, puiſque je ne ſuis point né de parens guerriers ?

SENS MORAL.

C'Eſt une grande imprudence d'attaquer un ennemi plus puiſſant, & plus fort que ſoy; car on court riſque d'en être vaincu. Les Naturaliſtes ont remarqué que le Lion, tout fier, & tout intrepide qu'il eſt, craint naturellement le

Digitized by Google

le chant du Coq. Ce qui paroît d'autant plus étonnant qu'il y a une disproportion infinie entre la force, & le courage de ces deux Animaux; mais c'est qu'il n'y a rien de parfait dans le monde; non seulement parmi les bêtes, mais aussi parmi les hommes. Ceux qui paroissent les plus accomplis ont de grandes imperfections. Les Historiens Romains ont écrit que Caton aimoit le vin, & que Cesar se livroit trop aux femmes. Socrate avoit un desir ambitieux de se signaler, & de faire parler de lui. Alexandre le Grand alloit jusqu'à la frénesie, quand la colere le transportoit. Seneque qui avoit donné de si belles maximes sur le mépris de la mort, manqua de courage en mourant. Le Lion passe communément pour être le Roi des autres animaux, comme étant le plus hardi, & le plus courageux; cependant le cri d'un animal trés-foible suffit pour le faire trembler. On peut encore faire attention sur le ridicule orgueil de l'Asne, qui voyant le Lion fuïr devant lui, s'alla imaginer qu'il craignoit sa rencontre. Cette espece d'orgueil est assez ordinaire à de certaines gens que l'on respecte à cause des Grands qu'ils approchent, & qui les honorent de leur amitié & de leur faveur; mais quand ils sont disgraciez, tout le monde les abandonne, & les méprise. L'Asne ne se fut pas plûtôt éloigné du voisinage du Coq, que le Lion tournant visage, se jetta de furie sur ce malheureux. Il reconnut alors sa temerité, & il eut tout le loisir de s'en repentir.

Combien de Fanfarons, pretendant sottement
Que devant eux un ennemi recule,

Font

Font, en le poursuivant, un éclat ridicule;
Où leur bravoure se dément!

FABLE LV.

D'un Vautour, & des autres Oiseaux.

UN Vautour ayant manqué plusieurs Oiseaux de son voisinage, feignit qu'il avoit envie de les traiter, & de leur donner un grand repas, en signe d'une parfaite reconciliation. Les Oiseaux trop faciles, & trop credules, trompez par ces bel-

Digitized by Google

belles appatences, ne manquerent pas de se trouver en foule à la fête, se flatant d'être bien regalez, & que c'étoit une belle occasion de se reconcilier pour toûjours avec un ennemi si dangereux, & qui leur faisoit depuis long-temps une guerre si cruelle. Mais ils furent bien épouvantez, quand ils virent qu'il se jettoit sur eux, & qu'il les égorgeoit impitoyablement les uns aprés les autres. Ils reconnurent à leurs dépens le peu de fonds qu'il faut faire sur les belles paroles d'un ennemi.

SENS MORAL.

LEs petits doivent toûjours se tenir sur leurs gardes, contre la trop grande puissance des Grands. La supercherie dont le Vautour de cette Fable usa envers les autres Oiseaux, à qui il fit semblant de vouloir donner un grand repas, sous pretexte de reconciliation, est une figure de la malignité de certains hommes cruels qui tendent des pieges aux personnes sinceres pour les perdre, sous des apparences de courtoisie. On en a vû qui ont fait comme le Milan de la Fable, & qui se sont en effet servis d'un festin pour faire perir tout d'un coup plusieurs ennemis à qui ils vouloient du mal. Les uns les ont empoisonnez ; les autres les ont fait mourir par le feu. Cette perfidie est la marque d'une ame lâche & noire, qui use d'artifice, & de surprise pour faire perir celuy qu'on n'ose attaquer à force ouverte. C'est la derniere

Digitized by Google

re des horreurs, que d'employer les caresses, & les demonstrations de bienveillance, pour exercer des cruautez inoüies & les plus terribles effets de la vangeance. Quelle noirceur que d'embrasser, de caresser, de flater, de combler d'éloges des gens que l'on veut perdre; de leur faire de beaux semblants d'amitié, de les prier à manger, pour les faire perir plus seurement, & sans courir de risque, en leur ôtant tout soupçon, & toute défiance, afin qu'ils ne se tiennent point sur leurs gardes, & qu'ils soient hors d'état de parer les coups qu'on veut leur porter!

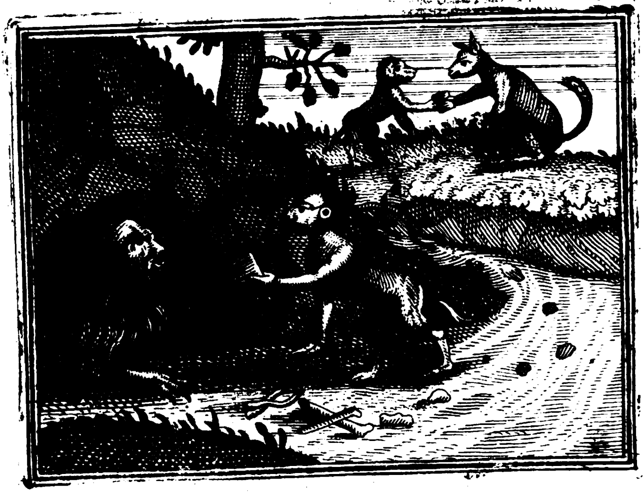
Défiez-vous des offres de services
De ces gens dont le cœur est mercenaire & bas.
Pour vous dresser un piege ils ont mille artifices,
HEUREUX si vous n'y tombez pas.

FABLE LVI.

Du Lion, & du Renard.

LE Lion affoibli par la vieillesse, ne pouvoit plus prendre les autres animaux à la course. Il résolut de se servir d'artifice pour les surprendre, & pour en faire curée. Il se retira dans le fond de sa caverne, pour mieux executer ce dessein, & fit sçavoir par tout qu'il étoit malade. Les autres Animaux accoururent pour le visiter; mais il les étrangloit, & les devoroit à mesure qu'ils entroient dans sa Caverne. Le Renard se douta de la ruse du Lion, & du

Digitized by Google



mauvais tour qu'il avoit joué à ceux qui étoient venus le visiter. Il se contenta donc de demander de loin au Lion, & sans entrer dans sa Caverne, comment il se portoit. Je me porte fort mal, dit le Lion; pourquoi n'entrez-vous pas, ajoûta-t-il? C'est, lui repliqua le Renard, que je vois fort bien les vestiges de ceux qui sont entrez dans cette Caverne; mais je n'apperçois point les traces de ceux qui en sont sortis.

SENS

Digitized by Google

SENS MORAL.

LEs hommes ſages prévoyent le peril, & ſe précautionnent contre les pieges qu'on leur tend pour les ſurprendre. Les plus grands courages s'abattent par la vieilleſſe. Le Lion qu'Eſope nous propoſe dans cette Fable, aprés avoir été la terreur des autres Animaux, eſt obligé de recourir à la ruſe, pour ſe nourrir. Il ſe retire au fond de ſon Antre, contrefait le malade, & mande à tous les Animaux l'état pitoyable où il eſt réduit, afin qu'ils en ayent compaſſion, & qu'ils viennent le viſiter, & le conſoler. La franchiſe, & l'empreſſement qu'ils lui témoignerent en cette occaſion leur fut tres-funeſte, puiſqu'il leur en coûta la vie, & que le Lion ſe prévalant de la confiance qu'ils lui témoignerent, les égorgea les uns aprés les autres. Le Renard, plus judicieux & plus ruſé, ne donna point dans le piege que le Lion lui tendoit. Il éventa la mine, & ſe tenant alerte pour éviter toute ſurpriſe, il ſe contenta de lui demander de loin des nouvelles de ſa ſanté; & pour répondre aux empreſſemens du Lion qui l'exhortoit à venir dans ſa Caverne, il lui dit, que l'avanture des autres Animaux lui faiſoit peur. Je vois bien, ajoûta-t-il, que pluſieurs y ſont entrez; mais je n'apperçois point les veſtiges de ceux qui en ſont ſortis, & qui ſe ſont échappez de vos griffes. La prudence que le Renard témoigna en cette occaſion, doit ſervir de regle pour ſe précautionner contre les fourberies des perſonnes dont on ſe défie avec quelque ſorte de raiſon. Ce ſeroit une imprudence extrême de ſe mettre à leur diſcretion, ſans ſça-

Digitized by Google

voir par quels moiens on pourroit se garantir de leurs violences.

Qui ne prevoit rien est à plaindre,
Il s'appreste souvent un cuisant repentir.
On ne doit point entrer aux lieux qui sont à craindre,
Qu'on ne sçache comment on en pourra sortir.

FABLE LVII.

De l'Asne malade, & des Loups.

L'Asne fut obligé de garder le lit pour quelque indisposition. Le bruit de sa ma-

Digitized by Google

maladie s'étant répandu, les Loups & les Chiens croiant qu'il mourroit bien-tôt, accoururent pour le visiter. Ils apperçurent l'Asnon au travers des fentes de la porte, & lui demanderent des nouvelles de la santé de son pere. Il se porte beaucoup mieux que vous ne voudriez, leur répondit l'Asnon.

SENS MORAL.

LEs complimens & les civilitez sont souvent un voile dont on se sert pour cacher de mauvaises intentions. L'empressement que les Loups & les Chiens témoignerent pour venir demander des nouvelles de l'Asne, n'étoit pas une marque du desir qu'ils avoient de le revoir bientôt en santé. C'étoit plûtôt pour apprendre s'il étoit prés de mourir, & s'ils feroient curée de son cadavre; mais la courte réponce de l'Asnon r'allentit leur esperance, & leur fit connoître qu'il entrevoyoit leur mauvaise intention au travers de leur déguisement, & qu'il les regardoit comme les ennemis jurez de son pere, dont ils souhaitoient la mort pour avoir sa dépoüille. Cette Fable a beaucoup de rapport avec la precedente, & contient les mêmes moralitez, pour apprendre aux hommes qu'ils doivent souvent se tenir en garde contre ceux qui leur témoignent plus d'empressement, & qui leur font de plus grandes caresses.

Il doit lui revenir du bien par ton trépas,
Au peril de mourir un mal aigu t'expose,

Digitized by Google

Il pleure, s'inquiete. En cherches-tu la cause?
Il craint que tu n'en meures pas.

FABLE LVIII.

Du Chevreau, & du Loup.

LE Chevreau étant assis sur une fenêtre assez élevée, vit passer un Loup, dont il se moqua long-temps, & l'accabla d'injures. Le Loup, sans s'émouvoir des paroles offençantes de cet Animal; Mon ami, lui dit-il, ce n'est point toy qui m'injuries, tu n'aurois garde de me parler de la sorte, si

si tu ne te prévalois de l'avantage du lieu où tu te crois en seureté.

SENS MORAL.

LEs plus lâches, quand ils croyent n'avoir rien à craindre, insultent quelquefois aux plus grands courages. Le Chevreau est un Animal foible, & timide, dont le Loup fait souvent curée, & qui n'a point d'autre parti à prendre que la fuite, quand par malheur pour lui ils se trouvent ensemble. Cependant le Chevreau de cette Fable se croyant hors des atteintes d'un Loup qui paissoit, se mit à lui dire des injures. La conduite de cet Animal represente assez bien celle des poltrons, & de la plûpart des femmes, qui ne manquent guere de recourir aux invectives, & aux injures, quand elles se voyent appuyées, ou qu'on leur applaudit; mais leur feu se relentit & les paroles leur tarissent à la bouche, quand elles ne se croyent pas les plus fortes. Alors changeant de methode, elles ont recours aux prieres, & aux larmes. Ce procedé est un effet de leur temperance qui est naturellement timide, mais qui devient feroce, quand elles se croyent hors de peril, & qu'elles ont la force à la main. C'est alors que l'amour de la vengeance s'allume, & qu'elles vomissent des torrens d'injures, sans égards, & sans distinction, ne songeant qu'à contenter leur passion, sans en apprehender les suites. Les personnes courageuses ne s'allarment guere pour toutes les injures qu'on leur dit avec tant d'emportement, Elles imitent la froideur que le Loup de la Fable témoigna en cette occasion; car il se con-

tenta de dire au Chevreau, que ce n'étoit point par grandeur de courage qu'il l'insultoit de la sorte, & qu'il n'auroit eu garde de lui parler en pleine campagne comme il faisoit. Les lâches ne paroissent jamais plus insolens, que lorsqu'ils se croient hors de peril, ou qu'on est hors d'état de les châtier de leur insolence.

Méprise ces cœurs bas, qui par mille impostures,
Jaloux de ton pouvoir, t'osent défigurer.
Quand ils sont en lieu seur, ils disent des injures,
Lors qu'on peut les punir, ils n'osent murmurer.

FABLE LIX.

De

De l'Homme, & du Lion.

UN Lion & un homme voyageoient ensemble & disputoient en chemin faisant sur les avantages de leur espece. Au fort de la dispute, ils apperçurent un bas relief qui representoit Hercule étouffant un Lion. Cette figure, dit l'Homme, en se tournant vers le Lion, peut t'apprendre que les hommes sont plus forts que les Lions. Vôtre raisonnement porte à faux, repliqua le Lion; car si nous avions parmi nous des Lions Sculpteurs, on verroit beaucoup plus d'hommes terrassez & étouffez par les Lions, que de Lions par les hommes. Cette raison ne convainquit point l'Homme, qui s'opiniâtra toûjours de plus en plus à défendre son opinion. Le Lion fatigué de cette dispute, se jetta sur l'Homme, & le mit en pieces. Tu vois bien maintenant, lui dit-il, lequel est le plus fort de l'Homme, ou du Lion.

SENS MORAL.

IL est toûjours dangereux de se vanter ou de faire le brave mal-à-propos, & de se préferer à ceux qui peuvent vous insulter impunément. Les éloges que l'on donne aux hommes, les Arcs de triomphe, les Statuës, les superbes Mausolées que l'on éleve pour honorer leur memoi-

re,

Digitized by Google

re, ne ſont pas toûjours des marques infaillibles de leur merite. Les Sculpteurs, les Peintres, les Poëtes, les Hiſtoriens, les Panegyriſtes, parlent ſouvent contre leur conſcience, & contre la verité. Ce ſont des gens dévoüez, & gagnez pour flater les Grands, ſoit par l'eſperance d'en être récompenſez, ou par une complaiſance lâche, & ſervile. Il faut encore ajoûter, que l'intereſt du parti, l'amour de la Patrie, & d'autres conſiderations, font parler les Hiſtoriens. Tite-Live loüe perpetuellement les Romains, & fait des portraits avantageux de leurs moindres actions. Voilà pourquoi le Lion de la Fable avoit raiſon de reprocher à ſon rival, que s'il y avoit parmi l'eſpece des Lions, des Peintres, des Sculpteurs, des Poëtes, des Hiſtoriens, on verroit plus d'hommes terraſſez par les Lions, que de Lions vaincus par les hommes. Car il eſt fort rare de ne dire préciſement que la verité, en racontant un fait ou une Hiſtoire; on ſe plaît à l'embellir, pour y faire donner plus de créance, & pour la rendre plus conſiderable.

De l'orgueil naturel le dangereux poiſon
Te fait aſſez déja préſumer de toy-méme.
Rejette les flateurs dont la baſſeſſe extrême
T'offuſque d'un encens qui trouble ta raiſon.

FABLE LX.

De la Puce, & de l'Homme.

UN Homme ſe ſentant piquer par une Puce, mit le doigt deſſus, & la prit. Elle

Elle lui dit pour s'excuſer, que c'étoit ſa maniere de vivre, & que la nature lui avoit donné ce talent; qu'au reſte elle ne faiſoit pas grand mal, & que ſes morſures n'étoient nullement dangereuſes. Elle pria l'Homme tres-inſtamment de la mettre en liberté, & de la laiſſer vivre, puiſqu'il n'avoit rien à apprehender d'elle. Tu tabuſes, lui répondit-il en ſoûriant; tu fais tout le mal que tu peux; c'eſt pour cela qu'il faut que je te tuë, car il ne faut jamais offenſer perſonne, ni faire à qui que ce ſoit aucun outrage, ni leger, ni conſiderable.

SENS

Digitized by Google

SENS MORAL.

L'Impuissance où sont les méchans de faire de plus grands maux, n'est pas une excuse legitime, pour obliger à leur pardonner. L'injuste volonté qu'ils ont de faire tout le mal qu'ils peuvent, merite d'être punie, quand même elle ne seroit suivie d'aucun effet, à cause de la disposition criminelle où ils sont. La principale faute consiste dans la volonté, laquelle étant dereglée & corrompuë, se montre dans les petits torts, ainsi que dans les plus grands. Il semble même que ceux qui sont moins en état de nuire, & qui font cependant tout le mal qu'ils peuvent, meritent d'être punis plus severement, à cause de la malignité de leur naturel. Voilà pourquoi Esope fait dire à l'homme de cette Fable, en parlant à la Puce, que plus elle étoit petite, foible, & moins en état de nuire; moins devoit-elle se hazarder à faire du mal, & moins aussi devoit-elle esperer d'en obtenir le pardon. L'usage est établi, que les petits qui sont trouvez coupables servent d'exemple aux autres; mais on pardonne quelquefois aux Grands, par les ménagemens que l'on a pour leur naissance.

Je t'ay fait peu de mal ; pourquoi severement
Vouloir pour t'en vanger, mettre tout en usage ?
Mauvaise excuse à qui nuit foiblement,
S'il pouvoit plus, il nuiroit davantage.

FA-

Digitized by Google

FABLE LXI.

De la Fourmi, & de la Cigale.

LA Fourmi faiſoit ſecher ſon froment qui avoit contracté quelque humidité pendant l'Hiver. La Cigale mourant de faim, lui demanda quelques grains pour ſubvenir à ſa neceſſité dans la diſette où elle ſe trouvoit. La Fourmi lui répondit durement, qu'elle devoit ſonger à amaſſer pendant l'Eſté pour avoir dequoi vivre pendant

Digitized by Google

dant l'Hiver. Je ne suis point oisive durant l'Esté, repliqua la Cigale, je passe tout ce temps-là à chanter. Oh bien, repartit la Fourmi, puisque cela est ainsi, je vous conseille de danser maintenant, vous meritez bien de mourir de faim.

SENS MORAL.

IL faut travailler & amasser dans sa jeunesse, pour éviter les incommoditez de la vieillesse; car rien n'est plus malheureux que la vieillesse, quand avec les infirmitez, les dégoûts, les chagrins qui l'accompagnent, la pauvreté s'y joint encore. Esope a voulu nous donner à entendre dans cette Fable, que la jeunesse est le temps le plus propre au travail, parce qu'alors on est dans toute sa force, & que l'on joüit d'une santé plus vigoureuse. Cette moralité nous est marquée dans la vigilance de la Fourmi, qui travaille sans relâche durant l'Esté pour avoir de quoi manger pendant l'Hiver, & pour n'être point obligée de sortir de sa taniere, & de s'exposer à la rigueur de la saison; au lieu que la Cigale, qui passe tout l'Esté à chanter, meurt de faim pendant l'Hiver. Cette allegorie est une peinture de l'homme faineant, qui aime mieux languir dans l'oisiveté, & souffrir mille incommoditez que de travailler. Il se résout à traîner une vie honteuse & miserable; cependant il pourroit vivre à son aise s'il vouloit s'en donner la peine. L'exemple de la Fourmi doit animer au travail les personnes les plus lâches & les plus indolentes; car au moins faut-il avoir le necessaire, & l'on est

Digitized by Google

est tres-malheureux, quand on est réduit comme la Cigale à mandier de quoi vivre.

Sans soin de l'avenir, l'ame aux plaisirs ouverte,
Tu t'es par leurs douceurs laissé trop enchanter.
De ton bien dissipé tu regrettes la perte,
Est-il temps de le regretter?

FABLE LXII.

De la Brebis, & de la Corneille.

LA Corneille attachée sur le dos de la Brebis, la bequetoit sans qu'elle pût s'en dé-

Digitized by Google

défendre ; mais se tournant vers son ennemie, si tu en faisois autant à quelque Chien, lui dit-elle, tu ne le ferois pas impunément. Il est vrai, répartit la Corneille avec un air moqueur ; mais je n'attaque pas plus fort que moi ; & je sçai bien à qui je me jouë.

SENS MORAL.

PLus on est patient & débonnaire, plus on est exposé aux insultes, & aux outrages des méchans ; car ils ne s'attaquent guere à ceux qui pourroient leur rendre la pareille, & les faire repentir de leur mauvais procedé. Les personnes qui ont quelque autorité, gourmandent pour l'ordinaire ceux qui dépendent d'eux, & qui ne peuvent se soustraire à leur tirannie. Les Princes qui possedent de grands Royaumes se rendent redoutables aux Princes leurs voisins qui n'ont que de petits Etats. Quand ils en usent de la sorte, ils abusent de leur puissance qui devient tyrannique. Ces vexations les deshonorent plus qu'il ne pensent. Quelle gloire pretendent-ils acquerir en détruisant un Prince qui est absolument hors d'état de leur resister ? La clemence est la vertu des grandes ames ; mais c'est une lâcheté insigne de faire du mal à ceux qui ne peuvent se défendre. C'est imiter la mechanceté de la Corneille, qui bequetoit cruellement l'innocente Brebis, dont elle n'avoit aucun sujet legitime de se plaindre.

Epar-

Digitized by Google

Epargne l'innocent, & n'attaque jamais
Ceux qui ne sçauroient se défendre.
Un plus méchant que toy ne peut-il pas te rendre
L'injustice que tu leur fais?

FABLE LXIII.

De l'Arbre, & du Roseau.

UN Olivier & un Roseau disputoient ensemble sur leur force, & sur leur fermeté. L'Olivier reprochoit au Roseau sa fragilité, qui l'obligeoit de plier au moin-

dre vent. Le Roseau ne trouvant point de bonnes raisons pour lui repliquer, garda le silence; mais ayant attendu quelque temps sans rien dire, un vent violent vint à souffler tout à coup. Le Roseau agité par le vent, plia, & n'en fut point incommodé; mais l'Olivier ayant voulu resister à l'orage, fut emporté, & déraciné par la violence du tourbillon. Alors le Roseau prenant son temps pour parler, dit à l'Olivier qui étoit par terre; Tu vois bien qu'il est plus à propos de ceder à un ennemi puissant, que de lui resister avec une temerité qui a toûjours de mauvaises suites.

SENS MORAL.

IL vaut mieux plier que de rompre. Les Sages qui portent leurs réflexions jusques dans l'avenir, cedent au temps, & se reglent selon les circonstances des affaires. Ils ne s'opposent pas toûjours à la violence des plus forts quand ils voyent que la resistance est inutile, & qu'elle pouroit même leur être funeste. Si l'on a vû de grands hommes aimer mieux perdre la vie, que de s'accommoder aux conjonctures, & que de se relâcher un peu de leur roideur; peut-être que la fermeté qu'ils faisoient paroître étoit un desespoir mêlé d'orgueil, qui est souvent aussi blâmable que la lâcheté. La grande sagesse ne consiste pas dans une résistance opiniâtre. Elle consiste à demeurer tranquile, & inébranlable, dans toutes sortes d'évenemens, & à ne succom-

bcr

ber jamais ſous le poids de l'adverſité. Ceux qui ſont appellez au gouvernement de l'Etat, doivent toûjours ſe poſſeder, ſoit que la fortune les favoriſe, ou qu'elle les traverſe. S'ils ſont quelquefois obligez de plier ſelon les occurrences, il ne faut pas pour cela que la tranquilité de leur eſprit s'altere; il faut qu'ils imitent le Roſeau qui plie, & qui cede au vent, tandis qu'il ſoufle; mais qui ſe redreſſe & qui ſe remet dans ſon état naturel, auſſi-tôt que l'orage eſt paſſé; au lieu que des arbres plus forts qui veulent reſiſter à la tempête, & ſe roidir contre la violence du tourbillon, ſont arrachez, & jettez par terre, ſans eſperance de pouvoir jamais ſe relever. Eſope a voulu nous apprendre par ces ſymboles, qu'il n'eſt pas de la prudence de s'opiniâtrer contre un ennemi puiſſant, qui veut l'emporter à quelque prix que ce ſoit, & qui n'écoute point la raiſon; il faut plier, & eſquiver adroitement, pour laiſſer paſſer le torrent de ſa mauvaiſe humeur, juſqu'à ce que les conjonctures ſoient plus favorables.

D'un terrible ennemi combattre la puiſſance,
C'eſt vouloir s'attirer des malheurs éclatans.
Quelque rang que l'on tienne, il eſt de la prudence
De ceder quelquefois au temps.

FABLE LXIV.

Du Mulet, & du Loup.

LE Mulet voyant un Loup venir à lui, & craignant d'être pris, feignit d'avoir

Digitized by Google

une épine au pied, & d'être fort tourmenté du mal que lui causoit cette épine. Helas, mon ami, dit-il en s'adressant au Loup, je ne puis resister à la violence de la douleur que je sens; mais puisque mon malheur veut que je sois bien-tôt dévoré par les Oiseaux de proye, je te prie, avant que je meure, de m'arracher cette épine que j'ay au pied, afin que j'expire plus doucement. Le Loup consentit à lui rendre ce bon office, & se mit en posture. Alors le Mulet lui donna un si grand coup de pied, qu'il lui enfonça le crane, lui

cassa

Digitized by Google

cassa les dents, & se mit à fuir. Le Loup se voyant dsns un état si pitoyable, ne s'en prenoit qu'à lui-même. Je le merite bien, disoit-il; car de quoi est-ce que je me mêle? Pourquoi ai je voulu m'ingerer mal-à-propos de faire le Chirurgien, moi qui ne suis qu'un Boucher?

SENS MORAL.

ON ne réüssit jamais, quand on veut se mêler d'un Métier qu'on ne sçait pas faire. Le sage Esope condamne en cette Fable, ceux qui negligent leurs talens naturels, & qui veulent se jetter dans des emplois dont ils ne sont nullement capables. Ces sortes de gens hazardent en cela leur réputation, & ruïnent leurs affaires. Ce mauvais choix qu'ils font est un effet de leur présomption & d'une vanité ridicule, qui leur fait accroire qu'ils ont des talens merveilleux, & qu'ils sont capables de tout; mais on n'est pas long-temps sans s'appercevoir de leur foiblesse, & de la mediocrité de leur genie. Ce défaut est assez ordinaire dans le monde, on ne se rend point justice; & peu de gens connoissent précisément le degré de leur esprit & de leur capacité. Voilà ce qui fait que tant de gens se mêlent de parler des matieres qu'ils n'entendent pas, & qui sont bien au dessus de leur capacité. Bien loin d'acquerir de la reputation, & de se faire estimer, on les regarde comme des ridicules, & l'on ne peut s'empêcher de rire pour les discours impertinens qu'ils debitent. Il faut que chacun se renferme dans ses talens,

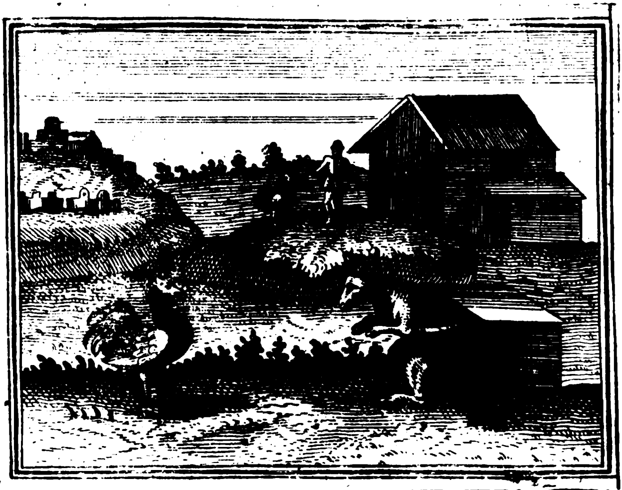
 sans

Digitized by Google

ſans s'ingerer de decider ſur des points que l'on ignore.

N'entreprens jamais rien, ſi d'un concours égal
Tu ne t'y vois aidé par l'art & la nature.
Qui ſe meſle de tout, n'agit qu'à l'avanture,
Et bien ſouvent s'en trouve mal.

FABLE LXV.



Le Renard trahi par le Coq.

UN Païſan outré de dépit de voir ſes poules égorgées par un Renard, lui tendit

Digitized by Google

tendit des pieges, & le prit. Le Coq seul fut le témoin de sa disgrace. Le Renard le pria trés-instamment de lui apporter des ciseaux pour couper des filets, ou du moins de ne pas avertir son Maître qu'il étoit pris, jusqu'à ce qu'il eût rongé les cordons avec ses dents. Le Coq lui promit sur le champ de faire l'un & l'autre, quoiqu'il ne fût pas dans la résolution de lui tenir parole. En effet il courut vers son Maître, & lui dit que le Renard avoit donné dans le piege. Le Païsan prit une massuë, pour en assommer le Renard; qui voyant venir de loin son ennemi: Que je suis malheureux, s'écria-t-il! Ai-je dû me flater que le Coq me seroit fidelle, aprés lui avoir égorgé tant de femmes?

SENS MORAL.

C'Est une temerité d'attendre de bons offices de ceux que l'on a souvent désobligez. A peine ceux qui font profession d'être de nos amis, qui le disent sans cesse, qui nous pressent souvent de mettre leur amitié à l'épreuve, ont-ils assez de generosité pour nous servir dans l'occasion; c'est beaucoup même s'ils ne nous trahissent pas dans les choses où leurs interéts sont mêlez avec les nôtres. Mais sur tout aprés avoir donné à un homme des sujets legitimes de se plaindte de nous, peut-on esperer qu'il nous servira de bonne foy; & peut-on compter

 sur

Digitized by Google

ſur les paroles qu'il nous donne d'entrer dans nos intereſts ? C'eſt ce que nous apprend l'avanture du Renard de cette Fable. Il avoit ſouvent outragé le Coq en égorgeant pluſieurs de ſes femmes ; cependant il lui demande du ſecours, & le prie de lui garder le ſecret ; il eſpere qu'il le ſervira, lorſqu'il peut, ſans qu'il lui en coûte rien, ſe délivrer d'un ennemi ſi dangereux. L'eſperance du Renard fut trompée, car le Coq courut ſur le champ avertir le Païſan que le Renard étoit pris au piege. Voilà une inſtruction pour ceux qui ayant déſobligé de certaines perſonnes, les prient de les aider dans les beſoins où ils ſe trouvent. C'eſt une vertu bien ſublime que de rendre le bien pour le mal ; & il faut avoir un grand fonds de generoſité, pour ne pas ſe reſſentir des affronts que l'on a reçus, & pour n'en pas tirer vangeance quand on le peut. Mais pouvons-nous, avec bienſeance prier de nous ſervir, des gens qui ont des ſujets legitimes de ſe plaindre de nous ? Le ſouvenir des chagrins que nous leur avons cauſez doit nous rendre fort reſervez, à leur rien demander, de peur de les aigrir encore davantage contre nous, en leur rafraîchiſſant la memoire du mal que nous leur avons fait. Il y a même en cela une eſpece de legereté, une inconſtance ; car pourquoi regarder comme amis ceux que nous avons mis au nombre de nos ennemis ? Mais il y a à craindre qu'ils ne nous traitent comme le Coq fit le Renard, & qu'ils ne nous trahiſſent au lieu de nous ſervir, quelque beau ſemblant qu'ils faſſent, & quelque belle promeſſe qu'ils nous donnent.

Pour

Digitized by Google

Pour sortir d'embarras que ton attente est vaine?
Si tes amis te trompent tous les jours,
Qu'esperes-tu, demandant du secours
A ceux dont ta conduite a merité la haine?

FABLE LXVI.

Du Renard, & du Chat.

DAns une dispute que le Renard eut avec le Chat, il se vantoit d'être le plus rusé de tous les Animaux, & de mettre lui seul plus de finesses en pratique que tous

Digitized by Google

tous les autres ensemble. Le Chat lui répondit, qu'il n'en sçavoit pas tant, mais qu'il avoit de bonnes griffes; que son agilité lui tenoit lieu de finesse, & le tiroit de toutes sortes d'embarras. Lorsque le Renard s'apprêtoit à lui repliquer, on entendit tout à coup plusieurs Chiens abboyer, & qui venoient fondre sur eux. Le Chat sans marchander davantage grimpa promptement sur un arbre, où il demeura en seureté; mais le Renard qui ne put se sauver si vîte, fut pris, & dévoré par les Chiens, malgré toutes ses finesses.

SENS MORAL.

C'Est la meilleure de toutes les finesses, que d'avoir assez d'habileté, pour pouvoir éviter les embûches de ses ennemis. Une conduite prudente & pleine de naïveté est préferable aux finesses, & aux ruses dont se servent ceux qui n'agissent pas de bonne foy. Les personnes genereuses ne veulent point devoir à l'artifice l'heureux succés de leurs entreprises. C'est le chemin le plus court pour réüssir; car l'on se tient en garde contre ceux dont on se défie, & ainsi toutes leurs finesses deviennent inutiles. Il faut ajoûter que les personnes artificieuses s'embarassent souvent elles-mêmes dans les pieges qu'elles tendent aux autres. On peut prouver cette verité par l'exemple des Republiques de Rome & de Carthage. Il est certain que les Carthaginois faisoient une profession ouverte de ru-

ses

ses & de finesses. Les Romains agissoient de meilleure foy, & avec plus de grandeur d'ame. Leur Republique remporta de grands avantages sur l'autre, & la renversa à la fin. Les Politiques les plus rafinez, & qui faisoient profession de n'être point esclaves de leur parole, se sont rendus suspects & odieux, & n'ont pas toûjours eu tous les succés qu'ils attendoient de leurs finesses, semblables au Renard de cette Fable, qui fut devoré par les Chiens, malgré toutes ses ruses, & toutes ses finesses.

Si tu crois t'échapper en fourbant, tu t'abuses,
Quand tu t'exposes trop, tu peux être surpris.
La fortune se rit des plus subtiles ruses,
Et souvent les plus fins sont pris.

FABLE LXVII.

Du Renard, & du Loup.

UN Renard tombé par hazard dans un puits, étoit sur le point de se noyer, lors qu'il apperçût un Loup sur le bord du puits. Il le pria trés-instamment de l'assister dans ce peril extrême, & de lui jetter une une corde pour se tirer de ce puits. Le Loup plaignant sa disgrace, lui fit plusieurs questions pour sçavoir comment ce malheur luy étoit arrivé. Ce n'est pas maintenant le tems de discourir, repliqua le Renard, quand tu m'auras tiré d'ici, je t'ex-

t'expliquerai à loisir toutes les circonstances de cette avanture.

SENS MORAL.

CE n'est pas le temps de haranguer nos amis, ou de leur faire des reprimandes, quand ils sont dans l'affliction. Il est ridicule de leur faire des questions superfluës, quand ils sont dans quelque grand peril. Il faut employer tout son credit, & tous ses soins pour les retirer du malheur où ils sont tombez. Un mere qui voit son enfant par terre, le releve promptement, & aprés l'avoir relevé elle lui fait des reprimandes, afin qu'il se tienne mieux sur ses gardes à l'a-

Digitized by Google

l'avenir. Le Renard qui craignoit de perir dans le puits où il étoit tombé, souffroit impatiemment les questions inutiles du Loup; aussi lui dit-il trés-serieusement de mettre tout en œuvre pour le sauver, & qu'il lui raconteroit son histoire avec plus de repos & plus de sang froid, quand il ne craindroit plus de se noyer.

Il te sied mal d'examiner
Les causes d'un desordre où l'on cherche ton aide.
Quand le mal veut un prompt remede,
Il faut agir, & non pas raisonner.

FABLE LXVIII.

Digitized by Google

Du Chien envieux, & du Bœuf.

UN Chien couché ſur un monceau de foin, en défendoit l'approche à un Bœuf qui avoit envie d'en manger. Le Bœuf voyant la mauvaiſe humeur du Chien, lui dit tout en colere. Il faut que tu ſois bien malheureux & bien envieux, puiſque tu ne veux pas manger de foin ni permettre aux autres d'en manger.

SENS MORAL.

C'Eſt l'effet d'une noire envie, de traverſer le bonheur des autres, quand on ne peut l'obtenir pour ſoy. On voit des gens d'une humeur aſſez bizarre, pour mettre leur joye à chagriner les autres; ils ſe font un plaiſir malin de pouvoir traverſer une entrepriſe de conſequence, quoiqu'ils ne retirent aucun avantage de toutes les peines qu'ils ſe donnent. Bien loin de chercher les occaſions d'aider leur prochain, ils ne s'étudient qu'à rompre toutes ſes meſures. L'envie eſt une paſſion baſſe & maligne, elle conſiſte dans la douleur que l'on ſent des ſuccés, & de la proſperité d'autrui. Les perſonnes envieuſes n'ont pas tant de chagrin de ſe voir privées de quelque bien, que de le voir poſſeder par un autre. Semblables au Chien de cette Fable, qui ne vouloit pas manger de foin, parce qu'il n'eſt pas à ſon uſage; & qui ne vouloit pas non plus permettre au Bœuf d'en manger. Pour ſe guerir de la paſſion d'envie, il eſt bon de conſiderer, qu'elle eſt entierement ſterile, & in-

Digitized by Google

infructueuse, & qu'elle exerce sa tyrannie principalement sur celui qui en est possedé.

Tu te fâches qu'un autre obtienne
Ce que tu ne sçaurois avoir.
Cet heureux sort qui le met en pouvoir
D'élever sa fortune, abaisse-t-il la tienne?

FABLE LXIX.

Du Loup, & des Chiens.

UN Loup consideroit avec plaisir du haut d'un Rocher, deux Chiens qui se bat-

battoient, au lieu de veiller à la garde du troupeau qu'on leur avoit confié. Ce combat fit esperer au Loup qu'il pourroit attaquer le troupeau avec succés, tandis que les Chiens de garde se déchiroient à belles dents. Il vint donc tout à coup fondre sur les Brebis, & en enleva l'une des plus grasses. Aprés ce coup, il se mit à fuir à toutes jambes. Les Chiens ayant pris garde à ce vol, suspendirent leur querelle particuliere, & coururent aprés le Loup avec tant de legereté, qu'ils l'atteignirent enfin, & lui donnerent mille coups de dents, pour l'obliger à lâcher prise. Le Loup en s'en retournant, rencontra l'un de ses compagnons qui lui demanda comment il avoit osé attaquer seul un si grand troupeau, gardé de deux bons Chiens? Je me suis flatté, répondit le Loup, que le different des Chiens me donnoit une belle occasion de me jetter sur le troupeau, mais je me suis mécompté.

SENS MORAL.

LEs ennemis se réconcilient quelquefois pour s'opposer à un ennemi plus puissant. La division des Chiens devoit naturellement causer la perte du troupeau; car la seureté des Brebis dépend de la bonne intelligence de ceux qui les doivent garder. Les partialitez qui divisent un

Etat,

Digitized by Google

Etat, font capables de le ruïner, quelque florissant qu'il soit. La ruïne de la Republique Romaine est un exemple irreprochable de cette maxime; les divisions intestines, & la mesintelligence de ses Citoyens, l'avoient ébranlée plusieurs fois, & l'ont enfin ruïnée de fond en comble. Un Roy fort sage avoit raison de recommander en mourant à ses enfans de demeurer toûjours bien unis, parce que c'étoit le moyen le plus seur de se maintenir contre leurs ennemis. Les Chiens, dont il est parlé en cette Fable, voyant que leur querelle étoit fatale au troupeau qu'on leur avoit confié, & que le Loup profitant de leur dispute, s'étoit jetté dessus, & avoit pris cette occasion pour enlever l'une des meilleures Brebis, remirent à une autre temps à decider leur querelle particuliere, pour être plus en état de resister à leur ennemi, & de l'obliger à lâcher sa proye. Voilà ce que devroient faire les hommes, s'ils étoient sages, quand ils ont des ennemis puissans sur les bras. La prudence leur conseille de suspendre leurs animositez particulieres, qui donnent occasion à leurs ennemis de les ruïner. La prompte reconciliation des Chiens rompit toutes les mesures du Loup, qui fut, non seulement obligé de rendre la Brebis qu'il avoit ravie; mais qui se vit encore trés maltraïté par les Chiens, qui penserent le mettre en pieces.

Quoiqu'un couroux secret souvent nous sollicite
Contre ceux avec qui nous devons vivre en paix,
Conservons l'union; on ne la rompt jamais
Que quelque ennemi n'en profite.

Digitized by Google

FABLE LXX.

De l'Aigle, & du Corbeau.

UNe Aigle venant à fondre du haut des airs sur un Mouton, l'enleva. Un Corbeau qui le vit, crut en pouvoir faire autant, & volant sur le dos d'un Mouton, il fit tous ses efforts pour l'emporter, comme l'Aigle avoit fait; mais ses efforts furent inutiles; & il s'embarassa tellement les pieds dans la laine du Mouton, qu'il ne put jamais se dégager; de sorte que le Ber-

Digitized by Google

Berger ſurvenant, prit le Corbeau, & le donna à ſes enfans, pour les amuſer, & pour leur ſervir de joüet.

SENS MORAL.

IL eſt de la prudence de connoître ſes forces, avant que de hazarder quelque entrepriſe, pour ne pas entreprendre plus qu'on ne peut. Ce fut une préſomption extrême au Corbeau, de croire qu'il pourroit executer les mémes choſes que l'Aigle; car leurs forces ne ſont pas égales; cependant il voulut temerairement s'égaler à ce Roi des Oiſeaux ; mais ſa préſomption fut punie. Ce défaut eſt aſſez ordinaire parmi les hommes: ils ont naturellement envie de faire eux-mêmes ce qu'ils voyent faire aux autres, ſans examiner s'ils pourront réüſſir dans ce qu'ils entreprennent, & ſi leurs forces ſont égales. Les Poëtes ont feint que Salmonée eut aſſez d'audace pour vouloir imiter les Foudres de Jupiter, & pour s'attribuer par-là des honneurs divins. Alexandre le Grand voulut faire accroire au Peuple qu'il étoit fils de Jupiter Ammon ; & pour introduire cette créance, il ſuborna des Poëtes Africains, qui firent parler de faux Oracles en faveur d'Alexandre. Sans aller chercher des exemples dans la Fable, ou dans l'Hiſtoire, on voit tous les jours des particuliers, qui dédaignant leur condition, veulent s'élever au deſſus de leur état. Les Artiſans tâchent d'imiter les Bourgeois; les Bourgeois s'égalent aux Gentils-hommes, par leurs dépenſes. Cette confuſion cauſe de grands deſordres, & ſouvent la ruïne des particuliers, qui ne conſultent pas aſ-

ſez leurs forces. Cette verité nous eſt repreſentée dans la preſomption du Corbeau qui crut pouvoir faire ce que l'Aigle avoit fait ; mais cette folle entrepriſe lui coûta la liberté. C'eſt ainſi que ces témeraires qui enfantent des deſſeins chimeriques dont ils ne peuvent venir à bout, s'expoſent à la riſée de tout le monde.

Sur l'exemple des Grands qu'enfle la vanité,
Former de hauts projets, c'eſt manquer de ſageſſe.
S'ils peuvent reüſſir par leur autorité,
Tu tomberas par ta foibleſſe.

FABLE LXXI.

Du

Du Renard, & du Bouc.

LE Renard & le Bouc pressez de la soif, descendirent dans un puits; aprés qu'ils se furent desalterez, ils chercherent les moyens d'en sortir. Le Renard ayant rêvé quelque temps, dit au Bouc, qu'il avoit trouvé un bon moyen pour se tirer d'embarras l'un & l'autre. Il faut te dresser sur les pieds de derriere, & appuyer les deux cornes de devant contre le mur; je grimperai aisément le long de ton dos; & quand je serai hors du puits, je te donnerai du secours, pour en sortir aprés moy. Le Bouc approuva la proposition du Renard, & se mit en posture pour lui faciliter la sortie; mais quand le Renard se vit en assurance, il se mit à sauter de tous côtez, sans se soucier de l'embarras où étoit le Bouc, qui lui reprochoit son indifference & sa mauvaise foy, puisqu'il n'accomplissoit pas les conditions de leur traité. Mon ami, lui dit le Renard en l'insultant, si tu avois autant d'esprit, & autant de bon sens que de barbe, tu ne serois pas descendu dans ce puits, sans avoir auparavant songé aux moyens d'en sortir.

SENS MORAL.

UN homme prudent confidere la fin des chofes, avant que de fe hazarder à les entreprendre. La temerité du Bouc eft une peinture de l'imprudence de ceux qui fe jettent dans des affaires avant que d'avoir confideré quelle en fera l'iffuë. Cet animal ftupide & groffier defcendit dans un puits, s'expofant au danger d'y perir. C'eft ainfi que de certaines gens, pour un plaifir affez leger, s'expofent à des perils dont ils ont toutes les peines du monde à fe tirer dans la fuite. D'autres s'embaraffent dans des procés éternels, fans fçavoir quelle en fera l'iffuë, & fouvent ils fe ruïnent de fonds en comble avant que d'en voir la fin. On en voit même qui hazardent leur propre vie, pour fe fatisfaire; & pour contenter leurs paffions, ils fe jettent téte baiffée dans des precipices, dont ils ne peuvent plus trouver d'iffuë. Ce ne font pas feulement les indifcrets, ou les imprudens qui commettent ces fautes; les plus fages y tombent quelquefois. Le Renard fi fin & fi rufé accompagna le Bouc dans les perils; & il eut befoin de toute fa fineffe pour fe délivrer de ce peril. Il faut donc, avant que de s'embaraffer dans une entreprife, être feur de l'évenement, & fçavoir comment on s'en pourra tirer.

Ne te plains point de l'état malheureux
Où ton entreprife te jette.
C'étoit à toy de voir avant qu'elle fuft faite,
Ce qu'elle avoit de dangereux.

FA-

FABLE LXXII.

Du Chat, & du Coq.

UN Chat s'étant jettté sur un Coq, & voulant trouver des raisons apparentes pour le tuer avec quelque espece de justice, lui reprocha qu'il empêchoit par son chant tous les Voisins de dormir. Ce que j'en fais, repartit le Coq, n'est pas pour les incommoder, c'est pour leur utilité, & pour les appeller au travail, que je les réveille. Au moins, lui repliqua le

Digitized by Google

Chat, tu es un infame, puisque tu n'épargnes ni ta mere, ni tes sœurs dans tes sales amours. Ce que j'en fais, dit encore le Coq, c'est pour le profit de mon Maître, & afin qu'il ait une plus grande quantité dœufs. Voilà, répondit le Chat, des raisons specieuses; mais je meurs de faim, il faut que je mange, & tu ne m'échapperas pas aujourd'huy. Alors il se jetta sur le Coq, & l'étrangla.

SENS MORAL.

QUand on a un mauvais naturel, & envie de malfaire, si l'on ne trouve pas des pretextes vrai-semblables pour autoriser sa malice, on léve le masque, sans garder de mesures; & l'on fait souvent passer pour des crimes les actions les plus innocentes. Quand on a conclu, contre le droit & l'équité, la perte de quelqu'un, on a recours à l'artifice, pour chercher de faux pretextes, & pour se disculper. Le malheureux a beau alleguer de bonnes raisons, & s'excuser sur son innocence; on lui fait accroire qu'il est coupable, & on le charge de crimes imaginaires. Ses accusateurs ne manquent jamais de belles couleurs pour faire approuver leurs suppositions; & ce qui est en cela de plus fâcheux, c'est qu'on trouve toûjours de fades adulateurs, qui ont la lâche complaisance d'approuver exterieurement ce qu'ils condamnent au fond de leur cœur; & par le même principe, ils méprisent les solides raisons que les au-

autres apportent pour leur défenſe. C'eſt par ces voyes criminelles que l'innocence demeure ſouvent opprimée ſous l'injuſtice, & ſous les coupables. Ceux qui ont la force à la main ne doivent jamais s'en prévaloir contre les innocens, en favoriſant la paſſion de ceux qui les accuſent mal à propos; ils doivent au contraire les proteger, peſer les raiſons de part & d'autre, penetrer dans l'intention de ceux qui les accuſent, & tâcher de découvrir les ſeuls motifs qui les font agir, Le Chat n'ayant point de bonnes raiſons à repliquer à celles que le Coq lui alleguoit, ſe laiſſant emporter à ſon mauvais naturel, l'étrangla & le dévora ſur le champ. C'eſt ainſi que les Grands abuſent de leur autorité & de leur puiſſance, pour opprimer les petits à force ouverte, quand ils manquent de ſpecieux pretextes pour couvrir leurs injuſtices, & pour les faire perir avec quelque apparence de raiſon.

En vain ton innocence apporte cent raiſons,
En vain la calomnie eſt par là découverte:
Si quelque homme puiſſant a reſolu ta perte,
Tu ſeras convaincu de mille trahiſons.

FABLE LXXIII.

Du Renard, & des Buiſſons.

UN Renard, pour éviter le peril dont il étoit menacé, ſe ſauva dans une Haye toute heriſſée d'épines, qui lui percerent les pieds de tous côtez. Ces bleſſu-

res

res l'obligerent à jetter de hauts cris, & à se plaindre de la Haye, en lui reprochant qu'il s'étoit réfugié vers elle, pour y trouver un asyle, & que cependant elle lui avoit fait un traitement trés-cruel. Mon ami, lui répondit le Buisson, vous vous êtes trompé; vous avez voulu me prendre, mais c'est moi qui ay accoûtumé de prendre les autres.

SENS MORAL.

Les hommes sont assez peu avisez pour demander du secours à ceux qui ont de coûtume

Digitized by Google

tume d'offenſer tout le monde. Le Renard ne ſçachant que faire dans l'extrêmité du peril où il ſe trouvoit, ſauta dans un Buiſſon, & en embraſſa avidement les branches, qui le piquerent de tous côtez. Il avoit tort de ſe plaindre, puiſqu'il s'étoit bleſſé lui-même par ſon imprudence. Cette figure apprend à faire de la difference entre les perſonnes que l'on frequente; & à ne pas ſe livrer avec la même confiance à un ſcelerat qui ne garde point de meſures, qu'à un honnête homme qui ne peut rien faire contre l'honneur & la conſcience. Quand on eſt en commerce avec les honêtes gens dont on connoît la probité, il faut de la ſincerité & de l'ouverture, & les traiter comme ils nous traitent. Avec les autres dont on ne connoît pas ſi bien le fonds, il faut uſer d'une grande reſerve. Ceux qui ſont accoûtumez à jouer de mauvais tours aux autres & qui murmurent quand on leur rend le change, ont tort de ſe plaindre. C'eſt le reproche que le Buiſſon fait au Renard; car cet animal fin & ruſé, met en pratique toutes ſes fineſſes & toutes ſes ruſes, pour ſurprendre ceux qu''il veut tromper. Cependant il fut pris pour dupe, quand il ſerra trop étroitement une haye toute heriſſée de longues épines qui lui entrerent de tous côtez dans le corps. C'eſt ainſi que les trompeurs ſont ſouvent trompez à leur tour, & donnent dans les panneaux ſans croire y donner.

On ne doit pas agir par tout également,
La qualité des gens veut de la difference.
S'il eſt ſeur avec l'un d'en uſer librement,
Un autre s'en fait une offenſe.

FA-

FABLE LXXIV.

De l'Homme, & d'une Idole.

UN Païsan avoit dans sa maison une Idole à qui il rendoit chaque jour de grands honneurs, & lui adressoit des prieres tres-ferventes. Il lui faisoit des vœux, pour prier ce Dieu domestique de lui donner des richesses, & toutes les commoditez de la vie; mais le Dieu faisoit la sourde oreille; & le Païsan devenoit plus pauvre tous les

Digitized by Google

les jours. Enfin irrité contre cette Idole, il la renversa, lui donna plusieurs coups; & la mit en poudre. L'Idole étoit creuse, il en sortit une grande quantité de pieces d'or & d'argent. Alors le Païsan s'adressant à la Statuë : En verité, lui dit-il, tu es un Dieu bien avare & bien malin; tu n'as pas fait semblant de m'écouter, & tu ne m'as fait aucun bien tandis que je t'ai rendu tous les honneurs dont j'ai pû m'aviser, & tu m'en fais maintenant que je t'ai mis en pieces; mais c'est par force, & malgré toi.

SENS MORAL.

Les méchans ne s'appaisent point & ne deviennent point secourables par la douceur, par la civilité, par les respects. Il faut user de force & de violence, si l'on veut en obtenir quelque faveur. Il est necessaire de prévenir de bonne grace ceux que l'on a envie de secourir, & il ne faut pas attendre qu'ils soient réduits à la derniere extrêmité. On peut apprendre par cette Fable le peu d'estime que les Anciens faisoient de leurs Dieux, & les sentimens qu'ils avoient de leur pouvoir. Les plus sages d'entr'eux regardoient la pluralité des Dieux comme une chose chimerique, & contraire à la droite raison; mais ils faisoient semblant d'entrer dans les opinions du Peuple pour ne pas le revolter, de crainte de s'exposer mal à propos à sa fureur. S'ils eussent

ſent eſté bien perſuadez du pouvoir que l'on attribuoit à Jupiter & aux autres Dieux, ils ne les auroient pas traitez avec tant de mépris. Ils ne leur auroient pas attribué des paſſions ſi honteuſes, l'envie, la vangeance, la luxure, & toute ſorte d'infamies; ils ne les auroient pas fait metamorphoſer en bêtes ſales, pour contenter leurs impudiques amours. Eſope fait paroître en cette Fable un homme qui ſe moque impunément des Dieux, & qui les outrage de paroles & d'effet, en briſant leurs Statuës, & en leur reprochant leur malignité, ou leur impuiſſance.

Doit-on être ſurpris, qu'afin qu'on s'enrichiſſe,
On aille juſqu'au crime, & qu'on n'épargne rien?
Qui craint de faire une injuſtice,
Rarement amaſſe du bien.

FABLE LXXV.

D'un Pêcheur, & des Poiſſons.

UN Pêcheur aſſez péu verſé dans ſon métier, prit ſa flute & des filets pour aller à la pêche. Etant arrivé au bord de la mer, il s'aſſit ſur une pierre, & ſe mit à joüer de la flute, croyant, par la douceur de ſon chant, charmer les Poiſſons, & les prendre ſans aucune peine: mais cette tentative ne lui réüſſit pas. Il quitta donc la flute, prit ſon filet, & le jetta dans la mer. Du premier coup de filet, il prit une grande

Digitized by Google

grande quantité de poissons ; il les traîna sur le rivage, & ils se mirent tous à sauter. En verité, leur dit-il, vous êtes de sots animaux. Tandis que j'ai joué de la flute, vous n'avez point voulu danser ; & si-tôt que j'ai cessé d'en joüer, vous vous êtes tous mis à sauter.

SENS MORAL.

IL faut faire chaque chose à propos, dans son temps. Ce qui convient dans une saison, feroit un mauvais effet dans une autre, les mêmes actions qui sient bien à la jeunesse seroient ridi-

Digitized by Google

cules dans un âge plus avancé. Quand on est d'une certaine profession qui demande du serieux & de la gravité, on se rend ridicule, si l'on veut badiner comme des enfans. S'il y a un temps de rire, il y a aussi un temps de pleurer; c'est-à-dire qu'il faut s'accommoder aux conjonctures, & faire chaque chose à propos. Le Pêcheur reprochoit aux Poissons qu'il venoit de prendre, que c'étoit à tort qu'ils faisoient paroître tant de joye dans le malheur qui venoit de leur arriver, & qu'ils dançoient à contretemps. Ils le devoient faire lors qu'il joüoit de la flute, & avant que d'avoir perdu leur liberté.

Quoique tes Vers soient beaux, tu te plains sans raison,
De ce qu'on ne veut point quelquefois les entendre.
Chaque chose a son temps. Il faut sçavoir le prendre,
Rien ne peut plaire estant hors de saison.

FABLE LXXVI.

Du Laboureur, & de la Cigogne.

UN Laboureur fâché de voir que les Gruës & les Oyes sauvages mangeoient ses bleds dans ses champs, tendit des filets pour les surprendre. Il prit aussi avec elles une Cicogne, qui le pria tres-instamment de la remettre en liberté; lui representant qu'elle n'étoit ni Gruë, ni Oye sauvage, & qu'elle ne lui avoit jamais fait de dégast, puisqu'elle ne mangeoit ni herbes ni grains. Elle

Digitized by Google

Elle lui dit encore, pour l'attendrir qu'elle servoit ses parens avec une pieté sans exemple, & qu'elle les secouroit charitablement dans leur extrême vieillesse. Le Laboureur, sans faire attention aux remontrances de la Cicogne, se mit à soûrire. Je conviens de tout ce que tu dis, repliqua-t-il; mais puisque tu es prise avec les autres Oiseaux, il faut que tu meures aussi avec eux.

SENS MORAL.

IL est dangereux de se trouver avec les méchans; car souvent l'innocent est puni com-

T 2 me

Digitized by Google

me le coupable. Les Jurisconsultes ont declaré que celui qui est pris en la compagnie d'un homme qui a commis un crime, doit être puni comme le criminel, quoiqu'il n'y ait point trempé, & qu'il ne l'ait aidé ni d'effet ni de ses conseils. C'est la Jurisprudence ordinaire ; & c'est ainsi que les Juges se comportent dans ces circonstances. Esope a proposé cette Fable, & represente le malheur de la Cicogne, pour apprendre aux hommes à bien choisir les personnes qu'ils veulent pratiquer, & à prendre toutes leurs précautions, pour ne se trouver jamais en mauvaise compagnie, à cause des accidens & des malheurs qui en peuvent arriver. Quand on voit souvent des gens vicieux, on prend insensiblement la teinture de leurs vices, outre que quand on a une veritable probité, on ne doit guere trouver de plaisir à voir des méchans, à cause de la disproportion de l'humeur, & des sentimens. Les bienseances, & la necessité du commerce obligent quelquefois à voir des gens qui n'ont pas un grand fonds de probité, & dont la réputation est attaquée; mais du moins il ne faut point lier avec eux de societé qui soit de durée. Il faut se souvenir que la Cicogne perdit la vie, non pas pour ses méchantes actions, mais pour s'être trouvée dans la compagnie des Grues & des Oyes sauvages, à qui le Païsan en vouloit, pour le ravage qu'elles avoient fait dans ses bleds.

Les méchans ont des bons cent fois causé la perte,
Nous en avons mille exemples fameux,
Quoiqu'à la vertu seule on t'ait veu l'ame ouverte,
Hante des scelerats, tu periras comme eux.

FA-

Digitized by Google

FABLE LXXVII.

Du Berger, & des Laboureurs.

UN jeune Berger qui faisoit paître ses troupeaux sur une Colline, donnoit souvent, pour se divertir, de fausses allarmes aux Bergers des environs, & crioit au Loup, quoiqu'il n'en parût aucun. Les Bergers venoient promptement à son secours. Il arriva un jour, qu'un Loup lui enleva effectivement une de ses Brebis. A-

Digitized by Google

lors il se mit à crier de toute sa force ; mais les autres croyant qu'il se moquoit d'eux à son ordinaire, ne se mirent point en peine de venir le secourir. Ainsi le Loup emporta la Brebis sans que personne s'y opposât.

SENS MORAL.

C'Est rire mal à propos que de rire à sa perte; & le mensonge fait en riant a souvent des suites tres-fâcheuses. Le Berger dont il est fait mention en cette Fable, à force de mentir, se rendit indigne, qu'on le crût lors même qu'il disoit la verité ; & ainsi il perdit l'une de ses Brebis, pour avoir voulu se divertir mal à propos. On perd tout credit, quand on a la reputation de mentir souvent. Esope attribuë ce défaut à un jeune Berger. En effet il convient mieux à des enfans de dire des puerilitez, & des contes faits à plaisir, qu'à des personnes graves, qui doivent être plus serieuses, & ne parler que bien à propos. Il faut donc, autant que l'on peut, dire toûjours la verité, & ne point se licentier à faire des mensonges, sous pretexte que ce n'est qu'en badinant, que la matiere est frivole, & qu'elle n'interesse personne. Les mensonges de ce jeune Berger lui furent plus nuisibles qu'il ne pensoit ; car ses compagnons accoûtumez à ses cris, le laisserent crier autant qu'il voulut, lors même que le Loup emportoit effectivement sa Brebis; mais ils crurent que c'étoit encore une fausse allarme.

Fai

Digitized by Google

Fai que la verité regne en tous tes diſcours.
Des ruſes d'un menteur on garde la memoire,
Et quand dans ſes beſoins il appelle au ſecours,
Quelque preſſans qu'ils ſoient, on ne l'en veut pas croire.

FABLE LXXVIII.

De la Fourmi, & de la Colombe.

UNe Fourmi preſſée de la ſoif deſcendit dans une Fontaine où elle penſa être étouffée, étant entraînée par le courant ſans pouvoir s'en retirer. Une Colombe

qui la vit dans l'embarras où elle étoit, arracha une branche d'arbre qu'elle jetta dans la Fontaine. La Fourmi à l'aide de cette branche, se garantit du malheur dont elle étoit menacée. Peu de temps aprés, un Oiseleur tendit des filets pour surprendre la Colombe, qui n'y prenoit pas garde. La Fourmi qui connut la mauvaise intention de l'Oiseleur, le mordit à la jambe. La douleur qu'il sentit l'obligea à se retourner & à lâcher son filet. La Colombe qui entendit du bruit, se sauva, par ce bon office de la Fourmi.

SENS MORAL.

IL est juste d'avoir de la reconnoissance pour les bienfaits, & de rendre le reciproque autant qu'on le peut. Celui qui fait du bien ne doit point avoir de veuë interessée, ni exiger du retour ; mais celui à qui on l'a fait doit être dans une attention continuelle pour trouver des occasions de rendre la pareille. La Colombe sauva la vie à la Fourmi en lui jettant une branche d'arbre, sur laquelle elle monta, pour sortir de l'Eau où elle alloit être étouffée ; mais aussi la Fourmi sur le champ lui donna le moyen de se sauver des filets qui menaçoient sa liberté. Cet exemple prouve que les bêtes méme ont de la reconnoissance. En effet on a vû les Animaux les plus farouches, des Ours, des Lions, s'attacher inseparablement à des hommes, les suivre

Digitized by Google

vre par tout, les servir, les défendre contre leurs ennemis, par reconnoissance pour des secours qu'ils leur avoient donnez.

Lorsque tu vois quelqu'un dans un peril extrême.
Si tu le peux, sois l'appui de ses jours,
Sauve-les; que sçais-tu si quelque jour toy-même
Tu n'auras pas besoin d'un semblable secours?

Fin du premier Tome.

Digitized by Google

TABLE

Du premier Volume.

TABLE

DE LA

VIE D'ESOPE.

CHAP. I. *DU Païs & de la condition d'Esope.* page 1.
II. *Quelle étoit la figure d'Esope, & la vivacité de son esprit,* 3
III. *L'innocence d'Esope injustement attaquée, se justifie auprés de son Maître, à qui il fait connoître celui qui avoit mangé les Figues,* 4
IV. *Par quelle avanture la liberté de la parole fut renduë à Esope,* 7
V. *Esope est vendu en qualité d'Esclave,* 9

VI. *L'a-*

Digitized by Google

VI. *L'adresse que fit paroître Esope dans le choix des fardeaux dont il se chargeoit,* 13
VII. *Esope est vendu une seconde fois,* 15
VIII. *Xantus retourne à son logis, & donne Esope à sa Femme,* 21
IX. *L'agreable réponse que fit Esope à un Jardinier,* 26
X. *D'un seul grain de Lentille qu'Esope fit boüillir dans un Pot, & de quelques autres avantures plaisantes,* 30
XI. *Xantus voulant tromper Esope, est trompé lui-même,* 32
XII. *Des viandes & des ragoûts que Xantus envoya à son Epouse par Esope,* 34
XIII. *De quelle adresse se servit Esope, pour appaiser la Femme de Xantus, & pour l'obliger à retourner avec son Mari,* 39
XIV. *Quelles viandes servit Esope à ceux que Xantus avoit invitez,* 40
XV. *Xantus ordonne de faire un second Festin, qui ne fut encore servi qu'en Langues,* 42
XVI. *Esope amene à son Maître un homme mal-habile & indolent,* 44
XVII. *De la réponse qu'Esope fit à un Juge,* 49
XVIII. *Ce que répondit Esope touchant les superfluités que la nature rejette,* 51
XIX. *Xantus oubliant les bienfaits d'Esope,*

lui

lui manque de parole, 55

XX. *Esope ne laissa entrer dans le Logis qu'un seul des Conviez,* 56

XXI. *Du trésor que trouva Esope, & de l'ingratitude de Xantus,* 58

XXII. *De quelle maniere Esope fut mis en liberté,* 61

XXIII. *Du départ d'Esope, pour se rendre auprés de Cresus, Roy de Lydie,* 68

XXIV. *En quel temps Esope écrit ses Fables,* 69

XXV. *Esope adopte Ennus, qui lui fit de grands outrages,* 71

XXVI. *Des Preceptes qu'Esope donna à Ennus,* 74

XXVII. *De quelle maniere Esope nourrit, & dressa quatre petits Aiglons,* 76

XXVIII. *Du voyage qu'Esope fit en Grece, & à Delphes,* 84

XXIX. *Esope est livré pour être precipité du haut d'un Rocher,* 87

TA-

Digitized by Google

TABLE

DES

FABLES D'ESOPE.

I. FAB. D'*Un Cocq, & d'une Pierre pretieuse,* 94
II. *D'un Loup, & d'un Agneau,* 96
III. *Du Rat, & de la Grenoüille,* 99
IV. *Du Cerf, & de la Brebis,* 102
V. *Du Chien, & de son ombre,* 105
VI. *Du Lion allant à la Chasse avec d'autres Bêtes,* 107
VII. *Du Loup, & de la Gruë,* 110
VIII. *Le Laboureur, & le Serpent,* 112
IX. *Du Sanglier, & de l'Asne,* 115
X. *D'un Rat de Ville, & d'un Rat de Village,* 117
XI. *De l'Aigle, & de la Corneille,* 121
XII. *De l'Aigle, & du Renard,* 123
XIII. *Du Corbeau, & du Renard,* 127
XIV. *Le Lion cassé de vieillesse,* 130
XV. *De l'asne, & du Chien,* 133
XVI. *Du Lion, & du Rat,* 136
XVII. *Du Milan malade,* 140

XVIII. *De*

Digitized by Google

XVIII. *De l'Hirondelle, & des autres Oiseaux,* 141
XIX. *Des Grenoüilles, & de leur Roi,* 144
XX. *Des Colombes, & du Faucon leur Roi,* 148
XXI. *D'un Chien, & d'un Voleur,* 151
XXII. *Du Loup, & de la Truye,* 155
XXIII. *De l'accouchement d'une Montagne,* 157
XXIV. *D'un vieux Chien, & de son Maitre,* 160
XXV. *Le bruit des Arbres battus d'un vent impetueux,* 163
XXVI. *D'un Chevreau, & d'un Loup,* 165
XXVII. *Du Chien, & de la Brebis,* 168
XXVIII. *Du Laboureur, & du Serpent,* 171
XXIX. *Du Renard, & de la Cicogne,* 174
XXX. *Du Loup, & de la Tête,* 177
XXXI. *Du Geay paré des plumes de Paons,* 179
XXXII. *De la Mouche, & du Chariot,* 182
XXXIII. *De la Fourmi, & de la Mouche,* 185
XXXIV. *D'un Singe, & d'un Renard,* 188
XXXV. *De la Grenoüille, & du Bœuf,* 191
XXXVI. *Du Cheval, & du Lion,* 193
XXXVII. *Le Combat des Oiseaux, & des Animaux terrestres,* 197
XXXVIII. *De l'Epervier, & de la Colombe,*

Digitized by Google

be, 199
XXXIX. *D'un Loup, & d'un Renard*, 202
XL. *De l'Asne, & du Cheval*, 204
XLI. *D'un Cerf, & d'un Chasseur*, 206
XLII. *Du Serpent, & de la Lime*, 210
XLIII. *Des Loups, & des Brebis*, 211
XLIV. *D'un Bucheron, & d'une Forest*
XLV. *Du Loup, & du Chien*, 216
XLVI. *Du Ventre, & des autres Membres*, 218
XLVII. *D'un Singe, & d'un Renard*, 222
XLVIII. *Du Renard, & des Raisins*, 224
XLIX. *De la Belette, & du Renard*, 226
L. *Du Loup, & des Chasseurs*, 228
LI. *Du Paon, & du Rossignol*, 231
LII. *De l'Oiseleur, & du Merle*; 234
LIII. *Du Cerf, & du Cheval*, 236
LIV. *De l'Asne, & du Lion*, 238
LV. *D'un Vautour, & des autres Oiseaux*, 241
LVI. *Du Lion, & du Renard*, 243
LVII. *De l'Asne malade, & des Loups*, 246
LVIII. *Du Chevreau, & du Loup*, 248
LIX. *De l'Homme, & du Lion*, 251
LX. *De la Puce, & de l'Homme*, 252
LXI. *De la Fourmi, & de la Cigale*, 255
LXII. *De la Brebis, & de la Corneille*, 257
LXIII. *De l'Arbre, & du Roseau*, 259
LXIV. *Du Mulet, & du Loup*, 261
LXV. *Le*

Digitized by Google

LXV. *Le Renard trahi par le Coq*, 264
LXVI. *Du Renard*, *& du Chat*, 267
LXVII. *Du Renard*, *& du Loup*, 269
LXVIII. *Du Chien envieux*, *& du Bœuf*, 272
LXIX. *Du Loup*, *& des Chiens*, 273
LXX. *De l'Aigle*, *& du Corbeau*, 276
LXXI. *Du Renard*, *& du Bouc*, 278
LXXII. *Du Chat*, *& du Coq*, 281
LXXIII. *Du Renard*, *& du Buisson*, 283
LXXIV. *De l'Homme*, *& de l'Idole*, 286
LXXV. *D'un Pêcheur*, *& des Poissons*, 288
LXXVI. *Du Laboureur*, *& de la Cicogne*, 290.
LXXVII. *Du Berger*, *& des Laboureurs*, 293
LXXVIII. *De la Fourmi*, *& de la Colombe*, 295

Fin de la Table du premier Volume.

Digitized by Google

1422

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google